FRANCE FOOTBALL

N° 3924

NOVEMBRE 2022

À L'ORIGINE DU BALLON D'OR®

BALLON D'OR

Un trophée en prison

L'ÉQUIPE

Supplément de n° 24 927 – 12 novembre 2022 – Ne peut être vendu séparément. Lionel Hahn/L'Équipe - L'Équipe - DR - Illustration Laura Acquaviva

+

ENTRETIEN

Tchouaméni : "Je suis qui pour ne pas être critiqué ?"

TÉMOIGNAGES

Quand les pères de Bleus racontent leur fiston

ON A RETROUVÉ LE PÈRE HERNANDEZ

Enquête

ILS NE JOUENT PAS AU FOOT

ILS FONT BATTRE DES CŒURS.

Crédit Agricole, partenaire majeur de l'Équipe de France.

FRANCE
FFF

11/2022 – Édité par Crédit Agricole S.A., agréé en tant qu'établissement de crédit – Siège social : 12, place des États-Unis, 92127 Montrouge Cedex – Capital social : 9 340 726 773 € – 784 608 416 RCS Nanterre. Crédit photo : Simon Morcel/FFF. BETC

FRANCE FOOTBALL

LE SUPPLÉMENT MENSUEL DE *L'ÉQUIPE*

DIRECTION, ADMINISTRATION, RÉDACTION, VENTES, PUBLICITÉ
40-42, quai du Point-du-Jour
92100 Boulogne-Billancourt
T. 01 40 93 20 20
F. 01 40 93 24 92
CCP Paris 9 427 90 C

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL, DIRECTEUR DE LA PUBLICATION
Laurent Prud'homme

ÉDITEURS
Éric Matton

RÉDACTION
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION
Jérôme Cazadieu

RÉDACTEUR EN CHEF
Pascal Ferré

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT
Emmanuel Bojan

RÉDACTION
Dave Appadoo, Olivier Bossard, Thomas Simon, Théo Troude

RESPONSABLES D'ÉDITION
Laurent Crocis, Olivia Blondy

CRÉATION MAQUETTE
Sylvestre Hovart

DIRECTION ARTISTIQUE
Bertrand Lacanal, Yann Le Duc, Pierre Wendel, Fabien van der Elst

RESPONSABLES ICONOGRAPHIE
Antony Ducourneau, Virginie Hadri

ADMINISTRATION, DIRECTEUR PRÉPRESSE ET FABRICATION
Bruno Jeanjean

PHOTOCOMPOSITION, PHOTOGRAVURE
SAS L'Équipe

IMPRESSION
Newsprint, Rotocolor
Origine du papier : Allemagne
Certifié : PEFC, eutrophisation : Ptot 0.003 kg/T de papier

SERVICE ABONNEMENTS
T. 01 76 49 35 35

PUBLICITÉ
Amaury Media

PRÉSIDENTE
Aurore Amaury

DIRECTEUR GÉNÉRAL
Kevin Benharrats

DIRECTRICE GÉNÉRALE ADJOINTE
Christèle Campillo

EXÉCUTION-PLANNING
Nadia Lanak, Ghislaine Davoust

COMMISSION PARITAIRE
N°1222K82523
ISSN02453312

ACPM LE TRI FACILE BAC DE TRI

PEFC 10-31-3364

Ballon d'Or et France Football sont des marques déposées. Toute reproduction est susceptible d'entraîner des poursuites. Tous les textes et photographies sont placés sous le copyright France Football et Presse Sports. Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Christophe Calais/L'Équipe

TELLE PAIRE, TEL FILS

Pascal Ferré
Rédacteur en chef

Et si le footballeur était, finalement, surtout le fruit d'une promesse ? Celle échangée un jour avec son paternel derrière une balustrade, devant un écran de télé, sur les sièges d'une tribune bruyante fréquentée pour la première fois ou à la buvette du stade communal en refaisant le match entre deux gorgées de Fanta orange (citron, ça pique trop) et une bouchée de sandwich au pâté (ou jambon) ? Qui n'a jamais cherché quelque étoile ou encouragement dans le regard du père à l'issue d'une partie n'a jamais vraiment visé très haut. Ni ne s'est permis de rêver en grand. C'est le référent, le modèle, l'idéal, l'inaccessible démiurge qu'il faut épater avant d'égaler, puis de dépasser. On devient grand le jour où l'on bat papa. Et adulte le jour où on le laisse gagner.

Pour mieux comprendre les ressorts de ces rapports père-fils, *FF* est allé sonder quatre darons bleus : ceux de Kylian, Kingsley, Hugo et Aurélien. Quatre compagnonnages virils distincts. Que les mamans équilibrent et encadrent, d'une manière générale, d'une experte et indispensable douceur.

On apprend beaucoup de ces témoignages. Du côté des fistons, forcément. Qui se sont construits au contact de ces discrètes et si précieuses figures tutélaires. Chacun à sa façon. Car il n'y a pas de manuel ni de tuto de parfait accompagnant. Un apprentissage auquel n'ont pas eu droit Théo et Lucas Hernandez, puisque leur père se serait envolé alors qu'ils étaient tout gamin. *FF* a voulu s'affranchir de tous les a priori autour de cet épisode aussi intime que singulier pour tenter de comprendre. Sans juger. Ça donne une enquête remarquable, signée Olivier Bossard, dont le principal mérite ne réside sans doute pas dans la localisation du prétendu fuyard. Mais dans le rétablissement d'une certaine vérité. Vous savez, celle qui sort de la bouche des enfants. ⬢

France Football, tous les deuxièmes samedis de chaque mois avec L'Équipe :
⬢ **Chez votre marchand de journaux**
⬢ **Par abonnement, rendez-vous sur *www.lequipe.fr/go/francefootball***

N° 3 924 – NOVEMBRE 2022

Sommaire

ZONE MIXTE

6 Mon héros
Pakos, une star pas académique

8 Cazarre
Le Truman Show

À L'AFFICHE

10 Entretien
Aurélien Tchouaméni : “C'est ma destinée”

20 Témoignages
Le fils dans la peau

36 Enquête
On a retrouvé Jean-François Hernandez

46 Portrait
Hannibal Mejbri, l'enfant de “la Banane”

50 Découverte
Redmayne, pas si fou

52 Récit
Eriksen, les coulisses d'un miracle

56 Au tableau !
Roberto Martinez décrypte le Brésil-Belgique 2018

64 Histoires
Souvenirs de Mondiaux en or

68 Data zone
Portrait-robot d'un champion du monde

70 Bonnes feuilles
P'tits et grands secrets d'un cador

TEMPS ADDITIONNEL

74 Ville de foot
Doha, perle et mirages

BALLON D'OR

80 Tellement BO
Le Ballon aux prisonniers

85 Paroles de juré
Yazid Ouahib : “Mahrez m'a valu une volée de bois vert”

86 Pas trop cliché
Charlton roule des mécaniques

Emma Picq/L'Équipe - Vincent Mercier/L'Équipe - DR - Bertrand Desprez/L'Équipe - Pierre Mérimée/L'Équipe

FRANCE FFF

eDF

PARTENAIRE MAJEUR

Devenons l'énergie qui change tout.

CETTE ANNEE, LES BLEUS JOUENT AUSSI POUR LE TELETHON.

Avec EDF et l'Équipe de France de Football, jouons solidaire contre les maladies neuromusculaires. #UnirNosEnergies

RCS PARIS 552 081 317

AFMTÉLÉTHON INNOVER POUR GUERIR 2ET3 DECEMBRE 2022

Soutenons la recherche, faites un don sur telethon.fr

L'énergie est notre avenir, économisons-la!

Plus d'informations sur edf.fr/unirnosenergies

PAKOS, UNE STAR PAS ACADÉMIQUE

Amateur, l'attaquant est devenu, en 1985, le héros inattendu de la première qualification du Canada à la Coupe du monde.

Par Nelson Thomas. Photos Tagwa Moyo/Shuttersworth/L'Équipe

La finale du Mondial 1974 entre l'Allemagne de l'Ouest et les Pays-Bas, George Pakos l'a vécue sur place, à Munich. Pas dans le stade, mais dans un bar avec un ami et quelques soldats canadiens rencontrés sur place. Ce footballeur amateur de presque 22 ans était alors loin de se douter qu'il allait permettre au Canada de décrocher en 1985 son premier billet pour le tournoi planétaire.

Lors du dernier tour de qualification, Pakos est devenu le héros d'un pays qui ne jurait que par le hockey. Auteur du but du succès au Honduras le 25 août (1-0), il a récidivé le 14 septembre lors du retour à St. John's (2-1) alors qu'il ne pensait pas jouer. "À Tegucigalpa, un de nos attaquants s'est blessé. Tony Waiters *(le sélectionneur)* m'a dit : « George, c'est à toi ! » Je ne m'attendais même pas à entrer. J'étais en train d'apprécier l'ambiance du stade." Pourtant, rien ne prédisposait le trentenaire à cette trajectoire.

Sport mineur au Canada, le ballon rond était roi chez les Pakos. "Mes parents sont venus de Pologne après la guerre. Le foot coule dans nos veines." George a suivi les traces de son père mais est resté amateur. "Si j'avais dû être pro, cela aurait été au baseball, mon autre passion." Doué balle au pied, il a écumé les meilleures Divisions de la région de Victoria, avant d'être repéré, sur le tard, par un recruteur de la sélection car "Victoria était connu pour être un vivier de bons joueurs".

"Je relevais les compteurs d'eau"

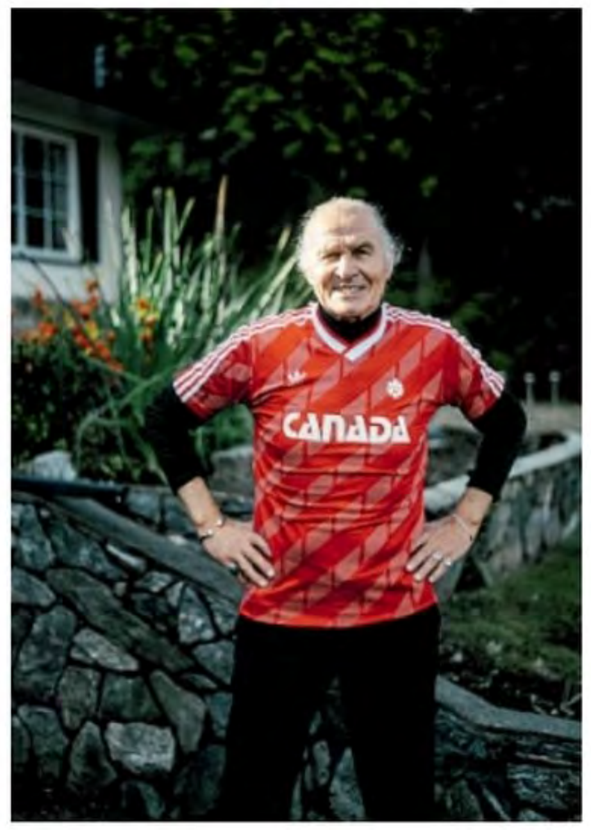
En 1983, Pakos est invité à un camp en vue des JO de Los Angeles un an plus tard. Mais le tournoi réservé jusque-là aux amateurs s'ouvre aux pros. Pas de Jeux pour George. Un couperet d'autant plus dur que Pakos est rappelé pour les éliminatoires du Mondial, avant d'être à nouveau évincé. "J'ai dit à mon entourage que plus jamais je ne jouerais pour eux." Mais l'appel du maillot l'emporte lorsque Tony Waiters lui demande de pallier un forfait avant le match au Honduras. Artisan majeur de la qualification, l'attaquant de 33 ans a validé sa place pour le Mondial mexicain. Il doit alors composer avec son emploi à la mairie de Victoria. Une situation unique dans l'effectif canadien. "Je relevais les compteurs d'eau. Lorsque je rejoignais la sélection, je devais prendre des congés sans solde." Et, même si quelques frustrations ont jalonné son tournoi, George ne regrette rien. "On a été éliminés au premier tour. Je n'ai pas joué contre la France *(0-1)* et la Hongrie *(0-2)*. Je n'ai disputé que vingt et une minutes contre l'URSS *(0-2)*. Je pense que j'avais le niveau… Mais cela reste une parenthèse exceptionnelle pour un amateur."

À 70 ans, Pakos entretient les souvenirs. "Chez moi, j'ai une salle dédiée. J'ai des photos avec Pelé, Keegan, Platini, le maillot de Chris Waddle…" Il a obtenu sa pièce maîtresse à la suite d'un drôle de troc. "Après le match contre la France, mon capitaine Bruce Wilson voulait le maillot d'Amoros que j'avais récupéré. Je le lui ai échangé contre le brassard de Platini. Et j'ai réussi à avoir la tunique de Genghini." Retraité des terrains au terme de la compétition, George Pakos a continué à arpenter les pelouses de Victoria jusqu'à l'an dernier, comme entraîneur, puis arbitre. Aujourd'hui, il s'est mué en fervent supporter des Canucks. "Je ne serai pas au Qatar. Je serai devant ma télé pour les encourager. Mais, comme le Canada coorganise la prochaine édition *(avec les États-Unis et le Mexique)*, j'espère être là en 2026."

6

George Pakos

De l'aventure mexicaine en 1986, George Pakos a gardé son accréditation, quelques photos, son maillot, un album Panini et la récompense d'athlète de l'année. De quoi alimenter les conversations devant les performances au Qatar du Canada version 2022.



LE "BOXE TO BOXE" DE JULIEN CAZARRE

LE TRUMAN SHOW

On a tous en tête cette image de Jim Carrey qui monte les escaliers dans le ciel en carton-pâte menant à la grande porte bleue synonyme de frontière entre le monde rêvé qu'on lui a fabriqué et la réalité. Là, je sais ce que vous êtes en train de faire : vous vérifiez la couverture de votre magazine pour vérifier que ce n'est pas *Télérama* ou *les Cahiers du cinéma* que vous avez pris par mégarde dans la pile à côté de la cuvette des toilettes.

Bah non, cette référence n'est pas totalement gratuite puisqu'elle vous coûte 12 euros en kiosque (ou presque) et qu'elle renvoie par ricochet au contexte marseillais. Oui, le mot est lâché. Le storytelling phocéen est à l'aube de fêter ses trente ans et à l'image du jeune Truman Burbank, son voilier se fracasse de temps en temps sur les déferlantes de la réalité.

Depuis les années Tapie, on essaie de nous persuader que l'OM est un grand d'Europe, mais il arrive que les événements fassent déraper la mine qui noircit les pages de ce joli conte de fées. Mais pourquoi fait-on croire à tout un peuple crédule que c'est la plus belle séquence du foot français avec ce slogan que tout le monde répète de manière pavlovienne "À jamais les premiers" ? La vérité, c'est que "notre" foot de club a un palmarès plus honteux que celui des nouveaux Mousquetaires du tennis qui n'ont raflé aucun Grand Chelem en vingt ans. On est tellement nuls en France avec nos deux Coupes européennes, dont une n'existe même plus, qu'on ne peut pas se permettre d'en sacrifier la plus belle, aussi maculée soit-elle. Alors, on continue d'entretenir le délire.

On a tous fait une mauvaise blague qui est allée trop loin et dont on ne sait pas comment se dépêtrer. On laisse vraiment croire à ce truc ? On laisse bien croire aux ultras parisiens qu'ils sont un club populaire, alors, pourquoi l'OM ne serait pas un grand d'Europe ? Depuis, on joue à faire semblant. Semblant de croire que cinquième de L1, c'est pas si mal. Semblant de penser que dernier de son groupe, c'est la faute à un coup de tête de Kolasinac. Semblant d'imaginer que c'est héroïque de battre le septième du Championnat portugais à onze contre neuf...

"On laisse bien croire aux ultras parisiens qu'ils sont un club populaire..."

Alors, forcément, quand arrive la dernière minute et qu'il te reste un but à marquer pour atteindre les huitièmes de finale, ben tu pars à l'abordage. Et c'est au moment du coup de sifflet final que la vaguelette de la réalité vient mouiller ton visage en te disant : "Gamin, c'était peut-être ta vraie place, troisième." À la fin du film, Jim Carrey demande : "Alors, rien n'était vrai ?" Et le grand créateur lui répond : "Toi, tu étais vrai, c'est ça l'essentiel." On va avouer que dans cette mascarade, une seule chose est vraie : la passion des Marseillais... Et c'est déjà pas mal.

8

Étienne Garnier/L'Équipe

TÉLÉCHARGEZ LA NOUVELLE APPLI

ZEbet

>>> PARIEZ SUR LE PLAISIR <<<

18+

LES JEUX D'ARGENT ET DE HASARD PEUVENT ÊTRE DANGEREUX :
PERTES D'ARGENT, CONFLITS FAMILIAUX, ADDICTIONS...
RETROUVEZ NOS CONSEILS SUR JOUEURS-INFO-SERVICES.FR (09 74 75 13 13 - APPEL NON SURTAXÉ)

GOUVERNEMENT
Liberté
Égalité
Fraternité

AURÉLIEN TCHOUAMENI “C'EST MA DESTINÉE”

Aussi bluffant sur le terrain qu'en interview, le milieu international explique avec acuité ses premiers pas au Real Madrid, sa nouvelle dimension en équipe de France à l'approche de la Coupe du monde, et ce qu'il met en place mentalement pour toujours viser plus haut.

Par
Emmanuel Bojan, à Madrid

Photos
Emma Picq/L'Équipe

“Rappelez-nous votre âge.
22 ans.

Vous dit-on que vous faites plus vieux ?
On me le dit souvent, mais on me le dit à 22 ans comme on pouvait me le dire à 16 ans. Ça a toujours été dans ma nature. Plus jeune, j'ai beaucoup évolué avec des plus grands. À Bordeaux, j'étais surclassé. Et j'ai quitté le cocon familial à 13 ans pour aller en préformation. Tout cela m'a permis de prendre mes responsabilités.

Seriez-vous une sorte de jeune vieux ?
Vieux, je ne sais pas encore ce que c'est. *(Sourire.)* On va dire que par rapport à une personne de 22 ans dans la vie de tous les jours, peut-être que j'ai un peu plus de maturité, de par mon parcours de vie.

Un sage, alors, au discours posé ?
Tout le monde fait des conneries, personne n'est parfait. Mais oui, une de mes caractéristiques principales, c'est le calme, toujours essayer d'être en contrôle.

Avez-vous le sentiment d'avoir sacrifié votre jeunesse ?
Mon objectif était de devenir professionnel et de faire une grande carrière. C'est ce qui m'a « drivé ». En centre de formation, tu ne peux pas avoir la même jeunesse que les personnes de ton âge. Donc, c'est un choix à faire. Pour moi, c'était la suite logique. Je ne le vois pas comme un sacrifice ou une frustration. On ne peut pas tout avoir dans la vie. Si tu ne veux pas faire ces concessions, tu n'atteindras pas ton objectif. •••

Entretien

Dès le centre de formation, "c'était inconcevable de ne pas faire partie des meilleurs joueurs de ma génération", se souvient le joueur des Merengues.

Aurélien Tchouaméni
22 ans. Né le 27 janvier 2000, à Rouen (Seine-Maritime). 1,87 m ; 81 kg. Milieu de terrain. International français (14 sélections, 1 but).

Parcours
Bordeaux (2018-janvier 2020), Monaco (janvier 2020-2022), Real Madrid (depuis juin 2022).

Palmarès
Ligue des nations 2021 ; Supercoupe d'Europe 2022 ; Trophée UNFP du meilleur espoir de Ligue 1 2021 ; Championnat de France U19 2017.

••• La pression semble glisser sur vous. L'avez-vous déjà ressentie ?
À 11-12 ans, à mes débuts à Bordeaux, je jouais les matches sans manger. Sinon, je savais que j'allais tout revomir car j'avais grave la pression. Avec l'expérience, c'est passé. Au centre, on est 50, 60, et les 50, 60 pensent qu'ils vont réussir. Y en a peut-être quatre ou cinq qui feront une carrière.

C'est une lutte pour la survie, comme dans *Battle Royale* ?
Tout le monde n'a pas le même talent, les mêmes qualités et, surtout, le même mental. C'est une sélection naturelle entre les personnes qui vont être fortes pour continuer à se surpasser et celles qui vont stagner. À la fin, il y a tellement de concurrence que le droit à l'erreur n'existe pas.

Ce parcours du combattant ne vous a jamais fait craquer ?

"Au début, je jouais sans manger car j'avais grave la pression"

Jamais. Je n'ai pas trop eu de période creuse. Pour moi, en centre, c'était inconcevable de ne pas faire partie des meilleurs joueurs de ma génération et de ne pas aller en équipe de France. Ensuite, je voulais en devenir un cadre, jouer le plus de matches possible, être capitaine, faire de grandes compétitions. C'est comme ça que j'ai toujours repoussé les limites.

L'un des premiers paliers était de signer pro, et vous l'apprenez en Inde…
Ce jour-là, je m'en souviendrai toute ma vie. C'est la veille du match contre le Japon *(2-1)*, à la Coupe du monde U17. Je sais que si je suis titulaire, cela activera ma clause pour passer professionnel avec Bordeaux. Le coach distribue les chasubles et je me rends compte que je vais débuter. J'étais super content, j'avais appelé mes parents, c'était un aboutissement.

Comment se passe l'adaptation au monde pro ?
T'as beau t'entraîner avec les pros pendant des mois, rien ne remplace un match. J'arrivais à faire de bonnes choses, mais je manquais de consistance, de régularité. La Ligue 1 est un Championnat très physique. J'étais grand, mais pas assez costaud. J'ai travaillé en salle pour tenir les chocs dans les duels. À la vidéo, on s'est rendu compte que certaines de mes qualités, comme la récupération du ballon, allaient pouvoir être développées. Car il faut exceller dans un domaine.

Quand on a 20 ans et qu'on signe pour 20 millions d'euros à Monaco, on ne se dit pas que c'est trop ?
Je ne me suis jamais posé cette question. C'était le processus normal. On parle souvent de débuts chaotiques pour moi à Monaco. Mais l'équipe était dans une situation un peu compliquée et, à Bordeaux, j'entrais rarement en cours de jeu. Dans la semaine précédant le match contre Saint-Étienne *(prévu le dimanche 15 mars 2020)*, le coach m'annonce : « Je suis très content de ce que tu fais à l'entraînement, tu vas être titulaire. » Ce sont des choses que les gens ne savent pas. Et puis, il y a eu le Covid, la journée n'a jamais eu lieu et on est revenus l'été d'après. J'avais parlé avec coach *(Robert)* Moreno pendant le confinement, il m'avait exposé son projet de jouer avec Youssouf *(Fofana)* et moi en 4-4-2. Une semaine après la reprise, un nouveau coach arrive…

Frédéric Porcu/L'Équipe

“Kylian me chambrait : « Allez, faut que tu viennes aussi au PSG ! »”

Et 100 millions d'euros pour atterrir au Real, ce n'est pas vertigineux, ça ?
Non, je ne ressens pas cette pression. Dans ma tête, je suis construit pour ça. C'est ma destinée. Ça veut dire que j'ai travaillé, j'ai fait en sorte d'arriver ici. Maintenant que j'y suis, qu'est-ce que je fais ? Il faut que je gagne ma place de titulaire, que je sois performant, que je remporte des titres. Donc je ne suis pas là à regarder, à m'émerveiller...

Vous pourriez être un peu submergé.
Non, parce que j'estime que je suis là où j'ai toujours voulu être, là où je dois être.

Mais vous ne connaissez pas encore le poids de l'institution, l'héritage du Real.
Ça, c'est mon insouciance de 22 ans ! Notre génération ne prend pas forcément conscience des choses. Parfois, on se mange des murs, mais ça peut être une force dans ce cas de figure-là.

Kylian Mbappé a-t-il essayé de vous faire dévier de cette trajectoire ?
À la fin de la saison surtout, car, lui aussi était en stand-by *(départ au Real ou prolongation au PSG)*. C'était une discussion très cool avec Kylian. Il voulait savoir ce que je comptais faire. Je lui ai aussi demandé ce que lui comptait faire.

Il y avait une chance sur deux pour que vous vous retrouviez...
C'est ça. Pendant la sélection de juin, où c'était acté qu'il allait rester, il me chambrait avec « Presko » *(Presnel Kimpembe)* : « Allez, faut que tu viennes aussi *(au PSG)* ! » Mais mon choix était fait depuis longtemps. On rigolait par rapport à ça, mais...

Au fond de vous, c'était le Real ?
Y avait pas moyen !

Comment se fondre dans un vestiaire avec autant d'ego ?
Par le terrain. On n'est pas là pour être tous amis, mais pour se respecter et gagner. Je ne suis pas arrivé en me disant : « OK, il faut que je sois ami avec untel, untel. » J'ai la chance d'avoir beaucoup de francophones dans le groupe *(Benzema, Camavinga, Ferland Mendy, Courtois, Hazard)*, donc l'adaptation se fait plus facilement.

Et comment acquiert-on le statut d'un Modric ou d'un Kroos, vos partenaires de l'entrejeu ?
Déjà, si tu veux cinq Ligues des champions, il te faut cinq ans. *(Sourire.)* Le statut de Luka et Toni, ça c'est quelque chose que tu mets *(il insiste)* é-nor-mé-ment de temps à avoir...

Vous inspirez-vous de leurs contrôles orientés, de la position de leur corps ?
Oui, parce que ça va beaucoup plus vite. En tant que récupérateur, quand t'arrives à prendre le ballon à un mec comme •••

Le 25 mars contre la Côte d'Ivoire (2-1), poursuivi par son pote Jules Koundé (n° 5), Tchouaméni délivre les Bleus dans le temps additionnel en inscrivant son unique but en sélection. “Aurélien, c'est du haut niveau”, commente alors Didier Deschamps.

Entretien

••• Luka, après tu peux le prendre à n'importe qui. Tu apprends à leurs côtés, c'est ce qui se fait de mieux depuis des années. Je suis chanceux de les côtoyer au quotidien.

Le départ de Casemiro à MU vous a exposé plus tôt que prévu...
J'avais grillé un joker contre Almeria *(2-1, le 14 août)*. Avant le match suivant, en collation, le coach Ancelotti vient me voir et me dit une phrase en mode « cette fois-ci, ça y est, c'est bon ? » Je lui ai répondu : « Oui, ne vous inquiétez pas. » Si « Case » était encore là, je ne jouerais pas autant. De toute façon, à Madrid, si tu n'es pas bon, tu ne joues pas. Donc si j'enchaîne les matches, ça veut dire que ça se passe bien.

Vous êtes-vous chambré avec Jules Koundé avant le Clasico, le 16 octobre ?
C'était notre premier avec Jules *(le défenseur de Barcelone est son ami depuis les rangs bordelais)*. Mais là, ça devient du business. *(Sourire.)* Dans le business, y a pas d'amitié. On s'est appelés en visio la veille parce que notre coiffeur venait. On a parlé vite fait, mais pas du match.

Et après la victoire 3-1 du Real ?
Naaaan ! Déjà, il y a un match retour *(le 19 mars 2023)*. Et si tout se passe bien, des Clasicos on en jouera des dizaines. Donc on ne va pas se chambrer : « Ah, on vous a tapés ! » On a passé l'âge, franchement !

En revanche, vous avez compris très jeune l'importance du mental. Comment travaille-t-on la tête ?
J'ai appris à savoir aborder les matches, me concentrer sur mon plan de jeu. Maintenant, que je joue au Vélodrome ou dans un petit stade, je fais abstraction du bruit, du public. À Bordeaux, je me souviens qu'il y avait des tensions entre la direction et les supporters, qui s'amusaient pendant dix minutes à crier comme des fous, et pendant dix autres à se taire. Les joueurs en parlaient dans le vestiaire, et moi, je n'avais vraiment pas idée de ce qu'il s'était passé parce que j'étais juste focus, je n'entendais pas ce qui se disait autour.

Avant les grands matches, il faut transformer la pression positivement ?
Maintenant, c'est quelque chose qui fait partie de moi. Au très haut niveau, tu dois être capable de ne plus ressentir de pression à proprement parler, de peur de mal faire. La confiance que tu as en toi te permet d'aller au-delà. Et performer dans les grands matches, c'est ça qui fait la marque des champions. T'as beau faire ce que tu veux en Championnat contre des équipes plus faibles, on va dire que c'est normal.

« Avec Jules, on ne se chambre pas. On a passé l'âge ! »

Mais il ne suffit pas de dire qu'on doit être bon pour être bon !
La partie mentale fait beaucoup ! Je me souviens d'une défaite avec Monaco contre Lyon *(2-3 le 2 mai 2021)*, un dimanche. À la fin du match, mon agent m'a dit : « Écoute, c'est simple, à partir de maintenant, dis-toi qu'il y a des matches que tu ne dois pas rater. » Depuis ce jour-là, ça m'a conditionné. Mon approche mentale des grands matches est complètement différente.

On s'interdit l'échec ?
Ouais. Tu fais ce que tu veux, tu ne dors pas, mais tu dois performer. Et je sais que j'ai les qualités pour, parce que je l'ai déjà montré, donc ça veut dire que le reste du travail est mental.

Le plus dur, c'est d'atteindre les niveaux du dessus, l'une de vos grandes qualités, ou de s'y maintenir ?
(Il hésite longuement.) C'est difficile à dire puisque j'estime qu'il y a toujours des niveaux supérieurs. T'es au niveau 0, tu veux aller au niveau 2, tu dois passer par le niveau 1.

Antonio Villalba/Real Madrid/Getty Images

Préparation physique d'avant-saison, analyste vidéo, imagerie mentale... Le milieu de terrain, à gauche au côté de Luka Modric, à droite avec son père qui l'aide à nouer sa cravate avant sa présentation au Real Madrid, met tout en œuvre pour atteindre ses objectifs.

Ça ressemble à ces jeux vidéo où il faut battre un monstre en fin de niveau...
Oui. Parce que si on te dit que tu dois aller au niveau 2, t'es au niveau 0, tu passes au niveau 1, est-ce que tu dois te maintenir au niveau 1 et ensuite aller au niveau 2, ou, une fois que tu es au niveau 1, aller directement au niveau 2 ? Elle est là la question.

Au niveau 1, tu peux aussi recommencer à avoir un niveau 0...
Ça veut dire que t'iras pas au niveau 2, alors ! Il faut toujours aller chercher plus haut. Et si tu veux aller plus haut, t'es obligé de maintenir un certain niveau pour ne pas redescendre.

Vous dites souvent que chacun a un moteur. Mais comment connaître les capacités maximales du vôtre ?
Parce que tu essaies, tu essaies. À un moment, ce sera la fin de ta carrière. On peut progresser jusqu'au bout.

Où en êtes-vous dans votre liste d'objectifs ?
Ah, j'ai encore beaucoup de choses à cocher !

Plus que ce que vous avez déjà réalisé ?
(*Sûr de lui.)* Ah ouais ! *(Il fait une pause et médite.)* J'ai commencé à cocher des cases à 18 ans, j'en ai 22. Si je pars du principe que je peux jouer jusqu'à 35 ans, il me reste encore du temps...

"Pour moi, travail et mental c'est la même chose car le mental se travaille"

Vous portez justement le numéro 18 au Real. C'est aussi la note que vous mettriez à votre début de carrière ?
Aaaah... Entre 17 et 18, ce serait bien. Surtout, j'essaie d'être en adéquation avec mes objectifs. Tout le monde peut dire « je veux gagner ci, je veux gagner ça », mais qu'est-ce que tu mets en œuvre pour y arriver ?

Eh bien, que mettez-vous en œuvre pour y arriver ? Un diététicien, des préparations physiques d'avant-saison aux États-Unis, un analyste vidéo ?
C'est ça. De l'imagerie mentale aussi. Je travaille avec un préparateur. On s'appelle avant, après les matches. On trouve des outils pour mettre le plus de chances de mon côté. Et je suis ouvert à de nouvelles pratiques d'optimisation de la performance. J'ai une application sur tablette, avec différents exercices où tu dois être le plus réactif possible. Ça stimule ton cerveau. D'abord, tu le fais au repos. Ensuite, pendant une activité physique. Et ça t'apporte des données sur ta capacité à rester concentré quand t'es fatigué. Il y a aussi mon attachement pour la culture américaine, où beaucoup d'icônes prônent cette culture du travail, de l'excellence.

Est-il vrai que vous avez choisi une maison pour avoir tout à disposition, piscine, hammam..., et travailler chez vous ?
Oui, c'est le plus important. À Bordeaux, je n'avais pas les moyens financiers pour avoir une salle de muscu à domicile. À Monaco, c'était la première chose que je voulais. À Madrid, pareil.

Dans la réussite, quelle part attribuez-vous au travail, au mental et au don ?
(Il souffle.) Pour moi, travail et mental c'est la même chose, puisque le mental ça se travaille. 70 % de mental et 30 % de talent, ça voudrait dire que toutes les personnes qui décident de travailler pour devenir un grand joueur vont réussir. Le talent et le don occupent une place prépondérante, donc je dirais plutôt 60 % mental et 40 % talent, ou 50-50, il faut rester réaliste.

Arrivez-vous à vous pardonner quand vous êtes moins bon ?•••

Entretien

••• Je suis très perfectionniste. Cela me permet d'en être là où je suis. Mais d'un autre côté, quand t'es un éternel insatisfait, t'as du mal à te rendre compte de ce que t'as déjà parcouru. Parfois, j'essaie de prendre du recul, de me dire : « T'as 22 ans, t'es en équipe de France et au Real, c'est quelque chose de beau. » Mais la seconde d'après, je suis déjà en train de chercher quelque chose pour m'améliorer...

Ça pourrait aller jusqu'à l'extrême, comme Robert Lewandowski qui dort dans une certaine position ou commence ses repas par le dessert ?
Je faisais ça parfois au centre, mais j'ai vite arrêté. Certaines pratiques de Lewandowski ne me correspondent pas. Moi, j'ai besoin de dormir à une heure particulière. Si je me couche à 2 heures, le lendemain je suis un zombie. Ça dépend des personnes, chacun a des approches différentes.

Il dit aussi dans le dernier *FF* : « La peur te contraint et je l'évite. Rien que l'idée d'avoir peur, c'est un mauvais début. » Qu'est-ce que cela vous inspire ?
La peur de l'échec doit être toujours plus basse que l'envie de réussir. Tout simplement. Je l'ai lu dans un livre sur la mentalité des champions. J'ai plein, plein de citations dans mon téléphone, des petites phrases que je relis régulièrement avant les matches. Ça m'aide à entrer dans une bulle particulière.

faiblesses. Je dois autant travailler sur ma concentration, mon agressivité sur le porteur que sur mes frappes de balle, mon apport offensif, la gestion des choix de passes. Parfois, j'ai encore trop tendance à jouer comme si j'étais dans ma cour de récréation, en prenant un risque inutile.

Que ressentez-vous lors de votre première sélection, en septembre 2021 ?
Que je n'ai rien prouvé. J'ai vu plein d'articles sur des joueurs à un seule sélection. J'ai envie de faire partie des joueurs avec le plus de sélections en équipe de France. Donc, il faut se dire que c'est bien, c'est très bien même, de porter le maillot bleu pour la première fois, mais, quand on a des objectifs élevés, ce n'est que le début.

On prend une claque quand on découvre le niveau international ?
Non. Je le prends comment ? Je regarde la composition d'équipe de la Bosnie, où jouent les milieu. Miralem Pjanic, très bon joueur, référencé. Mais les autres jouent dans des clubs relativement bons. À l'époque, je joue à Monaco, donc dans ma tête je me dis : si un mec joue au Dynamo Moscou, par exemple, et qu'il est en sélection, si demain je l'affronte en club, je dois être capable de le dominer. Si je me retrouve en un contre un face à lui, je dois en être capable. Mais le plus dur, pour ta première sélection, ce n'est pas le joueur que tu as en face, c'est l'approche mentale, la gestion de tout ce qui est autour. J'avais coupé mes réseaux sociaux, je voulais rester focus sur l'objectif principal.

“Parfois, j'ai encore trop tendance à jouer comme si j'étais dans ma cour de récréation, en prenant un risque inutile”

Et dans quelle mesure doutez-vous ? C'est une preuve d'intelligence, aussi.
Ça peut m'arriver, mais je vois ça un peu négativement. Il y a une différence entre le doute et la remise en question. La remise en question est nécessaire. Mais le doute, j'ai l'impression que c'est une remise en question trop importante. Et la remise en question doit toujours être mesurée.

Où pouvez-vous encore progresser ?
(Catégorique.) Partout ! J'ai des qualités qui sont déjà bien en place. J'ai aussi des

À quel point le regard sur vous change quand vous devenez international ?
À la fin du rassemblement, le coach *(Didier Deschamps)* vient me voir et me dit : « Fais attention, parce que tu vas voir, ça va être totalement différent, reste le même. » Je lui réponds : « Mais coach, vous avez combien de sélections ? Plus de 100 *(103)* ? J'en ai trois, donc j'ai encore du chemin à •••

Making of

Lieu
Hôtel Eurostars Tower, à Madrid.

Durée de l'entretien
Une heure et vingt minutes.

Tenue
Pull blanc, pantalon crème, mocassins.

Boisson consommée
Jus d'abricot.

Autres personnes présentes
Alexis Ramalingam, son monsieur communication, et Bertrand, son oncle.

Niveau de connivence
6/10. Première interview, mais on avait rencontré le papa deux jours avant pour mieux le connaître et on s'est régalé à le pousser à détailler le plus précisément possible les méandres de sa philosophie de travail.

Les trois prochaines interviews qu'il aimerait lire dans *FF*
"Des footballeurs, c'est trop facile ! Faut essayer d'innover un petit peu : Idris Elba, Bernard Arnault – il a des choses à nous apprendre, tu te rends compte si t'apprends à faire 1 % de sa fortune ? – et Morgan Freeman. »

La question à laquelle il a échappé
« Qu'avez-vous ressenti quand vous avez déclenché l'hilarité parce que votre short, accroché au grillage, s'était déchiré en plein match de jeunes avec Artigues ? »

La note qu'il se donne
« 9/10. On a bien parlé et c'est passé vite, surtout. »

La note que FF lui donne
9/10. On a très bien parlé mais c'était un peu long à retranscrire !

Aurélien Tchouaméni

“La liste des 30 nommés pour le Ballon d’Or ? J’ai un challenge avec mon père à ce sujet. C’est un objectif que je me fixe”

••• parcourir… » Ensuite, en Ligue 1, quand je jouais à l'extérieur, on me demandait des photos, j'étais applaudi dans certains stades. C'est un statut différent. Les erreurs que tu vas faire vont être beaucoup plus pointées du doigt. Mais il faut l'assumer. C'est là où j'ai voulu être, je dois faire avec ça.

Vous avez été le Bleu le plus utilisé en 2022 *(553 minutes, 7 matches sur 8 possibles).* Ça dit quelque chose, non ?
Oui, parce qu'il n'y a pas de chance dans le très haut niveau. Si tu n'es pas bon, crois-moi qu'il y aura une autre personne qui va prendre ta place, surtout en équipe de France où le vivier est important.

Les forfaits de N'Golo Kanté et Paul Pogba vous parachutent dans la peau d'un titulaire, et même dans celle d'un taulier du milieu. Vous sentez-vous prêt ?
Oui, depuis ma première sélection, la Coupe du monde est un objectif. Surtout, je veux y aller pour jouer, pas juste pour y figurer. J'ai envie de faire quelque chose, d'abord collectivement, mais aussi individuellement. Aujourd'hui, je suis titulaire au Real Madrid, donc je pense qu'au niveau de la confiance je suis plutôt bien. Ça va être ma premiée Coupe du monde avec l'équipe de France, qui est l'une des favorites.

Si on fait le compte des blessés, des joueurs en manque de temps de jeu ou empêtrés dans des affaires extra-sportives, vous ressemblez au rayon de soleil de la sélection. En tout cas, vous surfez sur une dynamique positive…
C'est sûr que, pour l'instant, ma progression est linéaire. Ça se passe très bien. Il faut profiter. Mais je sais qu'il y aura forcément des moments plus compliqués dans ma carrière. Un grand joueur a la capacité de faire en sorte qu'ils durent le moins longtemps possible. Il faut s'y préparer sans forcément trop y penser, puisqu'à partir du moment où t'y penses trop, ça commence à arriver plus rapidement. Il faut avoir ce recul-là pour ne pas trop être dans l'euphorie et rester concentré. Tout est une question d'équilibre.

Qu'avez-vous prévu le 18 décembre ?
J'espère franchement que je serai encore au Qatar à fêter un potentiel titre avec l'équipe, que ce sera une belle soirée pour nous. En tout cas, j'espère ne pas être devant ma télé, ça c'est sûr.

Lors de la dernière fenêtre de matches de sélection, on a entendu que vous étiez le futur des Bleus après l'Autriche *(2-0),* puis que vous n'aviez pas le niveau international ou n'étiez pas un joueur de ballon après le Danemark *(0-2).* Quelle est la critique la plus dangereuse, celle où l'on vous encense ou celle où l'on vous descend ?
(Il prend le temps de la réflexion.) Pour moi, aucune des deux. La critique que j'aurais dû avoir se situe entre les deux, c'est ça le problème. Mais c'est le monde dans lequel on vit. Quand tu vois tout ce que prend dans la gueule un mec comme Cristiano Ronaldo alors que c'est possiblement l'un des meilleurs joueurs de l'histoire… Aujourd'hui, je suis qui pour ne pas être critiqué ? Quelqu'un a envie de dire A, le lendemain B. C'est ce qui fait la beauté du football. Les gens sont friands de ça. Ils attendent les différentes réactions des journalistes et ça fait partie du job. Quand j'arrive à Madrid, après le premier match, si je n'ai pas confiance en moi, j'ai l'impression que je n'ai pas le niveau. Le match d'après, je fais une grosse performance, ça y est, je suis l'héritier, tout le monde a oublié ce qui s'est passé avant.

Dans un sondage sur le site de *L'Équipe* pour constituer sa liste de 23 Bleus, vous êtes le huitième joueur le mieux élu, avec près de 90 % de suffrages. Cela fait plaisir d'être reconnu ?
(Il demande malicieusement.) C'est qui les sept premiers ?

Oh, les plus évidents. Kylian Mbappé, Karim Benzema, Hugo Lloris, les frères Hernandez, Lucas et Théo…
C'est bien. Quand ton travail est reconnu, c'est une satisfaction.

Quelle image avez-vous en France, selon vous ?
Une image beaucoup plus basée sur le foot.

On ne vous connaît pas assez ?
Non, je ne dirais pas qu'on ne me connaît pas assez ou qu'on devrait me connaître plus, c'est juste qu'on ne me connaît pas en-core *(il découpe les syllabes pour marquer la nuance, un peu avec le même phrasé que Thierry Henry).* Il faut se rendre compte qu'il y a deux ans et demi, j'étais encore à Bordeaux, méconnu du grand public, et que mon ascension s'est faite relativement rapidement. Il n'y a pas eu vraiment le temps de connaître la personne. Ce qui ressort aujourd'hui, c'est la maturité, l'éloquence, mais le plus important c'est le terrain.

Quelle trace voudriez-vous laisser ?
Je veux faire partie des meilleurs, que ce soit à mon poste, en France ou dans le monde, c'est ça qui me motive à me lever tous les matins. Je n'aime pas faire quelque chose et être juste de passage, être neutre. J'ai envie de marquer l'histoire, de gagner des titres et qu'à la fin, mon nom soit écrit quelque part.

Comment trouver de nouvelles sources de motivation quand on joue déjà au Real et en équipe de France ?
C'est vrai que quand j'y pense, il n'y a rien de plus haut que l'équipe de France et le Real. Mais, pour l'instant, je n'ai pas gagné de titres, j'ai une Supercoupe *(d'Europe, 2022) et* une Ligue des nations *(2021).*

Vous avez vu Karim Benzema et Thibaut Courtois revenir en club avec le Ballon d'Or et le Trophée Yachine, ça donnait envie ?
Ça donne envie de se surpasser. Je pense que leur but est d'inspirer les plus jeunes générations. C'est marrant parce que quand Karim a rapporté son Ballon d'Or pour être célébré, dans ma tête je me suis dit : « Le Bernabeu, il en a vu des Ballons d'Or, quand même ! » *(12 en tout, remportés par 8 joueurs du Real Madrid.)*

Faire partie des 30 nommés au Ballon d'Or, déjà, c'est dans un coin de votre tête ?
Oui, j'ai un challenge avec mon père à ce sujet. C'est un objectif que je me fixe. À moi de le cocher le plus rapidement possible.” ● **E. Bj.**

David S. Bustamante/Soccrates/Getty Images

Aurélien Tchouaméni, ici à la lutte avec Gavi, a vécu son premier Clasico le mois dernier (victoire du Real 3-1).

LE FILS DANS LA PEAU

Quatre pères de Bleus – Wilfrid Mbappé, Christian Coman, Luc Lloris et Fernand Tchouaméni – ont accepté de raconter leur fiston et les ressorts de leur relation.

Par Pascal Ferré, Olivier Bossard, Thomas Simon et Emmanuel Bojan.
Photos Vincent Mercier/L'Équipe et Julien Faure/L'Équipe

WILFRID MBAPPÉ 52 ANS

"JE VOULAIS QU'IL AIME «MON» FOOT"

"Je suis arrivé en France alors que j'avais 1 an. On habitait Aubervilliers *(Seine-Saint-Denis)*. Mon père était comptable, ma mère employée de direction. Je me souviens la voir galérer, la voir partir très, très tôt le matin et rentrer tard le soir. Sans machine à laver, elle lavait le linge dans la baignoire de la salle de bains. Forcément, tout ça m'a marqué. Nous y sommes restés jusqu'en CM2. Après, on a filé à Bondy *(Seine-Saint-Denis)*. Le foot n'occupait pas une place énorme. C'est par la suite que j'ai été « piqué » à travers la vie de quartier. J'ai pris ma première licence à Pavillon-sous-Bois *(Seine-Saint-Denis)*.

J'adorais le poste de numéro 10, où je ne me débrouillais pas trop mal. J'étais un mélange de mes enfants : la vision d'Ethan *(en U19 au PSG)* et la folie technique de Kylian. Sans être ni l'un ni l'autre. Un jour, un dirigeant de Bordeaux est venu voir mon père pour un essai. Il lui a dit : « Il peut jouer au foot ici, pourquoi voulez-vous qu'il aille si loin ? » Fin de l'histoire. Je suis allé jusqu'au plus haut niveau régional avant d'être contacté par un club de National. Comme je bossais déjà, en CDI, et que j'adorais mon boulot d'éducateur sportif, il aurait fallu que je l'arrête. J'ai décidé de prioriser mon métier. Je n'avais pas envie d'être contraint de me « revendre » tous les ans pour trouver un nouveau contrat. Je m'amusais avec mes potes, ça me suffisait. Mon seul regret est de ne pas savoir jusqu'où j'aurais pu aller.

"La gardienne nous a coincés en fermant les portes"

Mon père voulait que je devienne moi aussi comptable mais j'ai pris le contrepied en suivant des études de maintenance en hydraulique. Avant de passer tous mes diplômes d'éducateur et d'animateur. Car c'est ça qui me passionnait. Comme en bas de chez moi il y avait des terrains de foot et que j'avais une âme de leader, naturellement, je donnais des conseils, notamment aux plus jeunes. Je me suis pris au jeu. À 16 ans, j'ai même créé un mini-Championnat de foot à 5 sur un terrain de sable pourri avec une plaque en pierre en plein milieu. Parfois, on allait sur le terrain municipal qui appartenait à une école en sautant par-dessus les barrières avant de dégager dès que la gardienne arrivait. Un jour, elle nous a coincés en fermant les portes. Je me suis défendu en lui disant que l'on cherchait juste des structures pour jouer au foot.

J'ai dû la convaincre car elle m'a dit de revenir le lendemain pour voir son mari, qui était adjoint au maire. Il m'a dit : « J'ai un truc pour vous, un job à mi-temps dans une maison de quartier. Vous n'aurez plus à sauter les grilles et, en plus, vous serez payé. » J'ai tout de suite adhéré. Mon Championnat grossissait, jusqu'à compter quatre cents participants. Je prenais mon pied comme pas possible. Je n'ai pas emmené tout de suite Kylian avec moi. Je voulais que ça vienne de lui. Mais comme il cassait tout à la maison en jouant dans le salon, j'ai fini par l'emmener vers 4 ans sur un plateau de débutants. Il manquait un joueur. Il a enfilé une tenue cinq fois •••

À 6 ans, sous le (grand) maillot de Bondy, Kylian prend une pose timide avec son père.

••• trop grande. Et c'était parti. J'ai regardé. Tous les petits couraient, sauf lui. Il restait devant le but à attendre le ballon pour marquer. Sans aucun déplacement, à jouer la carotte. Il répétait : « Je cours pas, je joue attaquant. » Il a fallu lui expliquer par la suite deux, trois trucs.

En fait, j'ai essayé de le façonner à ma vision du foot : avec de la folie, de la générosité, de la fantaisie. Égoïstement, je voulais qu'il aime « mon » foot. Je l'ai pris sous ma tutelle alors que j'aurais pu le laisser avec un autre coach. Mais, comme je le faisais pour les autres, pourquoi ne pas le faire pour le mien ? Assez vite, je me suis rendu compte qu'il avait quelque chose. Lors d'un tournoi de débutants à Charny, à côté d'Auxerre, il se trimballe avec des roulettes et pas mal de buts. On arrive en finale mais le dirigeant de l'équipe d'en face pose une réclamation. Contre Kylian. « Parce qu'il fait des trucs qu'un débutant ne peut pas faire. » Pourtant, Kylian était le plus petit de tous. Et de loin. Il a fallu lui montrer sa licence. C'est la première fois où je me suis dit : « Tiens, il n'y a pas que moi qui ai remarqué… » Par la suite, je l'ai eu jusqu'en U17, sauf deux saisons.

"On a passé un pacte tous les deux"

Pour un passionné comme moi, c'était génial de le voir tous les week-ends se régaler et nous en mettre plein la vue. Franchement, j'étais plus souvent spectateur qu'entraîneur. Il était impressionnant. Mon seul combat, c'était de redevenir le papa quand je rentrais à la maison. On a passé un pacte tous les deux : pour ne surtout pas pourrir ou abîmer notre relation, on devait laisser les éventuels problèmes de foot sur le terrain. Même s'il pouvait y avoir de la rancœur, de la déception ou de la colère, tout devait rester en dehors de la maison. Parfois, lorsque l'on ne veut pas passer pour un coach qui fait du favoritisme, on peut aller trop loin.

Je l'ai compris un jour et ça m'a servi de leçon. On devait disputer un match important pour le maintien contre Bobigny. Il était redescendu en U15 car il était surclassé en U17. Il était à Clairefontaine et c'était la semaine où il avait travaillé son pied gauche. Eh bien, pendant ce match hyper important, le p'tit Kylian a fait ses gammes pour le pied gauche. Et ne s'est pas servi du droit. À la mi-temps, alors que l'on perdait 1-0, j'ai explosé. Sur quinze minutes de causerie, il y en a eu treize pour lui. Il s'en souvient. J'ai eu des mots forts, car il m'en parle encore. *(Il rit.)* J'ai mis du temps avant de me rendre compte que cette obsession de ne pas passer pour un coach qui fait du favoritisme pouvait parfois conduire trop loin. Mais il n'était pas sourd. Il entendait. Et retenait. Ce jour-là, on a gagné 2-1, avec un doublé de Kylian.

"Ah bon, t'es Nostradamus, toi ?"

Par la suite, il est parti à Monaco. Et là, aux abords du monde pro, on redoute de le « perdre » un peu. Car on doit le partager avec d'autres. On n'a plus la maîtrise. Et puis, c'était la première fois qu'il partait seul, loin de sa famille. J'ai pris une année sabbatique pour l'accompagner. Je lui ai dit : « Si tu ne fais pas n'importe quoi, tu finiras pro. » Il m'a répondu : « Ah bon, t'es Nostradamus, toi ? » Mais je voulais qu'il dorme au centre de formation pour favoriser son acclimatation… et m'éviter sans doute de lui faire à manger tous les jours. *(Il rit.)* J'étais là à tous les entraînements, ça faisait partie du deal de départ avec l'ASM, juste pour qu'il me sente aussi à proximité.

Ma mère avait une belle formule et disait : « On a deux vies, la sienne et celle de ses enfants. » J'ai mis la mienne entre parenthèses pour suivre celle de Kylian. Même si je ne veux pas être dans le jugement, après avoir vu certains parents au bord de touche, je ne voulais pas suivre certains mauvais exemples. Ç'a été un combat personnel car ça bouillait parfois en moi. Avec les problèmes rencontrés au début à Monaco par Kylian, qui s'est retrouvé sur le banc, la situation était compliquée pour moi et pour lui. C'était son premier couac. Il pleurait tous les jours. Mais le plus dur, c'est qu'il n'y avait pas trop d'explication. Je me refusais à intervenir car je me mettais aussi dans la peau du coach, qui n'aime pas trop quand les parents s'en mêlent.

Cette solidarité de collègues, j'ai pourtant fini par l'envoyer balader quand j'ai vu Kylian s'enfoncer. Pour tenter de trouver une explication. Et une solution. Je m'en voulais car j'avais le sentiment de ne pas avoir bien préparé cette étape. Je ne m'inquiétais pas trop car tout le monde continuait de m'appeler pour l'accueillir en cas de départ de Monaco. Mais sans doute aussi était-il trop gentil. Ce passage compliqué lui a permis de faire sortir le diable qui dormait en lui. Le petit garçon un peu réservé a laissé place à une personne déterminée, travailleuse et consciente que personne ne lui ferait de cadeau. Il a mûri et quitté l'enfance à 16 ans. À cette époque, il a voulu créer un joueur qui n'était pas lui. Je lui ai alors dit : « Le Kylian de Monaco, tu le renvoies à Bondy et celui de Bondy, tu lui dis de revenir tout de •••

"Ma mère disait : « On a deux vies, la sienne et celle de ses enfants. »"

DR

Témoignages

••• suite à Monaco. C'est de celui-là dont on a besoin ici. » Heureusement, on a fini par trouver des solutions. Cette étape a fait partie des moments qui l'ont construit. Et qui ont construit aussi notre relation, encore plus solide après cet épisode.

"Je me suis dit : « Il l'a fait ce con ! »"

Ensuite, tout est allé très vite. Enfin, à son rythme à lui, quoi. Les premières se sont succédé. Comme pour son premier match en pro, à Caen *(avec Monaco, 1-1, 2 décembre 2015, il entre à la 88e)*. Je lui ai dit : « Ne sois pas en retard ! » Il m'a répondu : « Ça fait dix ans que j'attends ce moment-là, je serai là deux heures avant ! » Il était le premier. Mais a laissé passer tous les autres joueurs pour monter dans le car. Quand on m'a rapporté l'anecdote, je lui ai demandé pourquoi. Il m'a expliqué : « Je ne voulais pas m'asseoir à une place qui était celle d'un autre. Je les ai tous laissés s'installer. Et me suis mis là où c'était dispo. » Pour ses premières minutes face à Caen, j'ai acheté un caméscope avec un énorme zoom pour ne pas louper ses débuts. Je ne m'en suis jamais resservi depuis, je crois...

J'étais comme un bébé après le match. Je lui dis : « Chapeau, je suis si fier de toi. » Et lui me répond : « Ouais, mais j'espère surtout que le coach va me faire encore jouer le match d'après. » Un peu plus tard, il y a eu le premier but (90e + 3), contre Troyes *(3-1, le 20 février 2016)*. Face à City *(en huitièmes aller de C1, 3-5, le 21 février 2017)*, c'est le seul match où j'ai eu la pres-

"C'était son rêve et c'est devenu le mien. Que demander de plus ?"

sion. Il avait déjà conquis la France. Là, c'était son premier gros match à l'extérieur, face à une équipe de Guardiola. Mais j'avais tort car toutes ses premières, il les a réussies. Il a encore été épatant. À la fin du match, moi, le passionné de ce jeu, je lui ai juste dit : « Merci. » Pris par l'émotion, je ne pouvais pas sortir autre chose. Je suis sûr que ça restera parmi les plus beaux moments partagés. Il y a aussi ces instants face à l'Argentine avec la France *(4-3, en huitièmes du Mondial)*. Avec le numéro 10, le « mien », dans le dos. C'était son rêve et c'est devenu le mien. Que demander de plus ? À l'issue de la finale de la Coupe du monde, j'ai pleuré alors que je suis pourtant pudique. Je le regardais sur la pelouse et je me suis dit : « Il l'a fait ce con ! »

"Il voulait être moi"

En fait, je suis admirateur, mais pas un fan. Je n'ai pas le sentiment qu'il m'échappe. Il mûrit juste. Maintenant, on fonctionne ainsi. Je ne lui donne jamais mon avis avant qu'il ne me donne le sien. Je ne veux pas l'influencer. Je m'interdis de penser pour lui. Je veux qu'il travaille sur sa réflexion, pas sur la mienne. Pour cet été, au moment de son choix *(prolongation ou départ au Real)*, on a fait pareil. Et nos choix se rejoignaient *(rester au PSG)*. Je ne vis pas par procuration car je n'ai jamais rêvé de devenir pro. Le foot de haut niveau n'est pas un milieu qui me fascine. Je suis juste son coach de complément, parfois. Depuis qu'il est tout petit. Et beaucoup pendant le Covid. On fait aussi ensemble les pré-reprises pour qu'il soit prêt. J'adore ça. On le fait à trois ou quatre avec Ethan et Jirès *(Kembo, son demi-frère et ancien pro passé par Rennes)*. La plupart du temps avec ballon. Deux fois par jour. Je m'éclate.

En fait, le contact avec les gamins me manque beaucoup. Mais ce n'était plus possible de continuer car on me voit trop comme le « père de... » De ma vie d'avant, les emmerdes ne me manquent peut-être pas. Mais le reste, si... Maintenant, Jirès et Kylian ont moins besoin de moi qu'Ethan. Et si je dois choisir entre un match d'Ethan et de Kylian, je vais à celui d'Ethan car, comme j'ai été là tout au long de la formation de Kylian, je veux qu'Ethan sente que je mets les mêmes ingrédients pour l'accompagner. Ma fierté ne serait pas qu'Ethan en fasse forcément son métier mais qu'il se dise que j'ai donné autant pour lui que pour ses deux autres frères. La transmission, c'est essentiel pour moi. Il y a longtemps, j'avais demandé à Kylian ce qu'il aimerait faire s'il ne réussissait pas dans le foot. Il m'avait dit : « Comme toi. Éducateur. » C'est sûrement la plus belle phrase qu'il m'ait dite. Il voulait être moi. Et maintenant beaucoup aimeraient être lui..." **P. F., à Boulogne-Billancourt**

LUC LLORIS 69 ANS

"IL EST IMPLACABLE"

Hugo Lloris au début des années 1990 avec ses coéquipiers du Cedac.

Luc Lloris, papa d'Hugo, raconte l'anecdote : "Au début, dans mon boulot, on me disait : « Je vous présente monsieur Lloris. » Après, c'est vite devenu : « Je vous présente le papa d'Hugo. » *(Rire.)* Il faut l'accepter, c'est la vie." Et c'est aussi beaucoup de fierté. "Hugo est un gamin structuré, qui a tout mis en œuvre pour sa réussite sportive et personnelle. C'est très plaisant de voir un garçon comme lui là où il est. Vous allez me dire que je ne suis pas honnête parce que je suis son papa..." On ne dira rien. Les yeux et le sourire parlent tout seuls. L'histoire avec. Le décès de la maman en avril 2008 vient souder une relation déjà béton. Les échanges entre les deux ne s'arrêtent jamais. Le dernier texto date du matin. "Je l'ai tous les jours. Le football est consommateur de temps entre le club et la sélection, mais on prend toujours le temps de s'envoyer un petit quelque chose."

Passe ton bac d'abord

Les deux hommes se disent tout, ou presque. "C'est quand même mieux de refaire le monde en parlant football que Covid ou politique. On peut même être en désaccord, on sait que ce n'est pas dangereux du tout." Pareil avec le tennis, première passion partagée à deux. Le gardien a seulement 3 ans quand le papa l'embarque sur les terrains de la Côte d'Azur et repère des capacités hors norme. "On y allait le dimanche. Très vite, j'ai vu qu'il avait une relation et une coordination exceptionnelles entre sa tête et ses mains. Il était capable de centrer sa balle dans la raquette à droite et à gauche. Les qualités de base d'un joueur de tennis et d'un gardien sont très similaires, avec le placement, le déplacement, la rapidité, l'anticipation." Hugo aime aussi taper dans le ballon avec les copains du club de tennis, le long des courts. Le début de l'histoire. La grande. "Le foot a vite pris le dessus car Hugo aimait l'esprit collectif et préférait jouer avec les amis." Mais la priorité parentale reste ailleurs. Le fiston doit penser aux études. "Il était hors de question d'évoquer une carrière avant le bac *(NDLR : Hugo a obtenu un bac S)*."

À 11 ans, Nice vient le chercher mais doit tout mettre en œuvre pour répondre aux exigences des parents. "Il a échappé à l'usine d'un centre de formation. Sûrement aussi parce qu'il était gardien. S'il n'avait pas pu entrer dans ce cadre, il ne serait pas resté longtemps dans le foot. Mais on a pu aménager des horaires." Durant tout ce temps-là, la grand-mère paternelle vient le chercher après l'école avec le goûter et l'emmène à l'entraînement. "Hugo s'est vite adapté à cet emploi du temps, parce qu'il était un enfant méthodique et qu'il ne se dispersait pas."

Pas de politique de l'autruche

Le cerveau et le talent du garçon font le reste. "On a fini par se faire dépasser par la réalité. Nice a cherché à le conserver. Quand, dans la première saison de son contrat professionnel, il gagne en un trimestre ce que touche un professeur de physique en une année, vous réfléchissez." Au fur et à mesure des évolutions de la carrière du fils, le papa, ancien banquier privé à Monaco, donne son avis, mais c'est le fils qui fait les choix. "La qualité d'Hugo qui m'a toujours étonné, c'est que, quand il y a un souci, il y va. Il prend son téléphone et il le règle. Il ne fait jamais la politique de l'autruche, il est implacable." Peu importe la difficulté du sujet. Peu importe l'interlocuteur. À Nice, les dirigeants avaient anticipé sans l'avertir un transfert vers Lens, avant que le gardien ne gère le dossier. Seul. À Tottenham, il négocie encore ses prolongations dans le bureau du président Daniel Levy, pourtant réputé dur en affaires. Seul encore. "Hugo a toujours montré une certaine maturité et une indépendance dans ses choix, ce qui fait que c'est naturel." Même chose pour les performances du capitaine des Bleus. Il est le seul compétent à pouvoir juger ses prestations. Une autre frontière fixée par le papa : "Je ne suis pas qualifié pour ça. Je ne vais pas m'improviser spécialiste."

"On vit les critiques comme une agression"

Le papa ne rate encore jamais un match ou une compétition. Sur place ou à distance, selon l'emploi du temps. "Hugo peut se confier sur sa situation, mais pas plus. Il n'ira jamais me raconter des secrets. Et ça me paraît indécent de demander des choses. Hugo cloisonne. Le vestiaire, c'est le vestiaire. Il l'a toujours dit." Parfois, quand le fiston ramasse quelques critiques, la tentation est grande d'intervenir sans sa volonté. "On vit ça comme une agression. Tout ce qui est négatif est violent. Chaque fois que j'ai essayé de dénoncer, sa sœur ou son frère sont arrivés pour me dire de ne rien faire. *(Sourire.)* L'émotivité n'est jamais bonne conseillère."

À bientôt 36 ans, le sujet de la fin de carrière est forcément évoqué en famille. "Ça fait bizarre. La séquence de temps d'un footballeur est ce qu'elle est. Mais, attention, Hugo a réalisé l'une de ses meilleures saisons l'année dernière. Il a déjà joué malade, blessé. Pour lui, la douleur est mentale. Il est costaud." Encore un héritage de papa. ● O. B., à Nice

"Un gamin structuré, qui a tout mis en œuvre pour sa réussite sportive et personnelle. C'est très plaisant de voir un garçon comme lui là où il est"

DR

Témoignages

CHRISTIAN COMAN 56 ANS

"C'EST MON «KING»"

Christian Coman parle de son fils comme on tourne un album photo rempli de moments précieux, en faisant virevolter des morceaux de souvenirs intimes. Il y a ce que ses mots montrent : "Kingsley, c'était vraiment le petit chouchou." Il y a ce que ses yeux disent, son "King", c'est vraiment son roi, sa victoire, son héros couronné. Il aime le décrire, il aime le dévoiler, il aime se rappeler sans trop s'attarder ni laisser la nostalgie pointer le bout de son nez. Et s'il fallait assembler les images pour raconter son garçon et capter l'intensité de leur relation, le patchwork à deux étages ressemblerait sans doute à ça.

Les trajets Moissy-Cramayel - Saint-Germain-en-Laye

"Il dormait avec mes outils à l'arrière du Kangoo"

"Il a 8 ans quand il débute avec le PSG. Je faisais la navette entre Moissy-Cramayel et Saint-Germain-en-Laye pour les entraînements. 16 h 20, Kingsley sortait de l'école, sautait dans le Renault Kangoo, la voiture de fonction de mon travail d'électricien. Mon patron avait une équipe de foot dans laquelle je jouais et marquais des buts, il était assez flexible avec moi. On s'entendait très bien, je n'avais pas vraiment d'horaires fixes et je pouvais arrêter ma journée pour emmener Kingsley. Je lui donnais son goûter, on traçait. La séance était à 18 heures. On avait quasiment 80 kilomètres à faire, et sortir de là aux heures de pointe, pff, A6, A86, A10, tout ça, c'était bouché. J'avais tellement peur d'être en retard. J'ai fait ça pendant quatre ans, en sueur, jusqu'à ce qu'il soit au centre de formation.

À l'aller, il se mettait devant et, une fois ses devoirs réglés – ce qui lui prenait deux minutes *(on nous a dit qu'il était* •••

Jusqu'à ses 8 ans, Kingsley a porté les couleurs de l'US Moissy-Cramayel.

••• *surdoué et il a sauté une classe à deux reprises)* – il fallait qu'il joue. Il ne pensait qu'à ça. Il avait ses cartes Pokémon, je ne comprenais rien du tout. On faisait des belotes, même en roulant. On comptait les voitures. Par exemple, lui prenait « BM »*(W)* et moi Mercedes et celui qui en voyait le plus sur le trajet gagnait. On faisait des jeux comme ça, en permanence. Moi, ça me saoulait parfois, j'avais le stress de l'heure. Lui ne lâchait rien, jamais... Mais j'avais une stratégie : il entrait dans la voiture, je le laissais décompresser. Après ça, je lui rentrais dedans et lui remontais les bretelles : « Si je fais 160 kilomètres aller-retour pour toi, ce n'est pas pour te voir t'amuser avec tes copains pendant l'entraînement ; ça, c'est après. Si je te vois rigoler pendant que le coach parle, je ne t'emmène plus. On arrête. »

Ce n'était pas agressif avec lui, c'était juste lui faire comprendre qu'il fallait être sérieux. Il pouvait pleurer car j'étais dur. Mais, attention, je ne le tapais pas. C'est arrivé une seule fois dans ma vie. Même s'il était le copain que tout le monde voulait avoir, et qu'il avait ce rôle de leader, de chef, ce jour-là, il avait fait des bêtises... Au trajet retour, il dormait avec mes outils à l'arrière du Kangoo. Je lui prenais une couverture. Mais, parfois, le mercredi, après l'entraînement du PSG, on arrivait ici et je lui faisais encore une heure de plus. C'est là que je lui expliquais : « Quand tu frappes, ça doit partir comme un avion, tout bas et ça monte comme ça. Entraîne-toi ! » Comme un avion, c'était notre mot ça. C'est là aussi que je lui faisais travailler son pied gauche, uniquement. En fait, je suis gaucher, son frère *(qui a huit ans de plus)* aussi, mais pas Kingsley. Malédiction, pas malédiction, bon... Avant, en Guadeloupe, être gaucher n'était vraiment pas quelque chose de positif dans une famille. On m'a forcé à être droitier et je ne sais pas écrire de la main gauche. Quand j'ai vu « King » droitier, j'ai dit non. Il faut qu'il devienne gaucher, enfin... qu'il ait les deux pieds. Il n'aimait pas, lui, ce qu'il voulait faire c'était prendre le ballon et faire des un contre un, il pleurait, mais il écoutait et il faisait. « King » était nerveux, émotif. Mais il savait ce qu'il voulait et refusait de perdre. Comme cette fois à la foire du Trône où, sur la paroi d'escalade, alors qu'il n'arrivait plus à grimper car il avait trop mal et que je lui disais de descendre, il a refusé d'abandonner et s'est fait mal pour toucher la cloche. Là, je me suis dit : « Waouh, il est fort ! »"

“Kingsley pouvait pleurer car j'étais dur”

La pêche en Guadeloupe

“Ne rembobine pas tout de suite, laisse le temps au poisson”

"Ça, c'est notre truc ! Tous les ans, on partait en vacances en Guadeloupe, à Le Moule. On y restait un mois. Et on allait pêcher ensemble. « King » adorait. Notre journée de pêche commençait la veille. On allait chercher des bernard-l'ermite, qu'on appelle là-bas des « souda ». Ces bestioles sortent et se promènent le soir, dans les petits sous-bois, vers le bord de mer. Donc, on partait avec une petite lampe, on les attrapait et on les mettait dans un seau. Le lendemain matin, on les prenait et on s'en servait comme appâts. Il fallait les casser mais « King » avait un peu peur de leurs pinces, alors c'est moi qui les lui mettais au bout de son hameçon. Je lui avais acheté sa canne. On n'allait pas à la pêche au gros, on restait au bord de la mer, on pêchait au lancer. On se mettait souvent à l'endroit qui s'appelle « l'Autre-Bord ». Il y a un petit port, les pêcheurs qui s'arrêtent pour discuter, c'est notre coin. Et là, une fois, il m'a ridiculisé, il m'a mis une raclée de poissons, je n'oublierai jamais. « King » avait la chance du débutant. Il lance, il attrape, il lance, il attrape. Je lui ai montré comment sortir son poisson, le décrocher. Il a vite compris puis fait ça seul.

Ce n'est pas un frimeur mais il était fier. Quand ça ne mordait pas, il n'était pas content. Je lui disais : « Quand tu lances, ne rembobine pas tout de suite, laisse le temps au poisson. » Cela demande de la patience mais, quand ça mord, il y a une montée d'adrénaline et lui, il aime aller la chercher. Tu sens le poisson, il joue avec l'hameçon. C'est une récompense qui est tellement forte et on la vivait de la même façon. Il arrivait que son grand frère nous accompagne. Ou, parfois, avec des amis, on partait se promener sur les récifs pour ramasser des crustacés, se baigner sous les cascades, on pêchait aussi des écrevisses. Le soir, on passait le boulevard, on s'asseyait face à la mer et on mangeait notre glace coco. La pêche, c'est un truc qu'il a en lui. Mais celle en rivière n'a rien à voir. Ici, on avait essayé mais on déposait plus la canne, et on parlait.

Une fois, un garde-pêche m'a demandé ma carte de pêche, je ne savais même pas que ça existait. Là-bas, ça n'existe pas, tu pêches, tu attrapes, tu prends, c'est à toi, c'est tout. « King » a gardé ce lien. Une fois, avec les Espoirs à la Réunion, il était parti pêcher l'espadon. Il n'y a pas longtemps, j'ai sorti une belle bête de 8 kilos que j'ai prise en photo et envoyée à Kingsley. Il m'a chambré mais il était impressionné. On envisage d'acheter un bateau. On a déjà des scooters de mer. Mais « King » a peur des requins. Il n'y en a pas à la Guadeloupe, ou très peu. Mais il ne me croit pas, il remonte vite. Dès qu'il tombe dans l'eau, il peut faire une crise, il croit qu'il va se faire bouffer par un requin !" ● **T. S., à Savigny-le-Temple**

DR

FERNAND TCHOUAMÉNI 55 ANS

"RIEN NE LUI FAIT PEUR"

Les louanges à Bordeaux
"Et moi, je suis la reine d'Angleterre !"

"Un jour ce gamin finira en équipe de France." Devant la prédiction de Yannick Stopyra au moment de le faire parapher le contrat "2+3" de son fils pour intégrer le centre de préformation, puis de formation des Girondins, Fernand Tchouaméni n'a pu s'empêcher de lâcher : "C'est ça, et moi, je suis la reine d'Angleterre ! Vous dites cela pour que je signe." Sept ans plus tard, quand Aurélien Tchouaméni a été convoqué en bleu, le coordinateur général des équipes de jeunes et du recrutement de Bordeaux a rappelé à la fois le papa et l'heureux augure.

Il faut dire que les Girondins ont longtemps tourné autour du gamin. "Il a dû marquer 14 buts à la Girondins Cup. Le lendemain, ils étaient devant ma porte, rembobine le père. Je les ai repoussés pendant quatre ans, de U7 à U11. Ils revenaient à la charge. J'étais plutôt partisan de laisser l'enfant s'amuser. Et puis, ce n'était juste pas compatible. Sa maman travaillait en Charente, 120 km aller-retour. C'était à l'autre bout de la ville. Si vous connaissez Bordeaux, traverser le pont d'Aquitaine... On l'a laissé grandir tranquillement." À Artigues, à l'est de Bordeaux. "Ils avaient une génération 1999 exceptionnelle *(Aurélien, un « 2000 », était surclassé)*. Avec les Girondins, les deux clubs phares du département, c'était la guerre à chaque fois qu'ils se rencontraient."

Stock de bonbons et câble de console
"Les bêtises gentilles"

"Quand j'accepte qu'il entre en école de foot aux Girondins en U11, ils avaient sélectionné cinq joueurs d'Artigues , reprend Fernand. À Aurélien, on lui dit « va juste courir ». Les autres devaient passer le test ! Ses vrais amis, aujourd'hui, ce sont ceux avec qui il était au centre de formation." Là-bas, Tchouaméni Junior côtoie Zaydou Youssouf puis Jules Koundé, à partir des U15. À cet âge-là, "on le trouve trop fort physiquement et techniquement pour jouer avant-centre, il passe numéro 10, puis 6 ou relayeur". Pour contrer l'éloignement et la rudesse de l'internat à partir de 13 ans, "on a développé des choses pour rester très près. On s'appelait tous les jours, ce qui est resté d'ailleurs".

Il faut creuser pour trouver trace de sorties de route chez l'adolescent. "C'étaient des bêtises gentilles. Ça lui est arrivé de piquer des bonbons, des gâteaux, du sirop, de les planquer dans sa chambre au centre pour les partager avec les copains, parce qu'il était catalogué par l'intendant comme le plus sage." Et à la maison ? "Il a une maman CPE *(NDLR : conseillère principal d'éducation)*, donc vous imaginez un peu la rigueur, pas de télé ni de jeux vidéo en semaine. Elle planquait le câble de la console. Sauf que le gamin avait trouvé où il se trouvait *(rires)*, donc il jouait en cachette. Il

nous a raconté ça beaucoup plus tard. Quand il entendait le bruit des graviers sur le chemin du parking, il remettait tout en place."

Les valeurs transmises
"Fais ce que tu veux comme métier, mais sois le meilleur"

"Ç'a toujours été la culture de l'excellence chez nous, insiste le paternel. On lui a dit : « Tu fais ce que tu veux comme métier, peintre, jardinier, mais sois le meilleur. »" Aurélien tâte le judo, le tennis. Il est très tôt cadré par ses parents, surtout à l'école. "On lui a inculqué rigueur, culture du travail, sans écraser les gens, de façon à ce qu'il s'en sorte par ses compétences." Face au rêve d'une carrière de footballeur, le discours parental ne ferme pas les portes : "Le chemin n'est pas simple, mais tu peux y arriver si tu t'en donnes les moyens." Le ballon rond agit comme vecteur commun. "Je l'accompagnais tout le temps, j'écumais les terrains du Sud-Ouest. On discutait foot, c'est ce qui nous a toujours liés."

Leur relation
"Un père complice", un fils moqueur

"J'étais un père complice, mais pas copain. On jouait tous les week-ends sur la pelouse à la maison. Il faisait des frappes et je bloquais." Le père, abonné aux Girondins, l'emmène aux matches de Ligue des champions, de L1 la saison du titre 2009. "Il venait aussi me voir en foot entreprises, il restait au bord du terrain avec un ballon. À 6-7 ans, il était juste fier de voir son papa jouer. Vers 9-10 ans, il se moquait plutôt de moi. Il dit souvent : « Mon père jouait au foot, bah, il essayait, quoi ! » *(Rires.)"* Un trait de caractère commun ? "L'exigence."

Avec une estime réciproque. "Plus jeune, il était très fier de mon parcours et heureux d'expliquer à ses copains que son père était directeur d'usine. Moi, je suis fier de lui parce que c'est un gamin exceptionnel, très attachant. En vingt-deux ans, je n'ai pas vu une personne parler en mal de mon fils." Mais "Dja" *(pour Djani, son deuxième prénom)* ou "Aule", surnom hérité de sa grand-mère, originaire du Cameroun, qui n'arrivait pas à prononcer "Aurélien", a souvent besoin d'être apaisé après les matches. "Et quand il n'est pas bien, je le vois à sa tête sur le terrain."

Son caractère
"La pression n'a pas d'effet sur lui"

"Il peut être têtu. Mais, quand on le connaît, on gère, s'amuse Fernand. Ce gamin, rien ne lui fait peur. Il a eu très tôt des responsabilités en tant qu'avant-centre. Tout le monde l'écoutait, c'était le centre d'intérêt. Ça lui arrivait d'être malade, c'était panique à bord dans l'équipe." Ce leadership n'a pas fléchi. "Si vous regardez son parcours, la pression n'a pas d'effet sur lui. Il m'impressionne encore. Pour son premier match au Bernabeu, je n'ai pas vu quelqu'un qui tremble. Vous savez, le gamin qui est à la maison, s'occupe de son frère et de sa sœur, prépare son sac deux heures à l'avance. Au centre, il était déjà très différent, il s'exprimait devant une foule sans problème. À son oral de bac, le prof était scotché. Il avait rarement vu un élève qui, philosophiquement, tenait un discours d'une certaine maturité." Même avec le succès, il est resté très famille. "Quand il vient à Paris, il va dormir chez sa tante. Ou peut lancer à sa mère : « Ça fait quinze jours que je ne t'ai pas vue, viens à Madrid. » Il a besoin de ce cocon."

Bac, permis, langues étrangères
"Je ne sais pas où il a appris l'anglais"

L'année de ses 18 ans, Aurélien cumule plusieurs défis. La signature pro ("Il est •••

À Dijon, dans les bras de son père, Aurélien va sur ses 3 ans.

DR

Témoignages

••• venu un jour faire les entraînements avec les pros pour remplacer quelqu'un, il n'est jamais reparti"), la Coupe du monde U17 en Inde ("Il faisait partie des trois-quatre qui allaient encore aux devoirs là-bas"), le bac S ("En avril-mai, quand le Championnat commençait à s'étioler, il s'est enfermé, s'est mis à travailler et il l'a eu, je n'y croyais pas beaucoup, vu ses absences") et le permis ("Dix jours après son obtention, il était dans la voiture repérée auprès d'un concessionnaire").

"Moi je voulais qu'il continue des cours d'anglais. Je lui disais : « Y a un pays qui s'appelle… l'Angleterre *(rires)*, où tu as les caractéristiques pour jouer. » Il me répondait : « Papa, tu me fatigues. Laisse-moi savourer. » Mais, à ma grande surprise, un an et demi après le bac, il parle anglais. Et je ne sais toujours pas où il l'a appris ! À Madrid, il fait déjà des interviews en espagnol au bout de quatre mois."

Les débriefs "Là, ça part en vrille"

Le rituel vient de loin. "Quand je l'emmenais au foot, il était assis derrière, il m'arrosait de questions. On parlait de la rencontre avant. Il ne donnait jamais le coup d'envoi sans me regarder. Après, je lui disais : « C'est bien mais là t'as raté. » Et il prenait date : « Papa, je vais être encore meilleur au prochain, t'inquiète pas. » Je ne lui ai jamais fait de cadeaux. Quand il joue, ça m'oblige à me coucher à minuit, 1 heure, on débriefe à chaud."

Lorsque les Tchouaméni refont le match, le père arrive maintenant à deviner les consignes ("Priver Gavi de ballon" en finale de Ligue des nations ou "Ne pas lâcher Pedri" lors du Clasico.) "Il y a des décalages d'appréciation entre lui et moi. Et là ça part en vrille. *(Sourire.)* Souvent, il me dit : « T'es coach ? » *(Rires.)* Je lui rétorque : « Je ne suis peut-être pas coach, mais je vois. » En ce moment, je lui demande de me cadrer ses têtes. Même quand on n'arrive pas à se mettre d'accord, le lendemain, ce n'est plus un sujet. Mais il aime bien que je sois objectif avec lui."

Les déclics "« T'es un joueur banal. » Ça lui a fait mal"

"À Bordeaux, j'étais très dur avec lui. Son positionnement, la gestuelle, ce n'était pas ça. S'il y a un endroit où il a progressé ces dernières années, c'est la verticalité." Monaco perçoit le potentiel et l'achète en janvier 2020. "Moi-même j'ai appelé son agent et je lui ai dit : « T'as pas vendu 20 millions ce joueur qui n'a même pas quarante matches en Ligue 1 !? » *(Sourire.)* Il y joue, sans plus. En décembre, on est en vacances à Paris, je lui dis : « Je veux te voir tout seul. » Je lui passe un savon. Et je finis par lui dire : « T'es un joueur banal ! On ne parle pas de toi. Rien. Tu ne fais la une d'aucun journal. Tu joues tranquille. Tu vas finir en Ligue 1, quoi ! » Ah, c'était… waouh ! Ça lui a fait mal. Il sort de ma chambre d'hôtel un peu fâché. Le lendemain, il me dit : « Tu vas voir. » À partir de janvier 2021, ce n'est plus le même. Trois semaines après, il marque son premier but en L1 contre l'OM *(3-1)*. Ça l'avait touché ! Dès qu'il fait une bonne prestation, il m'envoie « c'est ton joueur banal, hein ! »"

Au Real, il a dû prendre ses responsabilités plus tôt que prévu, avec le départ imprévu de Casemiro pour MU, et résister aux critiques après la première ratée contre Almeria. "Il revoit pratiquement tous ses matches pour repérer des choses. Au téléphone, il m'a promis : « C'est pas fini. »

“Quand il est devenu majeur, j’ai casté 23 agents”

Deuxième match *(Celta Vigo, 4-1)*, bien. Troisième *(Espanyol Barcelone, 3-1)* et quatrième match, le premier au Bernabeu *(contre le Betis, 2-1)*, exceptionnels !”

Les dépenses surveillées

“Tu peux avoir des placards vides”

“Qu’il soit sollicité dix fois plus qu’il y a deux ans, c’est normal. Tu peux être généreux avec tes amis, mais je ne veux pas entendre parler d’un deal de voitures ou de montres. C’est ça qui est à l’origine des soucis. Ma plus grosse crainte, c’est qu’il tombe dans quelque chose qui lui échappe.” Le père lui-même subit des démarchages : “Je suis appelé par tous les agents. On m’a même promis 5 millions d’euros…” Mais pas question de changer de structure. “Quand il est devenu majeur, j’ai casté vingt-trois agents en France, selon des critères définis avec Aurélien. On a gardé trois finalistes, qu’il a rencontrés en tête-à-tête, et il a choisi Jonathan *(Kébé)* d’ESN.”

Pas question non plus de déléguer entièrement la gestion du porte-monnaie. “Je ne peux pas laisser la finance. C’est la suite. À 18 ans, il n’avait pas conscience de mes capacités financières. Je lui ai expliqué que je gérais un centre de profit qui générait un chiffre d’affaires de 300 millions d’euros, que je connaissais ce qu’était un P&L *(profit & loss, compte de résultat)*. Je lui faisais un rapport complet tous les six mois. Maintenant, il a compris. On collabore encore sur tel ou tel investissement. Le but du jeu, c’est qu’on soit tous au service du joueur.”

Pour autant, le père se sent parfois en décalage avec certains achats “superflus” de son fils, féru de mode et de chaussures. “Je suis obligé de m’adapter, car c’est son argent et je ne veux pas créer de frustration. Mon rôle consiste à expliquer. Sa première réflexion à Madrid, c’était : « Il va falloir le remplir, le placard ! », quatre fois plus gros qu’à Monaco. Je lui ai répondu : « T’es pas obligé. Tu peux avoir des placards vides ! »” **E. Bj., à Lyon**

TIGER BALM
BAUME DU TIGRE®

NOUVEAU

TIGER BALM®
FLUID

DÉTEND ET APAISE

Utilisation facile et pratique

Sans contact avec les mains

Délivre la dose adéquate

APPLICATEUR INNOVANT

TIGER BALM®
FLUID
DÉTEND ET APAISE
• Avec applicateur, utilisation facile
• Parfum agréable
• Pénètre rapidement et ne colle pas
90ml
COSMÉTIQUE

Cosmétique

L’AUTHENTIQUE
By Cosmédiet
Distributeur exclusif France

Distributeur exclusif pour la France de l’Authentique BAUME DU TIGRE®, par contrat de concession de licence exclusive, enregistré au registre national des marques sous le N°625901. Dûment habilité à poursuivre en justice les contrefacteurs.

www.tigerbalm.com/fr
www.cosmediet.fr

ON A RETROUVÉ JEAN-FRANÇOIS HERNANDEZ

Parti à la recherche du père des frères Lucas et Théo Hernandez, un ancien pro porté disparu depuis dix-huit ans, *FF* l'a retrouvé et a découvert une histoire familiale assez éloignée des récits initiaux.

Par
Olivier Bossard

Illustrations
Laura Acquaviva

Les acteurs d'un secret de famille : Laurence Py, Lucas, Lauris, Théo et Jean-François Hernandez.

Benjamin Cremel/L'Équipe - DR - L'Équipe - Pierre Lahalle/L'Équipe - Espabile/L'Équipe - Jean-Claude Richon/L'Équipe

Sans trace de son père

Jean-François Hernandez, le père de Lucas, a joué à Toulouse, à l'OM et à l'Atlético de Madrid, avant de partir en Thaïlande il y a quinze ans, sans laisser d'adresse.

PASCAL OLO

Fernando Torres l'ignore peut-être... Il a joué en juin 2001 pour l'Atlético de Madrid avec le père de Lucas Hernandez, son coéquipier des Colchoneros, sélectionné pour affronter la Colombie, vendredi (2-3), et la Russie, demain, avec les Bleus. Mais, en Espagne, le néo-international, vingt-deux ans, se fait appeler jusque au dos de

situation
Thaïlande

Elle a bien failli s'arrêter lors d'une seconde saison blanche à l'OM, minée par une double opération des ligaments du genou droit. Lors de l'été 1997, c'est un Hernandez en proie au doute, la carrière en sommeil, et qui attend son deuxième enfant pour

Théo, que Passi rencontre

en Espagne, connaître pour saisir quelque

En février 2003, Jean-François Hernandez pose avec Sonia Moldes, une vedette de la télévision espagnole qu'il va épouser avant de quitter l'Espagne, seul, l'année suivante. En juin 2002, le défenseur central avait mis un terme à sa carrière de joueur, après une dernière saison avec le Rayo Vallecano (ci-dessous au second plan).

ls croient que c'est grâce à lui. ls sont nouveaux footballeurs, ça n'a rien à voir. Le passé du est pour rien dans leur réus- Elle est belle mais ils ont eu du e d'en arriver là. »

se téléphonait ulièrement et, un jour, t appelé pour me dire partait en Thaïlande. s, plus rien... ”

FRANCK PASSI, L'UN DE SES MEILLEURS AMIS

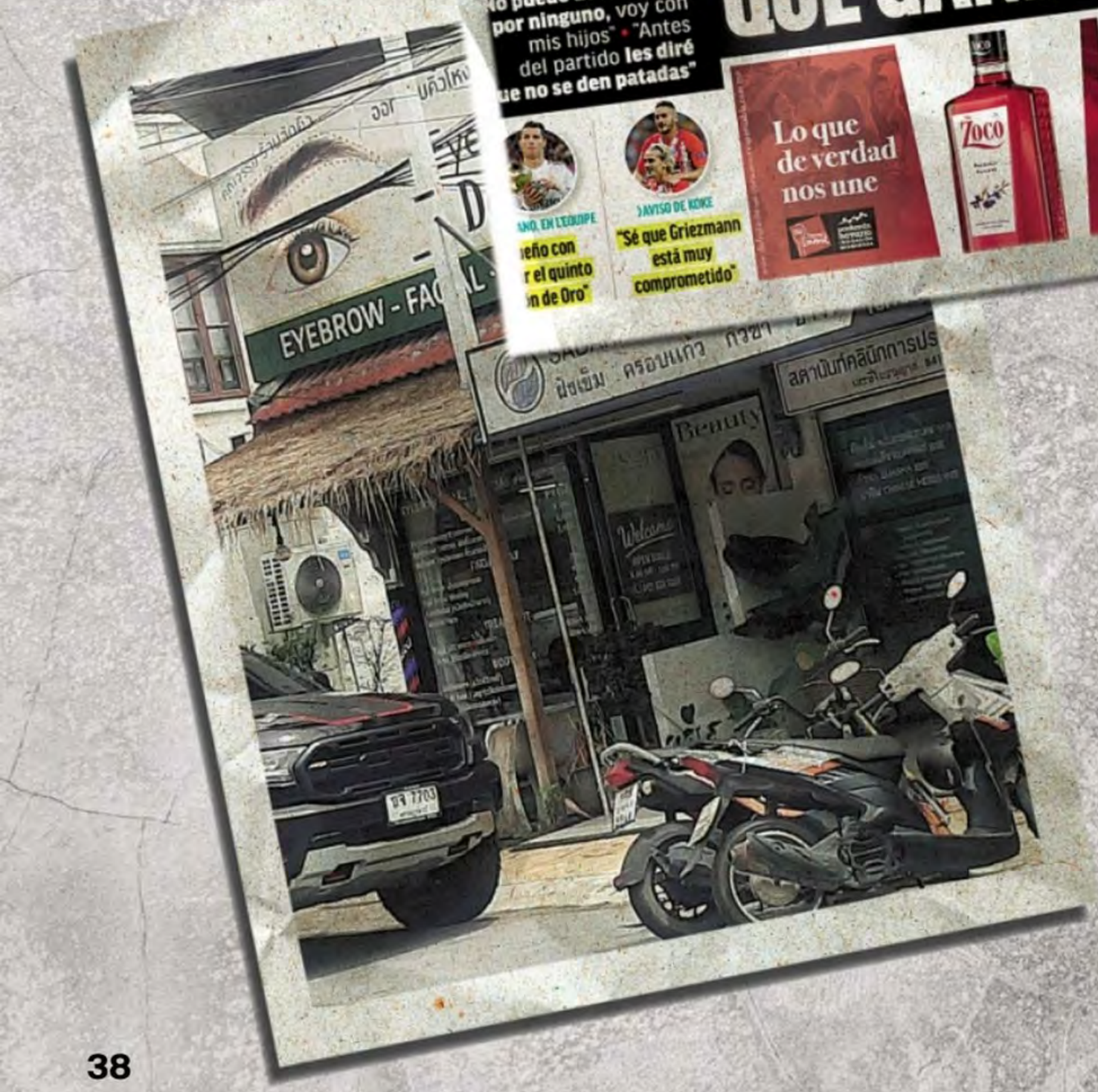
Jean-François Hernandez a quitté sa carrière au ...squ'en 2002. En

an et le Français fait l'Espagne du jour au lendemain. »

Son ami Passi se souvient : « On avait gardé un contact étroit, on se téléphonait régulièrement et, un jour, il m'a appelé pour me dire qu'il partait en Thaïlande. Depuis, plus rien... On n'arrive pas à le tracer. Des amis l'ont rencontré sur l'île de Koh Samui il y a trois, quatre ans... Jeff a toujours été un peu comme ça, un personnage adorable, mais particulier, indépendant... Ça ne m'étonne pas de lui. » Il est presque parti disparu, confirme un proche du joueur à Marseille. Après ses envies avec la justice espagnole, il a coupé les ponts avec

on se souvient de lui. « Ce footballeur avait un petit bar au Fisherman's Village, un quartier touristique où nous pensons qu'il n'est plus sur l'île », confie le chef d'un restaurant de ce « village de pêcheurs ». « Jeff traîne de moins en moins au Fisherman's Village », semble confirmer l'un de ses confrères.

En avril 2016, un habitué de l'île, amateur de foot, assurait sur un forum : « La dernière fois que je lui ai dit : 'Oh, Jeff, alors ton mot... à quand l'équipe de France ?' Il a presque changé de sujet et c'est tout juste s'il n'a pas esquivé la question. »



Deux destins. Jean-François Hernandez s'est reconstruit une vie avec Sonia Moldes avant de "s'exiler" en Thaïlande. Laurence Py, elle, est restée en Espagne entourée de ses deux fils.

Jean-François Hernandez

Par où commencer ? Qui appeler ? La page est blanche, ou presque, au moment de démarrer la traque. Car c'en est une. Dix-neuf ans que Jean-François Hernandez n'a plus donné signe de vie. Un premier texto arrive sur le portable. Un confrère. "On a déjà cherché de notre côté, mais on ne sait pas, on ne sait rien. Il a gardé très peu de liens avec les gens en France. Bon courage." L'histoire intrigue. Jean-François Hernandez a porté les couleurs de Toulouse, Marseille, de l'Atlético de Madrid, a laissé le souvenir d'un joueur "technique", "élégant", "rugueux" selon les vieilles coupures de presse, "toujours joyeux", "bon camarade", "fidèle en amitié", "toujours souriant", "quelqu'un qui aimait toujours avoir du monde autour de lui", selon la dizaine d'anciens coéquipiers contactés par *FF*.

Le coach du PSG, Christophe Galtier, faisait partie des proches. Il a même été ébergé chez lui quelques jours, en Espagne, à la fin des années 1990. "Jeff, c'est un gars généreux, entier, honnête, toujours présent pour les gens. Vous l'appelez pour un problème, il débarque dans la seconde. C'est une personne merveilleuse, l'opposé de tout ce que j'ai pu lire ou entendre sur lui depuis quelques années. C'était surtout quelqu'un de très famille, qui a toujours profondément aimé ses enfants. Qu'est-ce qui a pu se passer ?" "Jeff", pour les intimes, est aussi le père des internationaux français Lucas et Théo Hernandez. Mais l'ancien défenseur central a disparu des radars depuis l'année 2004, coupé les ponts avec ses amis les plus proches et laissé les autres parler à sa place de cette disparition pleine de mystère. "Un matin, les huissiers ont sonné à ma porte, a raconté Laurence Py *(FF du 11 avril 2017)*, la mère des frères Hernandez. J'ai eu deux heures pour mettre quelques affaires dans ma voiture. Je me suis retrouvée au bord de la piscine, à la rue, sans rien. On est allés habiter dans une chambre d'hôtel, puis dans un petit appartement. Mes parents et mon frère m'ont aidée depuis la France, mais je n'avais plus rien en Espagne. Personne ne savait où le père était parti. Pour mes enfants, il n'existe plus. Il n'a même jamais existé." À l'époque, la rumeur l'accuse d'avoir fui le fisc espagnol, sans être confirmée par les autorités.

En juin 2021, quelques jours avant le coup d'envoi de l'Euro, l'émission *Zone interdite*, sur M6 avait consacré un reportage à l'intimité de quelques Bleus, dont Lucas Hernandez. Pour la toute première fois, le défenseur avait accepté de s'exprimer sur le sujet, face caméra. "Je n'ai jamais compris, et je ne comprendrai jamais comment il a pu partir du jour au lendemain en nous abandonnant. Personne ne sait rien. Il y a des gens qui disent « il peut être là », mais personne ne sait rien à 100 %. Alors c'est bizarre, il ne parle à personne, et je ne sais pas en ce moment s'il est vivant, s'il est mort." Pendant tout le témoignage, le défenseur ne dit jamais "papa", utilise parfois le terme de "géniteur", comme pour dire toute sa colère. "Je ne le considère pas comme mon père, parce que ce qu'il a fait, c'est irréparable."

Des "affaires" avec un cousin sur l'île de Koh Samui

Le 26 mars 2018, *L'Équipe* avait consacré une page entière à l'affaire. Franck Passi, ancien partenaire du défenseur à Toulouse, avait été l'un des rares à accepter d'évoquer le sujet. Extrait. "On avait gardé un contact étroit, on s'appelait régulièrement et, un jour, il m'a appelé pour me dire qu'il partait en Thaïlande. Depuis, plus rien. On n'arrive pas à le tracer. Des amis l'ont rencontré sur l'île de Koh Samui il y a trois-quatre ans..." Voilà donc par où commencer. Avec Franck Passi, dernier joueur, ou presque, à lui avoir parlé avant sa disparition. La réponse du nouvel adjoint de Laurent Blanc à Lyon tombe dans la foulée. Négative. "Bonjour. Désolé, mais je ne vais pas intervenir dans votre article. Bonne soirée. FP." On insiste. "Même en off ?" "Non, désolé." Ça commence mal. L'autre piste envoie vers la Thaïlande, pays évoqué par plusieurs anciens coéquipiers. "On a entendu dire qu'il était là-bas", confirme Jean-Philippe Durand, lui aussi un ancien de Toulouse et de l'OM.

D'après les chiffres officiels du registre consulaire, 13 150 Français vivent actuellement dans ce pays d'Asie du Sud-Est. Une publicité dégotée sur un site tenu par un Français recense les bars, restaurants et hôtels gérés par des compatriotes sur l'île de Koh Samui. On envoie des messages comme des bouteilles à la mer pour tenter de trouver quelque chose, de toucher quelqu'un qui aurait connu, croisé, côtoyé l'ancien défenseur. Une dizaine de retours arrivent dans la boîte mail.

Les réponses négatives s'enchaînent, n'incitent pas à l'optimisme. Jusqu'à un matin de septembre et un message WhatsApp arrivé pendant la nuit. L'expéditeur s'appelle Nicolas, travaille sur place pour une agence immobilière depuis vingt ans. "Bonjour, je connais ce monsieur. Vous pouvez m'appeler." À l'autre bout du fil, la voix est posée, claire, le récit précis. "Il avait quelques affaires avec un cousin à lui sur place. Ils avaient acheté des terrains sur lesquels ils avaient fait construire des maisons qu'ils louaient. Ils avaient aussi une sorte de boulangerie-snack dans le quartier de Fisherman's Village. Il y a beaucoup de Français ici, parfois dérangeants, mais lui était très discret. Il ne sortait pas beaucoup, ne travaillait pas, mais, quand on le croisait, il était toujours agréable, parlait avec nous sans problème. Vous pouvez également appeler Benjamin, un ami. Il l'a aussi croisé plusieurs fois." Un restaurateur français, expatrié à Koh Samui depuis quinze ans.

"C'était quelqu'un de très accessible, confirme-t-il. On a appris après qu'il avait été footballeur. Il ne parlait pas trop de lui. Mais c'était vraiment quelqu'un qui ne se prenait pas la tête. Il était simple, discret. Parfois, des gens de sa famille venaient le voir. Par contre, on ne l'a plus revu depuis deux ans." Une source française, en poste à l'immigration thaïlandaise, vient confirmer l'information. "Il était ici mais a quitté la Thaïlande en 2020 pour rentrer en France. Lui et son cousin ont vendu leurs affaires et ne sont plus jamais revenus." Des photos prises lors de son passage à l'aéroport témoignent de son départ vers •••

"On a appris après qu'il avait été footballeur. Il ne parlait pas trop de lui"

Benjamin, un Français expatrié à Koh Samui

Benjamin Cremel/L'Équipe - DR

Lauris, la demi-sœur de Théo et Lucas, pendant une sortie familiale avec leur père Jean-François.

••• l'Hexagone. "S'il revient ici, nous le saurons et vous recontacterons."

Retour case départ, ou presque. Il faut repartir de zéro, se focaliser sur la France, continuer d'approcher ses anciens coéquipiers, d'anciennes connaissances, multiplier les coups de fil vers son entourage du passé, pour décrocher une amorce d'indice, n'importe laquelle. Un ami d'enfance décroche, surpris par l'appel. "Comment vous avez eu mon numéro ?" Les réponses sont courtes, souvent évasives, le bonhomme, la bonne cinquantaine, paraît gêné d'évoquer le sujet, comme s'il faisait partie d'un cordon sanitaire. "Je ne vous dirai rien sur Jean-François." Des rumeurs laissent croire qu'il pourrait dormir en prison. "C'est n'importe quoi !" D'autres qu'il aurait disparu. "Non, non, pas du tout. On s'est revus après le Covid, il va bien. Les gens qui le connaissent savent la vérité, mais je ne vous en dirai pas plus. Désolé."

"Jamais il n'a abandonné ses enfants"

De quelle vérité parle-t-il ? Une autre piste survient au détour d'un forum. Un commentaire daté de mars 2021, posté en réponse à un message sur le triste destin familial des frères Hernandez. "Je connaissais personnellement Jean-François Hernandez *(cousin de mon cousin).*" Maigre indice. On tente quand même. La réponse tombe dans la foulée. "Appelez mon cousin. Voilà son numéro. Il vous dira tout." À l'autre bout de la ligne, Bruno Salida. Installé dans le sud de la France, un cousin direct de Jean-François Hernandez va tout dire, comme promis, et dérouler un récit totalement inattendu et loin de l'histoire habituelle. "Je suis surpris que vous m'appeliez mais, en même temps, tellement content ! La vérité sur Jean-François va enfin pouvoir être rétablie. Ça fait des années qu'on raconte tout et n'importe quoi sur lui, qu'on salit son nom sans gratter la vérité."

"J'en ai marre. (...) On salit mon papa et mon nom depuis trop lontemps"
Lauris Hernandez

Une digue serait-elle en train de céder ? L'homme enchaîne les pauses, prend le temps de tourner ses réponses, ému. "Vous n'imaginez pas à quel point le reportage de M6 a fait du mal. On a laissé la mère de Théo et Lucas étaler son histoire sans jamais chercher *(à connaître)* l'autre versant. Ce n'est pas normal. Ma tante, la mère de Jeff et grand-mère de Théo et Lucas, a 87 ans. Elle vit toujours et souffre de ne plus voir ses petits-enfants. Elle ne mérite pas ça, elle n'a jamais rien fait. Jeff non plus d'ailleurs. Ce sont des conneries qui sont dites sur lui depuis toutes ces années. Jamais il n'a abandonné ses enfants. C'est elle, son ex-compagne, qui l'a coupé de ses enfants. C'est à cause d'elle et de son comportement tout ça !" Le cousin ne s'arrête plus, pointe toujours la même personne du doigt. "Elle a été affreuse, lui a interdit de voir ses propres enfants, elle a fait des choses horribles. C'est parti très, très loin. Jeff a fini par baisser les bras. C'est sûrement une erreur, et ça me fout les boules, mais c'est sa personnalité. Il n'avait plus la force de se battre. Il a fini par se retirer en Thaïlande, fatigué et déprimé par toute la situation. Cette histoire est allée trop loin. Appelez la fille de Jeff, vous verrez..."

"Elle me tapait avec une cuillère, m'a découpé mon doudou"

Nouveau rebondissement et nouvelle étape. Direction le Sud-Ouest, près de Toulouse. Jean-François Hernandez a entamé sa première vie d'adulte ici, joué ses premiers matches avec le TFC, au tout début des années 1990, partagé le quotidien d'une jeune coiffeuse rencontrée pendant sa formation. "Jeff était heureux comme jamais, souffle un témoin. Il était professionnel, près de sa famille et sortait avec cette fille qu'il adorait." De cette union naît Lauris Hernandez, grande fille de Jean-François Hernandez, la trentaine, en contact permanent avec son père pendant toutes ces années de "disparition".

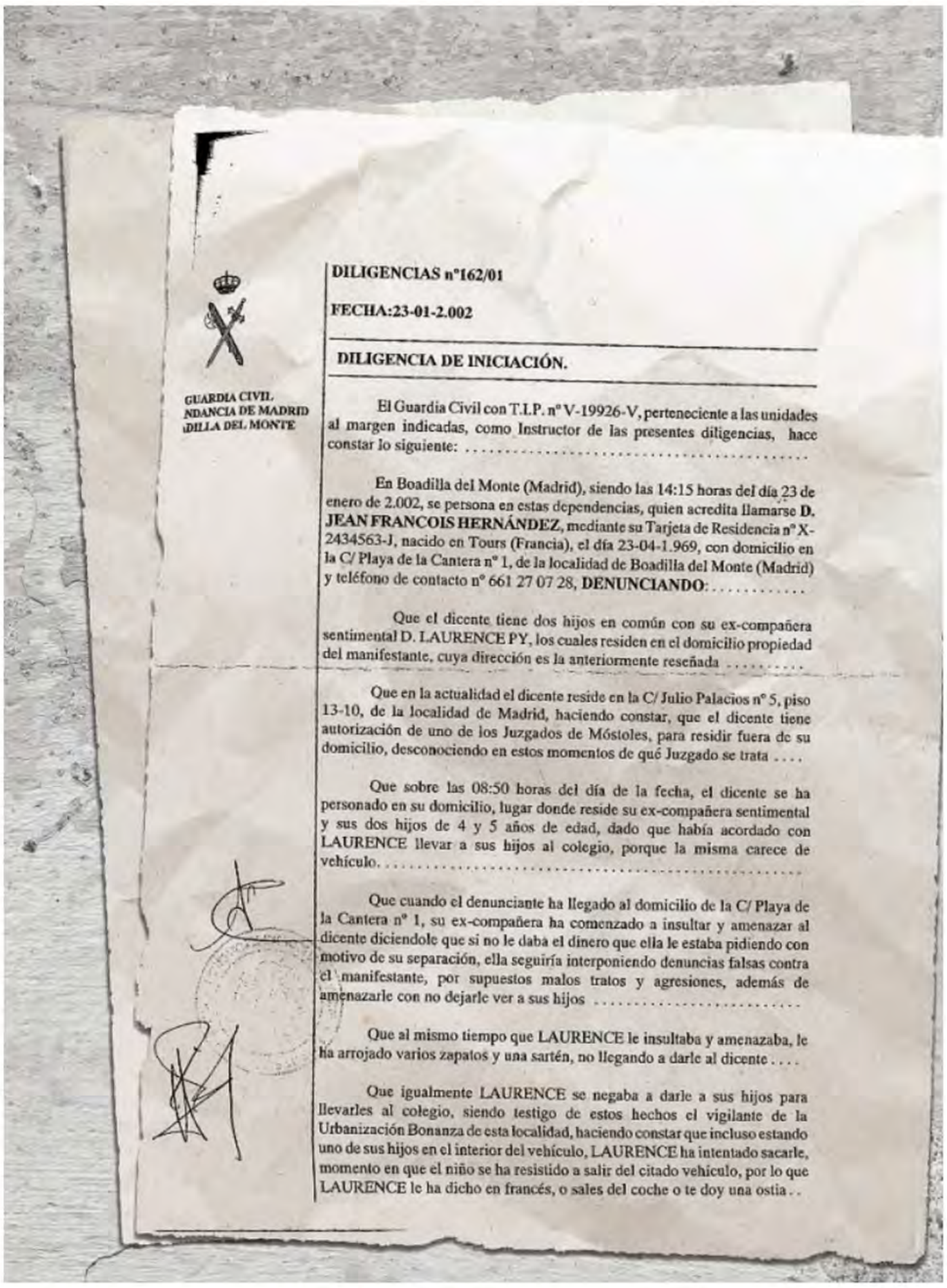
Au moment de tout dire, son émotion est palpable. Jamais la famille Hernandez n'avait pris le temps de livrer sa vérité. Par peur, par pudeur, par respect pour son père. "J'ai hésité, mais j'en ai marre d'entendre toutes ces choses sur lui, assure Lauris Hernandez au bout du fil. On salit mon papa et mon nom depuis trop longtemps. Tout ça aurait dû rester dans la famille, mais elle *(Laurence Py)* a raconté beaucoup trop de choses. Elle se fait passer pour une gentille, mais c'est une très mauvaise personne. Je peux en témoigner." Elle va tenir promesse. À l'époque, la jeune fille passe toutes les vacances scolaires chez son père. Ses demi-frères Théo et Lucas sont là, sa belle-mère, sans emploi, également. "Elle m'en a fait baver... Elle m'obligeait à l'appeler maman devant ma mère, me tapait avec une cuillère, me faisait manger de force jusqu'à ce que je vomisse. Elle m'a fait prendre six kilos en un mois en m'amenant au McDo tous les jours. Elle me coupait les cheveux, me les

DR

"SORS DE LA VOITURE OU JE T'EN COLLE UNE"

Voici la retranscription d'un extrait du PV (ci-contre) du 23 janvier 2002 à la suite d'une plainte déposée par Jean-François Hernandez.

"Qu'à 8 h 50, le plaignant Jean-François Hernandez s'est présenté au domicile, lieu où vit son ex-compagne et ses deux enfants de 4 et 5 ans, étant convenu d'un accord avec Laurence pour emmener les enfants à l'école, parce qu'elle manquait de véhicule.
Que quand le plaignant est allé au domicile numéro 1 de la rue Playa de la Cantera, son ex-compagne a commencé à l'insulter et à le menacer, lui disant que s'il ne lui donnait pas l'argent qu'elle lui demandait pour leur séparation, elle continuerait à faire de fausses dénonciations le concernant, sur des mauvais traitements et des agressions, en plus de le menacer qu'il ne verrait plus ses enfants.
Qu'en même temps que Laurence l'insultait et le menaçait, elle lui a lancé plusieurs chaussures et une poêle, sans toucher le plaignant.
Qu'en même temps qu'elle refusait de confier ses enfants pour qu'il les emmène à l'école, avec le témoignage d'un observateur de l'Urbanizacion Bonanza de cette localité, même si l'un d'eux accédait au véhicule, Laurence a essayé de l'en sortir, moment où le garçon a résisté pour ne pas sortir dudit véhicule, avant que Laurence ne lui dise en français, « sors de la voiture ou je t'en colle une ».
Que vers les 9 h 15, une patrouille de la Guardia Civil de cette localité s'est présentée, avec des témoins, que Laurence refusait de confier les enfants pour qu'ils aillent à l'école.
Que, finalement, une fois que la patrouille de la Guardia Civil est intervenue, Laurence a accepté de laisser ses enfants, ce qui a fait que le plaignant a pu emmener ses enfants à l'école." ⬢



GUARDIA CIVIL
NDANCIA DE MADRID
DILLA DEL MONTE

DILIGENCIAS nº162/01

FECHA:23-01-2.002

DILIGENCIA DE INICIACIÓN.

El Guardia Civil con T.I.P. nº V-19926-V, perteneciente a las unidades al margen indicadas, como Instructor de las presentes diligencias, hace constar lo siguiente: .....

En Boadilla del Monte (Madrid), siendo las 14:15 horas del día 23 de enero de 2.002, se persona en estas dependencias, quien acredita llamarse **D. JEAN FRANCOIS HERNÁNDEZ**, mediante su Tarjeta de Residencia nº X-2434563-J, nacido en Tours (Francia), el día 23-04-1.969, con domicilio en la C/ Playa de la Cantera nº 1, de la localidad de Boadilla del Monte (Madrid) y teléfono de contacto nº 661 27 07 28, **DENUNCIANDO**: .....

Que el dicente tiene dos hijos en común con su ex-compañera sentimental D. LAURENCE PY, los cuales residen en el domicilio propiedad del manifestante, cuya dirección es la anteriormente reseñada .....

Que en la actualidad el dicente reside en la C/ Julio Palacios nº 5, piso 13-10, de la localidad de Madrid, haciendo constar, que el dicente tiene autorización de uno de los Juzgados de Móstoles, para residir fuera de su domicilio, desconociendo en estos momentos de qué Juzgado se trata ....

Que sobre las 08:50 horas del día de la fecha, el dicente se ha personado en su domicilio, lugar donde reside su ex-compañera sentimental y sus dos hijos de 4 y 5 años de edad, dado que había acordado con LAURENCE llevar a sus hijos al colegio, porque la misma carece de vehículo. .....

Que cuando el denunciante ha llegado al domicilio de la C/ Playa de la Cantera nº 1, su ex-compañera ha comenzado a insultar y amenazar al dicente diciendole que si no le daba el dinero que ella le estaba pidiendo con motivo de su separación, ella seguiría interponiendo denuncias falsas contra el manifestante, por supuestos malos tratos y agresiones, además de amenazarle con no dejarle ver a sus hijos .....

Que al mismo tiempo que LAURENCE le insultaba y amenazaba, le ha arrojado varios zapatos y una sartén, no llegando a darle al dicente ....

Que igualmente LAURENCE se negaba a darle a sus hijos para llevarles al colegio, siendo testigo de estos hechos el vigilante de la Urbanización Bonanza de esta localidad, haciendo constar que incluso estando uno de sus hijos en el interior del vehículo, LAURENCE ha intentado sacarle, momento en que el niño se ha resistido a salir del citado vehículo, por lo que LAURENCE le ha dicho en francés, o sales del coche o te doy una ostia ..

teignait. Une fois, elle m'a découpé mon doudou et l'a jeté à la poubelle. Mon papa était très pris par le football et rentrait tard le soir. Moi, je ne disais rien, j'étais petite. À cet âge, on ne raconte pas. Et je n'avais qu'une envie, c'était de passer du temps avec lui et mes deux frères. Mais elle, c'est une personne très toxique..."

Jean-Luc Reda, ami et ancien coéquipier du joueur, a tout vu de cette période. Et rien oublié des difficultés du couple. "Un jour, on avait débarqué chez Jeff avec ma femme. Il n'était pas encore arrivé, c'est elle qui nous avait ouvert. On s'était installés dans le jardin, elle ne nous avait même pas calculé, ni même servi un verre d'eau pour patienter. On sentait qu'elle n'avait pas du tout envie de nous parler. Elle voulait le couper de ses amis, elle se prenait pour quelqu'un d'autre. Jeff hébergeait aussi le frère de sa compagne. On le voyait, il squattait, ne travaillait pas, ne payait rien, utilisait les voitures, la moto, ne calculait personne, sans jamais rien faire en retour. On sentait que les deux profitaient de lui et de sa situation. C'était très particulier." Un autre témoin nous raconte encore un dîner à Madrid, après un match de l'Atlético. "Elle lui parlait très mal à table, lui disait qu'il était moche, qu'il avait un grand nez, qu'il n'avait pas de belles dents. Elle n'arrêtait pas de le rabaisser... C'était très gênant, surtout devant nous. Jeff gardait son calme, car c'est sa personnalité et qu'il déteste les conflits, mais on voyait que ça n'allait pas..."

Un flash-back s'impose. Pour définir le cadre. Le jeune couple se rencontre à •••

Enquête

••• Sochaux en 1995. Jean-François Hernandez présente bien, s'affiche dans les journaux comme un joueur d'avenir. Laurence Py, jeune femme originaire de Belfort, sort d'une relation compliquée, trouve vite de la stabilité auprès du défenseur. Le quotidien s'accélère. La jeune femme tombe enceinte de Lucas, trois mois après leur rencontre. Théo naîtra, dans la foulée ou presque, dix-huit mois plus tard. "Elle n'a jamais aimé mon frère, souffle Sylvia Gaston, l'une des grandes sœurs de Jean-François. C'est quelqu'un de vénal qui lui a fait beaucoup de mal. Elle était avec lui par intérêt. Elle n'a jamais travaillé, et a profité de sa situation avec mon frère. Lucas est mon filleul, mon mari est le parrain de Théo, mais elle nous coupait des enfants. Elle ne nous a jamais aimés et a tout fait pour éloigner les petits de notre famille. C'est une mauvaise personne. Un jour, je l'ai vue tirer les cheveux de Lauris devant mes yeux, et j'ai dit stop."

"Elle lui demandait de l'argent pour *(le laisser)* voir ses enfants"

Un ami proche garde un autre souvenir en tête. Tout aussi dur. "On avait appris qu'elle avait enfermé Lauris dehors pendant plusieurs heures. Jean-François avait fait preuve de beaucoup de patience avec elle, mais ça devait s'arrêter." La relation cesse en 2002, à Madrid. Définitivement. Jean-François Hernandez laisse maison, meubles et véhicules à son ex-compagne, part s'installer tout près, seul. Lucas Hernandez a 6 ans, Théo presque 5. "Il est parti une main devant et l'autre derrière, explique Colette Ribes, l'autre sœur du joueur. Il avait tout laissé pour que les enfants soient le mieux possible. Tout. Mais c'est vite devenu n'importe quoi. Elle lui demandait de l'argent pour les voir. À chaque fois que mon frère les récupérait, ils avaient des vieux vêtements. Le frère *(de Laurence Py)* qui squattait n'était même pas capable d'acheter de la nourriture pour ses neveux. La situation devenait invivable." Elle va devenir pire.

Un an après la séparation, Jean-François Hernandez rencontre Sonia Moldes, star de la télé espagnole. Le coup de foudre est immédiat. L'Espagnole va rapidement épouser le défenseur, sa vie et les soucis qui vont avec. "C'est le moment pour tout le monde de connaître la vérité, et surtout les enfants, souffle-t-elle. Jamais je n'avais voulu parler avant, mais j'aime cette famille et c'est une douleur immense. Ce n'est pas juste pour eux, et pas juste que Jeff vive toute sa vie avec cette tristesse. Je ne dis pas qu'il a tout fait parfaitement, non. Il a déposé les armes trop tôt. Mais il faut chercher à comprendre pourquoi il a abandonné comme cela. C'est à cause de cette femme. Au-delà d'être la pire personne que j'ai eue à connaître dans ma vie, c'est une déséquilibrée." Jean-François Hernandez et elle se marient l'après-midi du 26 avril 2003. La cérémonie fait la une de la presse people espagnole. Théo et Lucas n'apparaissent sur aucune photo. "Elle avait refusé que les enfants aillent au mariage de leur père, raconte encore Sylvia Gaston. Elle n'avait pas supporté. Jean-François était tellement malheureux de ne pas pouvoir partager ce moment avec ses garçons..."

Sonia Moldes voit son compagnon, chaque jour un peu plus, souffrir de la situation. "Il devait se battre tout le temps. Quand Jeff devait les prendre, on se présentait chez elle. Elle n'ouvrait pas. Elle nous disait par message « Je suis en France. » On allait en France, elle n'était pas là. On nous disait « Elle est en Espagne. » On faisait des dénonciations aux autorités en permanence. Elle empêchait tout contact. Quand on arrivait à les avoir, on passait des week-ends incroyables. Les enfants ne voulaient pas retourner chez leur mère tellement ils s'amusaient. On les récupérait le vendredi tout heureux de retrouver leur père, on passait un super week-end et, le dimanche, quand on les ramenait, ils ne parlaient pas. Ils étaient super tristes. Ça faisait mal à Jeff de les voir comme ça."

> **"Il s'est fait à cette idée terrible : il venait de perdre ses enfants"**
>
> **Sonia Moldes, ex-femme de Jean-François Hernandez**

Les menaces et plaintes ne changent rien. Pas plus que les conseils de son avocate, Mar Vega Mallo, qui lui recommande "d'aller chercher les enfants avec des témoins" puisque "les enfants voulaient vivre avec leur père quand ils étaient petits". La tension monte encore d'un cran au fil des mois. Sonia Moldes encore. "Parfois, ce sont eux qui nous appelaient. Ils étaient seuls, dehors. On leur demandait où était leur mère. Ils répondaient : « Elle est partie au club de sport. » Elle les laissait seuls, seuls ! Jeff partait les voir en furie. Il leur disait : « Restez à l'intérieur, j'arrive. » C'est vraiment très grave tout ce qu'il s'est passé. Un autre jour, on a appris que les enfants avaient été déscolarisés. Ils devaient être à l'école à la rentrée de septembre, mais elle les en avait sortis. On n'en savait rien ! L'école avait fait un signalement auprès de l'autorité des mineurs, qui nous a demandé comment c'était possible. L'explication, je l'ai : elle est folle !" Des mises en cause en nombre auxquelles Laurence Py, contactée, n'a pas souhaité réagir.

"Qui fait ça à une grand-mère ?"

À l'époque, le couple doit régulièrement se cacher et mentir pour emmener les enfants visiter la famille à Toulouse. "Combien de fois notre maman, la grand-mère de Lucas et Théo, est allée à l'aéroport pour les récupérer et qu'ils n'étaient pas là, souffle encore Colette Ribes. On l'appelait, elle nous disait qu'elle les mettait dans l'avion, mais ne le faisait pas. Ma mère envoyait régulièrement des cartes avec un petit billet dedans, mais les enfants ne les avaient jamais. Qui fait ça à une grand-mère ?" Les retours dans l'Hexagone servent de bouffées d'oxygène. Des films vidéo toujours disponibles et des photos prises à Ibiza, à Toulouse, dans le sud de la France viennent illustrer les propos. "Ils étaient fans de leur père, dit encore Sonia Moldes, aujourd'hui séparée de Jean-François Hernandez. Et Théo, c'est le même que son père. Quand on était tous ensemble à la maison, on était heureux. Tout le monde jouait au football, on allait au ciné et parfois à Ibiza durant l'été. On allait manger où ça leur faisait plaisir, on passait des soirées entières à regarder des films sur le canapé. Ils s'endormaient et on allait les porter jusqu'au lit. Des moments parfaits. •••

PA Images/Alamy Strock Photo

Jean-François Hernandez

C'est en Espagne où il a joué de 1998 à 2002, ici sous le maillot du Rayo Vallecano, que les relations entre Jean-François Hernandez et Laurence Py se sont fortement dégradées.

Depuis la région bordelaise, Jean-François Hernandez suit toujours les carrières de ses deux fils. Et son expatriation en Thaïlande de 2004 à 2020 n'y a rien changé. Lui, l'ancien pro porte encore un regard attendri sur leurs performances.

Le temps du bonheur avec son ami et coéquipier, Christophe Galtier (au centre) et des vacances avec Lucas.

••• Jeff était un père normal, qui s'inquiétait de savoir s'ils mangeaient bien, s'ils s'amusaient. Et les enfants l'adoraient ! Il pouvait mourir pour eux. Il a tellement mal vécu que ça se passe comme ça..."

"Il pleure devant les matches de l'équipe de France"

Début 2004, Jean-François Hernandez, demande la garde définitive des deux enfants. Mais la justice espagnole donne raison à la mère. Une habitude de l'autre côté des Pyrénées. "On essayait de se battre avec des avocats, tout, mais c'était un enfer, dit Sonia Moldes. Et, à force de lutte et de désespoir, il a déposé les armes. Il est parti en Thaïlande. Je sais qu'il a essayé plusieurs fois de parler avec eux depuis là-bas, mais elle ne passait jamais les enfants. Il a abandonné. Il s'est fait à cette idée terrible : il venait de perdre ses enfants. C'est ça, la version que Lucas et Théo doivent connaître. C'est pourquoi je veux que la vérité sorte publiquement. Leur père s'est démobilisé trop tôt, oui, mais il ne les a pas abandonnés. Il les aime plus que sa propre vie. Et personne ne pourra trouver les bons mots auprès de Lucas et Théo pour leur expliquer toute la peine que ça occasionne à leur père. À tel point que, souvent, quand ce sujet arrivait dans la discussion, il demandait poliment à ce qu'on parle d'autre chose. Ils doivent savoir. Tous ceux qui connaissent la vérité n'ont jamais parlé, par respect, pour les protéger, eux, de ces histoires. Quand ils étaient plus petits, ça m'aurait gênée de parler. Mais là, ils sont devenus des hommes, ils ont eux-mêmes des enfants. Et ce n'est pas juste. Jeff continue de souffrir de ça." Ici, en France. "Oui, il est là, nous souffle pudiquement ses sœurs. Il vit dans le Sud-Ouest."

On y file. Forcément. L'endroit est calme. Bordeaux pointe à une quarantaine de minutes par la route. Là, un magasin Gifi, là-bas un entrepôt de tissus, ici une entreprise spécialisée dans les meubles de cuisine. Jean-François Hernandez n'habite pas loin, apprend le métier de commercial depuis plus de deux ans, sillonne les routes de France, se reconstruit doucement après une longue dépression. Fin 2020, il a décidé de revenir pour se rapprocher de sa mère, de ses deux sœurs, de sa fille. Chaque week-end, il roule jusqu'à Toulouse pour déjeuner avec sa mère et passer du temps avec son petit-fils. "Il faut le voir avec lui, sourit Lauris Hernandez. Il est complètement gaga. C'est un papy extraordinaire." Depuis quelques mois, l'ancien Marseillais a une nouvelle compagne. "Elle est vraiment très bien, raconte Thierry Alajarin, copain d'enfance. Elle lui fait du bien, il est apaisé. Même s'il ne parle jamais de cette histoire, on sent qu'elle est là, en lui." Même sur lui. Jean-François Hernandez porte des manches longues pour cacher des soucis d'eczéma, stigmates visibles de son histoire passée.

"On s'en fout de l'argent de Théo et Lucas. Ce qu'on veut, c'est les revoir. Mon papa surtout" Lauris Hernandez

L'ancien joueur professionnel ne rate jamais un match des Bleus. "Mais il les regarde seul, parce qu'il pleure quasiment du début à la fin du match. C'est très dur pour lui." Sollicité plusieurs fois, l'ancien pro n'a pas souhaité nous répondre. Trop compliqué pour lui. "Mon papa ne veut pas parler à la presse, explique Lauris Hernandez. Ses enfants lui manquent terriblement, il souffre, mais il ne veut surtout pas passer pour un opportuniste aux yeux des autres. Et pourtant, je vous assure que tout le monde vit bien chez nous. On s'en fout de l'argent de Théo et Lucas. Tout ce qu'on veut, c'est les revoir. Mon papa surtout."

Chaque année, la fille de Jean-François Hernandez envoie des mots pour les anniversaires, les Noëls, les événements familiaux, à Théo et Lucas – "Mes frères" –, via les réseaux sociaux. "Je ne sais pas s'ils les voient. Mais ils me manquent, je les aime. J'ai des souvenirs magnifiques avec eux. Au fond de moi, je me dis qu'ils doivent aussi se souvenir. Ils n'étaient pas si jeunes que ça. Notre grand-mère serait aussi tellement heureuse de pouvoir les revoir..." Jean-François Hernandez s'est coupé de beaucoup d'amis. Au fur et à mesure de cette enquête, on s'est chargé de leur annoncer son retour en France. L'émotion est palpable. Chez Christophe Galtier notamment. "Ça me fait mal d'apprendre que Jeff n'ose pas m'appeler. Je suis vraiment ému. J'ai très envie de le voir, qu'il me téléphone. Je sais qu'il est pudique, mais j'ai mille choses à lui dire. Je peux l'aider s'il le souhaite." D'autres encore attendent des nouvelles. Peut-être plus tard. "Il s'est dit tellement d'horreurs sur lui, souffle sa sœur Sylvia Gaston... C'est dur pour lui. Il ne mérite pas ça. C'est quelqu'un de profondément gentil et généreux. Je sais qu'il espère secrètement que ses fils vont l'appeler. Il les aime tellement. Je n'ose pas imaginer dans quel état de joie il serait si ça se faisait..." ● O. B.

L'Équipe - Franck Faugère/L'Équipe - Lionel Han/L'Équipe - DR - L'Équipe - Alain de Martignac/L'Équipe

À 13 ans, Hannibal Mejbri (à d.) – pensionnaire de Clairefontaine et entouré ici de ses parents dans l'appartement familial du XX^e^ arrondissement de Paris, aux Amandiers (ci-dessous) – était un élève très assidu.

HANNIBAL MEJBRI L'ENFANT DE "LA BANANE"

Bertrand Desprez/L'Équipe

Pas encore titulaire mais déjà star de la sélection tunisienne, adversaire des Bleus, le 30 novembre, le jeune milieu charismatique est originaire d'un quartier populaire de Paris où il s'est construit.

Par
Dave Appadoo

Photos
Iorgis Matyassy/L'Équipe

Il n'a pas encore célébré ses 20 ans et n'est qu'un footballeur professionnel naissant. Mais rarement on aura autant entendu parler d'un joueur que, finalement, très peu ont encore vu jouer. Oui, Hannibal Mejbri a fait banquette à Manchester United (une quinzaine d'entrées en jeu, au total, en trois ans), cherche de l'expérience en prêt à l'étage inférieur à Birmingham City cette saison, mais une large partie de la sphère du ballon rond le connaît. C'est que, à la manière d'une marque, l'international tunisien (18 sélections) collectionne les signes de reconnaissance.

À commencer par ce prénom : Hannibal, en référence à un célèbre général carthaginois, Hannibal Barca, qui traversa les Pyrénées et les Alpes au III^e^ siècle avant J.-C. pour aller défier Rome, et considéré comme l'un des plus grands tacticiens militaires de l'histoire. Hannibal Mejbri, c'est aussi une coupe de cheveux, une tignasse frisée et abondante qui orne une bouille adolescente qui hésite encore entre l'enfance et le monde adulte. Hannibal Mejbri, c'est enfin une médiatisation sur fond de polémique à la suite d'un litige juridique avec l'AS Monaco où il avait signé en 2018 avant un départ sonnant et trébuchant (5 millions d'euros, hors bonus) quelques mois plus tard à Manchester United. Mais l'erreur serait sans doute de se contenter de ces seuls raccourcis pour raconter le jeune homme. Le mieux est sans doute de refaire le vrai chemin de son histoire, celui qui ramène là où tout a •••

Portrait

••• commencé et qui dit beaucoup de ce qu'est véritablement Hannibal Mejbri, l'enfant de Paris.

Gastro, échecs et "Tahiti Bob"

Et plus précisément du côté du XX^e^ arrondissement, dans le quartier des Amandiers, plus connu sous le nom de quartier de "la Banane" en raison de la forme incurvée de l'immeuble qui traverse l'ensemble. À l'origine, la famille Mejbri vivait dans un bâtiment voisin en surplomb de cette fameuse "barre" de "la Banane". La nuance est de taille car elle va permettre au petit Hannibal de grandir un poil à l'écart de ce lieu réputé pour être l'un des plus sensibles de la capitale, où les affrontements entre bandes rivales le disputent au trafic de drogue. Même si certains tentent de l'arracher à ces clichés par des initiatives positives, "la Banane" reste officieusement répertoriée par différents observateurs comme l'une des cités les plus "chaudes" de Paris. Conscient de tout cela, les Mejbri n'auront de cesse de vouloir préserver Hannibal, petit dernier d'une fratrie de quatre enfants (trois garçons et une fille). "C'est un gamin du quartier sans vraiment y avoir grandi, précise sa grande sœur, Chema. Hannibal passait peu de temps à l'extérieur. Il avait ses activités, ses matches, donc il n'avait pas le temps de traîner dehors." Très en avance sur le plan scolaire, ce qui lui fera sauter une classe, Hannibal n'est pas inscrit à l'école du quartier, mais un peu plus loin, à Notre-Dame-de-Lourdes, un établissement privé catholique. "Je ne sais pas trop si c'était pour me « protéger », raconte Hannibal. Mes parents voulaient que je sois dans un cadre plus exigeant en termes de travail. J'étais curieux, j'aimais beaucoup apprendre, j'étais bon élève et très assidu... sauf le samedi matin, consacré à l'éducation catholique. Ça m'aurait intéressé d'y aller, mais étant de confession musulmane et avec les matches de foot au même moment, je faisais l'impasse en prétextant une petite gastro ou autre. *(Rire.)*"

Autre originalité : un goût prononcé pour les échecs pousse le môme à aller s'inscrire au club de la Tour Blanche. "Je l'appelais « Tahiti Bob » en raison de sa chevelure déjà très présente, se marre un des enseignants du club, Serge Kornman. Ce qui était frappant, c'était son calme, sa tranquillité, sa capacité de réflexion, ce qui n'est pas fréquent chez les enfants de 13 ans que l'on peut avoir." Si on ajoute la natation, le programme hebdomadaire se révèle vraiment copieux. Car, bien évidemment, il faut y ajouter le foot.

Stabilisé, petits ponts et Beckham

"J'allais jouer sur un terrain en stabilisé à côté de la cité, avec mon ballon tout neuf, se rappelle le jeune homme. Je le prêtais à mon frère et les autres grands du quartier, et je les regardais jouer en attendant que quelqu'un doive partir, parfois sur blessure. *(Rire.)* Je patientais une heure ou deux, prêt à entrer pour montrer ce que je savais faire. Bon, j'ai collé assez vite quelques petits ponts, donc ils ont su de quoi j'étais capable. *(Rire.)*" Très tôt, il est inscrit au Paris FC et, au bout de quelques semaines à peine, il est surclassé. "Il sortait du lot, se souvient le président Pierre Ferracci. Il avait un tel impact, une telle technique, c'était évident qu'il était particulier. Tout le monde le charriait avec David Luiz, alors au PSG, et lui nous répondait : « Non c'est lui qui a la même coupe que moi. » Il le disait en rigolant mais ça démontrait déjà une certaine assurance."

Et le dirigeant parisien de se souvenir encore : "Sa famille était très présente mais dans le bon sens du terme. Le père s'intéressait à ce que l'on faisait faire à Hannibal, pour quelle raison..." Et un recru-

Facebook@Parisfcgeneration2003

Le milieu de Manchester United – prêté cette saison à Birmingham City (ci-dessus) – a commencé "à coller des petits ponts" à deux pas de l'immeuble de "la Banane", avant de rejoindre le Paris FC (page de gauche) dès l'âge de 6 ans, qui le surclassera rapidement. Le gamin à la tignasse de "Tahiti Bob" montrera aussi de belles aptitudes au club d'échecs de son quartier (ci-contre à gauche).

"J'ai eu la chance de n'avoir que le meilleur de mon quartier... Ce mélange des cultures, c'est une vraie force"

teur bien connu de la région parisienne de se remémorer : "Le papa, Lotfi, aimait bien échanger avec les différents observateurs professionnels pour avoir des conseils, comprendre les différents process possibles pour son garçon *(y compris les mécanismes de prime à la signature, une posture assumée par le clan familial)*. Moi-même, j'avais pas mal discuté avec lui et, à un moment, j'ai dit au club de Ligue 1 pour lequel je travaillais que la famille Mejbri se renseignait et qu'il fallait se manifester auprès d'eux. Mais on a vite compris que ce serait hors de notre portée." C'est que le petit commence à susciter divers intérêts. À 12 ans, Hannibal est invité en stage à Arsenal, est entraîné par Thierry Henry, côtoie à l'Academy un certain Romeo Beckham et tape même dans l'œil de son célèbre père, David.

La rumeur commence à enfler autour du petit prodige mais l'explosion a lieu lors de la Danone Nations Cup, sorte de Mondial des U12, où Hannibal Mejbri et son équipe du Paris FC se fraient une place jusqu'en demi-finales, à Marrakech. Tous les suiveurs n'en ont que pour Hannibal, Adidas (avec qui il a prolongé récemment) lui offre même un contrat à seulement 12 ans mais, fatalement, cette hype provoque quelques jalousies. "Il était attendu sur tous les terrains de la région, confirme Ferracci. Tous les adversaires voulaient se mesurer à lui, et même se le « faire », disons les choses comme elles sont."

Jalousies, cordon familial et ambiance de colo

Une tension qu'Hannibal confirme à demi-mot, même si lui préfère en tirer le positif. "Jouer en région parisienne m'a beaucoup apporté, ça peut être très, très chaud dans certains endroits à Aubervilliers ou Sarcelles. Après ça, même quand tu joues dans un stade à guichets fermés, ça ne te fait plus rien." Et des éducateurs de nous narrer que le petit avait une capacité assez bluffante à garder son calme et même à arriver à faire dégoupiller l'adversaire et le sortir du match. Une maturité confirmée par son coach à Clairefontaine (qu'Hannibal intègre de 2016 à 2018), Philippe Bretaud. "Il avait une faculté à animer le jeu avec une qualité de passe de haut niveau : pied droit, pied gauche, inter, exter, toute la panoplie. Et, beaucoup plus rare : le jeu long. Généralement, à 14-15 ans, les mômes jouent petit périmètre. Mais Hannibal, lui, savait ouvrir, déplacer le jeu. Il y avait déjà les prémices d'un jeu adulte."

Au-delà du foot, Clairefontaine permettra de desserrer un peu le cordon familial. Dans une ambiance de colo, Hannibal noue de vrais liens, commet même quelques dérapages, heureusement pour lui sans grosses conséquences. Mais peut-être nécessaires pour s'affirmer, lui l'enfant jusque-là si sage, en partance ensuite pour Monaco après un dernier crochet parisien à l'ACBB (Athletic Club de Boulogne-Billancourt). Que lui reste-t-il aujourd'hui de "la Banane" ? "J'ai eu la chance de n'avoir que le meilleur de mon quartier. Pour m'intégrer dans des vestiaires très cosmopolites, ce mélange des cultures dans lequel j'ai grandi, c'est une vraie force. Et puis surtout, c'est ça la France d'aujourd'hui." Cette France avec qui il a rendez-vous le 30 novembre. Avec Paris, tout au fond de lui. ● D. A.

News Images LTD/Alamy Stock Photo

REDMAYNE PAS SI FOU

Révélé lors du barrage qualificatif pour le Mondial face au Pérou à travers une danse loufoque au moment des tirs au but, le portier remplaçant des Australiens vaut vraiment le détour. Les Français pourront s'en rendre compte le 22 novembre.

Par
Jeremy Docteur

50

Ce ne pouvait être une coïncidence. Le 13 juin dernier, contre le Pérou, lors de l'ultime étape pour le Qatar, Andrew Redmayne, troisième gardien de la sélection, a été envoyé au charbon, à la 120e minute, pour remplacer le titulaire, Mathew Ryan. "« Maty » m'a dit que c'était mon moment. Le quatrième arbitre a indiqué trois minutes de temps additionnel, je me disais : « J'espère qu'ils ne vont pas tirer ou pire, marquer ! »", s'amuse-t-il. L'instigateur de cette stratégie s'appelle John Crawley, coach des gardiens. "Six semaines avant, raconte Crawley, je me rappelle lui avoir dit : « Mon pote, tu vas entrer et nous emmener à la Coupe du monde. »"

Au départ, le portier n'y a pas cru. "Je me suis marré et j'ai raccroché", se souvient-il. Loin de se douter que sa troisième cape lui vaudrait, sur un tir au but décisif (5-4), une telle notoriété, en raison aussi de son style peu orthodoxe... Sur sa ligne, il gigote, saute, agite les bras, une référence à une chorégraphie des Wiggles, un groupe australien de musique pour enfants. "L'arbitre est venu me voir, je pense qu'il n'avait jamais vu un truc pareil. Il m'a réprimandé quelques fois. Tout était dans les règles, mais je pense qu'il voulait que je calme un peu le jeu, s'amuse l'intéressé. Comme un rugbyman qui va botter ou Ronaldo avec sa gestuelle avant un coup franc, il y a une préparation. Un joueur qui s'attend à tirer face à un gardien qui ne bouge pas va se demander : « Il fait quoi cet idiot ? » Je n'ai aucun problème à me ridiculiser si c'est pour gagner."

Barista puis enseignant

Il faut dire que le bonhomme de 33 ans est adepte des chemins de traverse. Il y a cinq ans, le portier le plus capé de Sydney FC a failli tout balancer pour travailler comme barista dans l'établissement d'un ami. "Je ne m'amusais plus et je ne me trouvais pas très bon. J'adore le café, qui a une vraie valeur sociale, j'ai voulu me lancer

Joe Allison/Getty Images via AFP - Matthew Ashton/AMA/Getty Images

13 juin 2022, le jour de gloire pour le géant barbu de 1,94 m. Pour sa troisième cape, Andrew Redmayne n'a disputé que trois minutes de temps additionnel et une séance de tirs au but contre le Pérou. Cela lui a suffi pour devenir le héros de toute une nation.

Avec ses coéquipiers après la qualification de l'Australie pour son cinquième Mondial de rang.

là-dedans." En janvier 2017, alors qu'il ne lui reste que six mois de contrat avec Western Sydney Wanderers, il s'apprête à remiser ses rêves de haut niveau. "Je voulais aller au bout et prendre ma retraite, jouer en semi-pro, et bosser avec mon pote." Le café attendra, un bail de dix-huit mois chez les Sky Blues de Sydney lui est proposé par Graham Arnold, futur sélectionneur des Socceroos. "Redders" – son surnom –, cinq clubs australiens au compteur, reprendra sa marche en avant, devenant international, en amical, le 7 juin 2019 contre la Corée du Sud (0-1). "Depuis quatre-cinq ans, c'est l'un des meilleurs gardiens du Championnat. Il a toujours eu du talent, mais il était inconstant. Il commettait des erreurs ; plus jeune, il manquait de confiance", se souvient Dominic Bossi, journaliste pour *The Sydney Morning Herald.*

"J'ai eu beaucoup de chance d'avoir cette opportunité à Sydney, explique Redmayne. C'était aussi une manière d'avoir plus de temps pour mes études, et pouvoir me retirer après." Car c'est désormais le projet de devenir enseignant qui l'anime. "Les salaires en Australie n'ont rien à voir avec ceux en Europe. Tu ne peux pas prendre ta retraite et faire ce que tu veux. Mes parents étaient profs, mes oncles, tantes et cousins enseignent eux aussi tous d'une manière ou d'une autre." En catapultant l'Australie vers son cinquième Mondial de rang, Andrew Redmayne a attiré la lumière sur lui. "C'est le joueur le plus humble que j'ai rencontré. Il déteste être au cœur de l'attention. Il ne cherche pas les louanges, et, quand il en reçoit, il met toujours les autres en avant. Il faut suivre le Championnat pour le connaître, mais, après le match contre le Pérou, c'était un des athlètes les plus connus d'Australie. Il a fait beaucoup de plateaux, d'interviews avec sa famille", détaille Dominic Bossi.

"Aucun problème à me ridiculiser si c'est pour gagner"

La tentation de l'Europe

À lui désormais de gérer cette médiatisation. "Je ne suis pas habitué, ce n'est pas mon truc. Je ne suis en rien un héros, j'ai juste sauvé un péno sur vingt matches de qualification. C'est assez irréel." Il n'empêche. Le trentenaire embrasse toujours un rêve né d'une expérience vieille de plus de quinze ans. "J'avais fait un essai avec Arsenal. On avait joué contre eux et gagné. J'avais été bon. Je devais les rejoindre à Hongkong. On avait envoyé un mail pour les détails du vol, mais ils ont répondu que mes services n'étaient plus nécessaires, car ils venaient d'engager un gardien."

Ce gamin s'appelait Wojciech Szczesny. "Il a fait une belle carrière, sourit Andrew Redmayne, pas rancunier. J'adorerais aller en Europe. J'ai encore de bonnes années devant moi, même si prendre un gardien de cet âge, australien, c'est difficile." Pas beaucoup plus que de devenir un héros grâce à quelques minutes de grâce.

Alamy Stock Photo - Matt King/Getty Images via AFP - Mohamed Farag/Getty Images via AFP

43e minute de Danemark-Finlande : Christian Eriksen s'effondre, les yeux dans le vide. Simon Kjaer le place en PLS, Martin Braithwaite et Thomas Delaney appellent les secours.

ERIKSEN LES COULISSES D'UN MIRACLE

Par
Olivier Bossard et Théo Troude

Martin Meissner/PC/Getty Images

En arrêt cardiaque quelques instants sur une pelouse du dernier Euro, le numéro 10 danois, opposé aux Bleus le 26 novembre, est revenu à la vie au terme d'interminables minutes que *FF* retrace à partir des témoignages de secouristes, proches et témoins de ce 12 juin 2021.

Jour de fête à Copenhague. L'horloge du coin affiche 14 h 30. La pluie du début d'après-midi vient de laisser place à un soleil radieux, qui perce la toiture métallique du Parken. Le coup d'envoi de la rencontre entre le Danemark et la Finlande, troisième rencontre d'un Euro lancé la veille, sera donné à 18 heures. Mais les supporters sont venus tôt pour profiter et trinquer autour du stade. Deux raisons majeures méritent célébration. Pour la première fois de son histoire, le Danemark accueille la phase finale d'un tournoi international. Mais ce samedi 12 juin marque surtout le retour du public dans les tribunes, avec une jauge rehaussée à 45 %, après un an et trois mois d'une privation liée au Covid-19. Dans les coulisses du stade, Peder Ersgaard et Christian Norskov, salariés dans un service d'urgence de la capitale danoise, accèdent à l'enceinte, trois heures avant le match, comme l'exige le protocole de l'UEFA.

Ersgaard sera assis en bord de pelouse pendant la rencontre, Norskov se tiendra prêt à l'extérieur du stade avec des employés de la police, des pompiers et trois ambulances en cas de problème. "J'ai à disposition un sac comprenant des médicaments, des traitements divers, un sac à oxygène et un défibrillateur, se souvient le premier cité. Je vérifie même s'il y a des défibrillateurs supplémentaires en cas de besoin. Avec le médecin de l'UEFA, le médecin du stade et les huit bénévoles de la Croix-Rouge, on passe aussi en revue les types de blessures qui peuvent survenir." Des blessures à la tête, au dos et, au pire, au cœur.

Panique et PLS

À l'intérieur, les premiers spectateurs commencent à s'asseoir. Parmi les 15 200 détenteurs de billets, énormément d'enfants, beaucoup de couleurs, aucune animosité. La foule habillée de rouge et de blanc entonne déjà *Der er et yndigt land (Il est un pays charmant*), le plus utilisé des deux hymnes nationaux du Danemark. L'espoir est grand. Vingt-neuf ans après son sacre à l'Euro 1992, le pays retrouve de l'ambition. Il est 18 heures, et le match démarre. La bonne ambiance monte encore d'un cran. Jusqu'à la 43e minute. Touche pour les Danois côté gauche, à vingt mètres du but adverse. Joakim Mæhle déclenche en direction de Christian Eriksen. Son ballon tape le genou du numéro 10, pris par une grosse crampe au niveau du mollet. La vision de l'international se trouble, le milieu tombe sur le ventre, ne bouge plus. Au sol, son visage s'est figé, ses yeux regardent dans le vide.

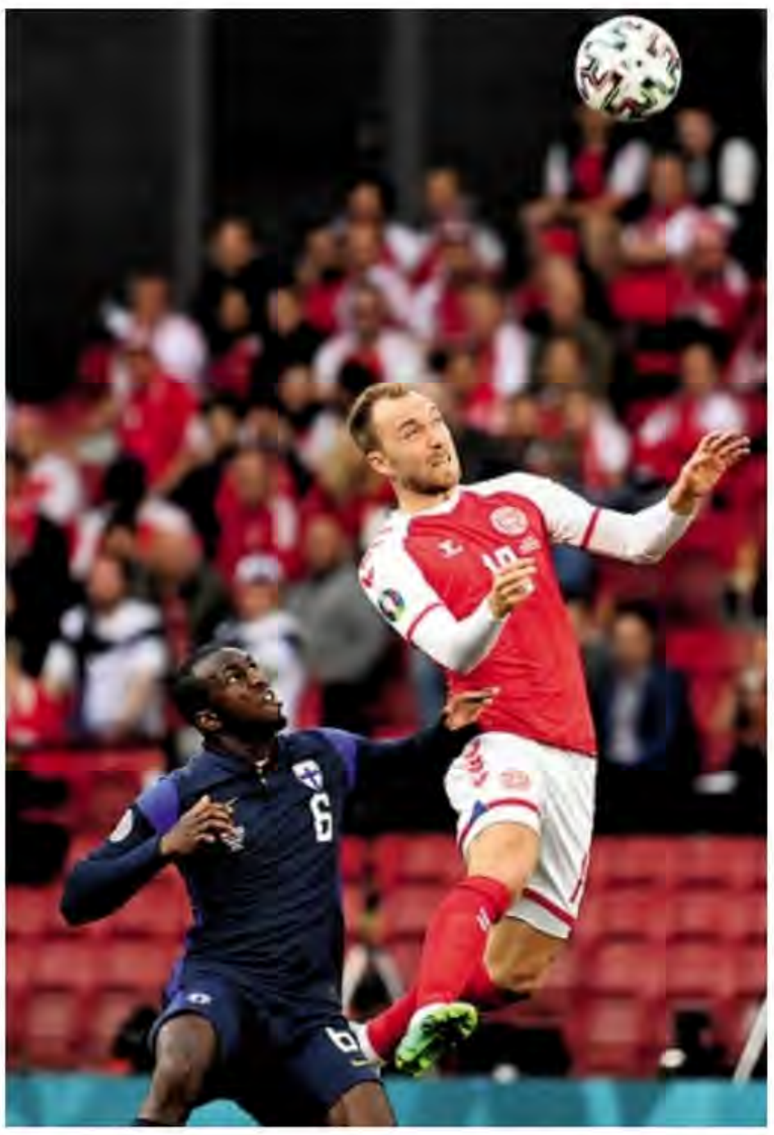
Pris de panique, Mæhle hurle à l'aide vers le banc. Simon Kjær débarque dans la foulée, comprend vite la situation. Sans réfléchir, le capitaine met Eriksen sur le côté, en PLS (position latérale de sécurité), pour déboucher ses voies respiratoires et l'empêcher d'avaler sa langue. Anthony Taylor, l'arbitre de la rencontre, réagit aussi vite, appelle les médecins. En 2018, l'Anglais avait déjà dû gérer l'arrêt cardiaque de son assistant Eddie Wolstenholme, lors d'un Burnley-Newcastle (1-2). "J'étais à dix mètres et je regardais directement Eriksen, racontera-t-il à la presse anglaise. Je pouvais clairement voir que quelque chose n'allait pas du tout."

Ordre de l'UEFA : pas de plan serré

Lars Ronbog, photographe pour la presse danoise, calé à quelques mètres de la scène, voit les mêmes événements. "Mon objectif est dirigé vers Mæhle, mais je sens qu'un joueur trébuche ou tombe pas loin. Je modifie ma mise au point vers Eriksen, seul sur le terrain. Je le shoote plusieurs fois." Ronbog envoie les photos directement à l'agence Getty Images. "Je fais ça avant que quiconque ne sache ce qu'il se passe." Pour une raison technique, les photos ne partent pas. Soulagement. "C'était mieux. Cette photo ne devait pas être publiée. Quand vous voyez les joueurs et leur visage, vous êtes pris par l'émotion. Vous ne pouvez pas envoyer de photos de quoi que ce soit dans cette situation. Vous devez penser à Eriksen lui-même, à la famille, à l'équipe et à ceux qui doivent le regarder. Les images peuvent être mal utilisées." Le producteur télé du match, Johnny Séverin, reçoit de l'UEFA •••

Récit

Rien chez Christian Eriksen, ici à la lutte avec Glen Kamara, ne pouvait laisser supposer qu'un drame allait survenir. Sur la pelouse, joueurs danois et secouristes, à l'aide d'un drap, forment un cercle protecteur.



••• l'ordre de "ne surtout pas faire de plan serré, ni de plan du massage cardiaque. Mais aucun problème pour filmer l'émotion".

Le massage cardiaque ne suffit pas

Très vite, les joueurs danois forment un cercle protecteur autour d'Eriksen, à l'initiative de Thomas Delaney. Beaucoup pleurent en tenant les draps pour cacher la scène. D'autres tournent le dos, ne veulent pas voir. L'ancien Toulousain et Bordelais Martin Braithwaite prie sans jamais s'arrêter. L'émoi frappe les tribunes. "On pense d'abord qu'il tombe après une poussette dans le dos, relate Frederik Gernigon, journaliste danois. Mais il ne se relève pas, les secondes passent et ça s'affole autour de lui. On hallucine, on est tous bouche bée, on se prend la tête dans les mains. C'était bizarre, comme si l'un de nos proches était sur le terrain. C'était interminable. On se demandait s'il était mort. On attendait tous un signe de vie, mais rien ne venait." Sur la pelouse, Martin Boesen, le médecin de la sélection danoise, ne lâche rien. "Quand j'arrive, Christian respire et je peux sentir un pouls. Mais, tout à coup, la situation change et on commence à lui faire un massage. Il était parti. On effectue les premiers soins vitaux. À quel point étions-nous proches de le perdre ? Je ne sais pas, mais nous l'avons récupéré. L'aide de l'équipe médicale est venue très rapidement."

Grâce, notamment, à la préparation de Peder Ersgaard et Christian Norskov, les deux ambulanciers déjà évoqués. "On avait visionné des vidéos pour savoir à quoi ressemble un malaise cardiaque chez un footballeur, car je n'en avais jamais vu avant, avoue Ersgaard. Quand Eriksen tombe, je frissonne, mais je suis prêt." Le secouriste enchaîne les gestes, utilise un ballon en caoutchouc muni d'une valve à chaque extrémité et un masque facial pour assurer la respiration artificielle du Danois. À ce moment-là, Ersgaard entre dans sa bulle, oublie les millions de téléspectateurs. Il comprend que le massage cardiaque ne suffira pas. Il faut "choquer" Eriksen, avec un défibrillateur. Le pouls revient au poignet.

"Trente secondes après le défibrillateur, il a ouvert les yeux" Jens Kleinefeld, médecin de l'UEFA

L'ancien joueur de Tottenham reste inconscient "trois ou quatre minutes", selon les médecins. "Trente secondes après avoir enclenché le défibrillateur, le joueur a ouvert les yeux, détaille Jens Kleinefeld, le médecin allemand de l'UEFA. Ç'a été un moment très émouvant car, pour ce genre d'urgences, dans la vie quotidienne, les chances de succès sont bien moindres." Eriksen entend le médecin danois dire : "Il a 30 ans." Le joueur le corrige : "Non, non, j'ai 29 ans, maintenant détendez-vous." Le milieu se souvient de tout, sauf des premières minutes où il est "envoyé au ciel", comme il dit. Eriksen se demande s'il peut bouger, s'il s'est cassé le dos. Les questions s'enchaînent, mais ses orteils bougent. Il est soulagé. Puis se concentre sur sa respiration. Par cette phrase sur son âge, le Danois soulage le corps médical, qui comprend que le cerveau n'est pas touché. Le protocole suit son cours, le joueur répond à toutes les questions.

"Ils peuvent garder mes crampons. Le football, c'est terminé"

Salué par l'UEFA pour sa gestion de la crise, Anthony Taylor accepte que Sabrina Kvist Jensen, la femme d'Eriksen, entre sur le terrain. Le capitaine Kjær se précipite pour la réconforter, préfère la garder loin de la scène. L'image fera le tour du monde. Puis le défenseur finit par accompagner le brancard jusqu'à l'ambulance. L'hôpital se trouve à 500 mètres du stade. Le véhicule accélère, Eriksen a la tête qui tourne avec la vitesse du véhicule. Conscient mais pessimiste, le meneur de jeu se tourne vers son épouse : "Ils peuvent garder mes crampons. Le football, c'est terminé." L'essentiel reste son retour à la vie. Mais la bonne nouvelle est si fragile que personne ne prend le risque de la diffuser. Les spectateurs

Jonathan Nackstrand/AFP - Lars Ronbog/FrontzoneSport via Getty Images

Christian Eriksen

attendent des annonces, via les haut-parleurs du stade. Les proches des joueurs s'inquiètent, comme Laila Hasanovic, petite amie de Jonas Wind, l'attaquant de la sélection danoise. "J'ai commencé à pleurer, à me cacher les yeux et je suis tombée dans les bras de mes beaux-parents." Ou Josephine Siw, la femme de Pierre-Emile Höjbjerg, coéquipier d'Eriksen. "C'était difficile de voir votre compagnon complètement assommé."

Les joueurs rentrent au vestiaire, sonnés. Les Danois pleurent encore. À 19 h 17, une première photo d'Eriksen, conscient sur le brancard, est relayée sur Twitter. À 19 h 25, l'UEFA publie : "Le joueur est dans un état stable." Puis Martin Schoots, l'agent du joueur, annonce sur la radio néerlandaise NPO Radio 1 : "Christian respire et peut parler. Il est réveillé." L'info est relayée par tous les médias, et partagée dans l'enceinte. "Tout le stade a applaudi, sourit Frederik Gernigon. C'était un cauchemar jusque-là. On pleurait en tribune de presse. Tout le monde cherchait des news sur les téléphones, donc le réseau était pourri." Les Finlandais scandent "Christian ", les Danois répondent "Eriksen". Dans un instant de communion, tout le monde supporte la même équipe.

Le "OK" d'Eriksen

L'UEFA laisse le choix aux équipes : terminer le match le samedi soir ou le dimanche à midi. Les Danois ne veulent pas choisir avant de parler avec Christian Eriksen. Dans le vestiaire, un appel vidéo s'organise. Eriksen lâche un "OK", ses camarades répondent : "On y va." À 20 h 10, l'UEFA annonce que le match reprendra à 20 h 30. "Les quatre dernières minutes de la première période seront jouées, il y aura ensuite une pause de cinq minutes à la mi-temps suivie de la seconde période." Michael Laudrup, ancien international, consultant pour la chaîne danoise TV3, enrage. "L'UEFA aurait dû dire : « Bien sûr, nous ne rejouerons pas ce soir, et, ensuite, nous découvrirons quelles sont les options. »" À ses côtés, Peter Schmeichel parle d'un moment "ridicule". Les commentateurs, émus, peinent à s'exprimer.

Le sélectionneur, Kasper Hjulmand, donne une courte réponse. "Les joueurs ont choisi d'en finir. Ils ne pouvaient pas imaginer dormir ce soir et prendre un bus demain pour rejouer." Les Finlandaise décident de faire ce que les Danois veulent. Preuve en est, l'image du retour des Danois sur la pelouse, applaudis par leurs adversaires. La suite relève de l'anecdotique. Dominateur, le Danemark s'incline 1-0, après un penalty raté par Höjbjerg. Le lendemain, le sélectionneur changera d'avis. "Jouer était une mauvaise décision, les joueurs étaient choqués, synthétise Hjulmand. Ils ne savaient pas s'ils venaient de perdre leur meilleur ami et ont dû prendre une décision. C'est incroyable qu'ils aient réussi à sortir pour finir le match. On n'aurait pas dû jouer, mais c'était difficile. Dans un sens, je suis heureux car le football a montré son plus beau visage. C'est peut-être trop court, mais on va se serrer les coudes et faire au mieux lors du prochain match." Fin de journée. Dans les travées, têtes et esprits sont touchés. La sortie se fait en silence. "Ç'a été un moment particulier, souffle Theis, fan danois. On a vécu les montagnes russes, on s'est tous soutenus, sans se connaître, avant de finir le match tous ensemble et de repartir à la maison. C'était bizarre comme soirée, mais Eriksen est vivant." Le Danemark a perdu, mais la vie a gagné. ● **O. B.et T. T.**

Au tableau !

FICHE DE MATCH
AU COUP D'ENVOI

ÉQUIPE (4-3-3) — ENTR. : TITE

ALISSON

FAGNER — THIAGO SILVA — MIRANDA — MARCELO

FERNANDINHO

PAULINHO → 73e — COUTINHO

WILLIAN → 46e — NEYMAR

GABRIEL JESUS → 58e

E. HAZARD — LUKAKU → 87e

DE BRUYNE

CHADLI → 83e — FELLAINI

WITSEL

VERTONGHEN — KOMPANY — ALDERWEIRELD — MEUNIER

COURTOIS

ÉQUIPE (4-3-3 HYBRIDE) — ENTR. : ROBERTO MARTINEZ

BRÉSIL-BELGIQUE : 1-2
QUART DE FINALE DU MONDIAL 2018

Roberto Martinez "FAIRE MAL SUR LES TRANSITIONS"

Avant d'être frustrés par les Bleus en demi-finales, les Diables Rouges avaient éliminé le favori brésilien "à la française" avec un système hybride et en laissant le ballon à l'adversaire. Ce jour-là, la leçon d'efficacité fut belge.

Par Thymoté Pinon, à Tubize (Belgique), avec E. Bj. Photos Bertrand Desprez/L'Équipe

6 juillet 2018. Les fans belges attendent des Diables Rouges qu'ils prennent leur revanche du huitième de finale du Mondial 2002 perdu 2-0 contre le Brésil.

Alamy Stock Photo

LE DÉBUT DE L'AVENTURE

"QUAND VOUS REVENEZ D'UN 0-2 COMME FACE AU JAPON, VOUS PRENEZ CONSCIENCE QUE TOUT EST POSSIBLE"

"Notre Coupe du monde n'a débuté qu'après l'ouverture du score face au Panama. Avant cette 47e minute de jeu et notre premier but, tout était difficile. Je sais que l'on passe pour des gens ennuyeux quand on dit ça, mais c'est la vérité : nous n'étions pas sûrs de gagner cette rencontre. Dans une Coupe du monde, vous ne pouvez pas penser autrement que match après match. Ce que nous ressentons de l'intérieur, ce n'est pas toujours ce que les gens perçoivent de l'extérieur. La première période contre les Panaméens, c'était dur ! Après cette victoire inaugurale *(NDLR : 3-0 avec des buts signés Dries Mertens à la 47e minute donc et un doublé de Romelu Lukaku aux 69e et 75e minutes),* on prend conscience qu'il nous reste beaucoup de boulot, qu'on va devoir s'améliorer. Au début d'une compétition, vous ne pouvez pas penser une seule seconde que vous allez jouer sept matches. Ça ne marche pas comme ça !

La suite a été constituée de bien des étapes. La plus dure, après celle que représentait le fait de marquer ce premier but libérateur, aura été le huitième de finale face au Japon. Être mené 2-0 à la 60e minute d'un match à élimination directe, ce n'est pas rien. Nous étions sur un fil et la suite de l'aventure ne dépendait plus de nos capacités techniques mais d'un état d'esprit plus général, de la force mentale du groupe. Et, pour la première fois depuis 1966, une équipe est parvenue à remonter deux buts d'écart, puis à l'emporter avant la fin du temps réglementaire lors d'un Mondial *(la Belgique s'est imposée 3-2 contre le Japon, le Portugal d'Eusebio avait fait mieux en remontant trois buts contre la Corée du Nord pour finalement remporter 5-3 ce quart de finale de la World Cup 66 disputée en Angleterre).*

Ensuite, il y a eu ce match face aux Brésiliens, bien sûr. Il y a deux manières de jouer une telle compétition : l'une où vous n'affrontez pas le Brésil ; l'autre où vous jouez ce pays, celui qui a cinq étoiles sur son maillot. Alors, si vous parvenez à les battre, l'aventure devient historique. On a abordé ce match en pleine confiance. Quand vous revenez d'un 0-2 comme face au Japon, vous prenez conscience que tout est possible. Il faut alors entretenir ce sentiment, ne pas le faire retomber. Au contraire ! Surtout que la fin du match face aux Japonais ressemblait beaucoup à ce que nous voulions être comme équipe. On est donc arrivés à ce stade de la compétition avec la bonne énergie. Et, contrairement à l'enchaînement quarts-demi-finales, on avait très bien récupéré physiquement." •••

Une fois le ballon récupéré, Chadli se muait en piston gauche pour permettre à la Belgique de "switcher" d'un 4-4-2 losange vers un 3-4-3. Meunier et Chadli étaient ainsi chargés d'animer les côtés, Lukaku et Hazard de percuter et le trio Witsel-Fellaini-De Bruyne d'organiser le jeu.

LE PLAN DE JEU

"RÉUSSIR À NOUS TRANSFORMER SANS RENIER NOTRE IDENTITÉ PROFONDE"

"J'insiste, mais il s'agissait du Brésil en face. Avec tout ce que cela peut représenter dans l'imaginaire collectif et dans celui des joueurs. Consciemment ou inconsciemment, nombre de footballeurs s'attendent presque à perdre face à une telle équipe. Autre difficulté : on n'avait que deux jours pour se préparer. Alors qu'il nous fallait faire intégrer beaucoup de nouveautés aux garçons. L'idée générale, c'était de réussir à nous transformer sans renier notre identité profonde. Il fallait préparer l'équipe de telle sorte que l'on puisse être nous-mêmes, tout en ayant une structure solide à la perte, à même de neutraliser les points forts du Brésil. Notre schéma hybride ou asymétrique, ça vient de là. Comment faire pour contrôler une équipe qui attaquait à sept tout en restant menaçant ? Il fallait distinguer les phases de possession des autres. Sans le ballon, nous avions dessiné une sorte de 4-4-2 losange avec Nacer Chadli dans un rôle de quatrième milieu, au cœur du jeu, et Kevin De Bruyne *(faux numéro 9)* relativement bas. En phase de possession, nous basculions sur une défense à trois avec Nacer et Thomas Meunier un cran plus haut, dans des rôles de pistons, un double pivot, et trois hommes libres devant : Romelu Lukaku, Kevin De Bruyne et Eden Hazard. Ces cinq-là seraient chargés d'apporter de la verticalité, de faire mal en transition.

Comment Hazard et Lukaku prennent le fait qu'on les excentre un peu, qu'on les sorte de leur routine ? Bien ! Ils ont assez d'expérience pour comprendre ce dont une équipe peut avoir besoin dans un contexte bien particulier. Et puis, tant que vous ne dessinez pas des rôles pour lesquels les joueurs ne sont pas faits du tout, tout va bien. Ce qu'on leur avait préparé, c'était des situations où ils allaient, in fine, pouvoir être eux-mêmes. Même chose pour Kevin : il allait pouvoir dicter le jeu, le tempo. C'est ce qui compte vraiment. Il nous restait alors à faire intégrer tout cela aux joueurs, à mettre de l'huile dans les rouages. Je me souviens très bien de la première séance d'entraînement, juste après le Japon. Nous n'avons rien fait durant les quinze premières minutes puisqu'elles étaient ouvertes à la presse et que le plan ne devait pas fuiter. Dès que les journalistes sont partis, nous nous sommes tous activés. À la fin, j'étais content car j'avais vu ce que je voulais mais les joueurs n'étaient peut-être pas aussi heureux ni sereins que moi. *(Il se marre.)* On s'est donc réunis pour échanger. Tout le monde avait une question ! C'était fort. La communication a rendu le plan viable. On a discuté pendant vingt minutes et à la fin, tout le monde était convaincu. C'était fascinant et ça illustre bien une chose : vous pouvez avoir le meilleur plan tactique du monde, celui-ci ne fonctionnera que si les joueurs y croient."

L'entrée des artistes dans l'arène de Kazan.

Alors que les deux équipes se seraient retrouvées en un contre un au cœur du jeu si Chadli n'avait pas eu pour mission d'occuper l'axe sans le ballon, la Belgique aura été en supériorité numérique au milieu durant toute la partie. Witsel était ainsi régulièrement délesté de tout marquage et pouvait donc prêter main-forte à sa défense ou gérer Neymar lorsque ce dernier se recentrait.

Eden Hazard, l'un des trois hommes libres du système belge, chargé d'apporter de la verticalité, échappe à Fagner.

LA PREMIÈRE PÉRIODE

"ON PREND VITE CONSCIENCE QUE L'ON VA POUVOIR ÊTRE NOUS-MÊMES"

"Notre plan présentait un double avantage : placer les Brésiliens dans une position inconfortable ; permettre à nos garçons de rester pleinement concentrés sur ce qu'ils avaient à faire. Je me

L'ouverture du score sur un c.s.c. de Fernandinho a favorisé les desseins de Martinez : d'abord bien défendre et se projeter au plus vite dès la récupération du ballon.

répète mais s'il y a bien une chose qu'il faut éviter contre le Brésil, c'est de penser que vous jouez contre eux. Or, si vous avez une stratégie exigeante, qui vous demande un maximum de concentration, alors vous ne songez pas à qui vous affrontez. Et c'est très bien comme ça. *(Il sourit.)*

Avant l'ouverture du score de Fernandinho contre son camp *(13e)* sur corner, il y avait eu quelques séquences durant lesquelles nous avions su bien défendre, ensemble, avant de nous déployer en nombre. Au fil des premières minutes, on prenait donc conscience qu'on allait vraiment pouvoir être nous-mêmes dans cette configuration, dans ce contexte, en switchant d'un système à l'autre. Et la suite nous a donné raison. Mieux, le scénario du match a décuplé la force de notre stratégie.

Car l'une des choses que nous devions réussir à faire ce soir-là, c'était les placer derrière nous au tableau d'affichage. Cela peut paraître évident mais, au coup d'envoi, cela faisait plus de deux ans qu'ils n'avaient pas encaissé deux buts lors d'un même match ! Sur la période, ils ne s'étaient également retrouvés menés qu'une ou deux fois. Si on prenait les commandes, alors notre plan devenait plus redoutable encore. Également parce que l'un de nos fils conducteurs était de trouver nos joueurs de un contre un le plus vite possible. C'est pour cela que nous avions placé Romelu *(Lukaku)* et Eden *(Hazard)* au large, chacun d'un côté, pour qu'ils puissent rentrer sur leur pied fort et disputer des duels en transition. Romelu, je l'avais déjà fait jouer dans un registre similaire à Everton. Kevin *(De Bruyne)* était, lui, à la baguette. Et dans ce registre, ce garçon est redoutable. Vous savez, la plupart des numéros 10 ont besoin que le tempo ralentisse pour impacter les matches. Kevin, c'est •••

À la suite d'un corner repoussé par la défense belge, Meunier et De Bruyne, positionnés près du frappeur brésilien au départ de l'action, se ruent vers le camp brésilien. Après avoir parfaitement protégé son ballon dos au jeu, Lukaku se met dans le sens de la marche, élimine Fernandinho et recherche ses deux partenaires en profondeur. De Bruyne conclura l'action d'une frappe aussi clinique que le contre belge.

PHC Images, UPI, et dpa picture alliance/Alamy Stock Photo

Au tableau !

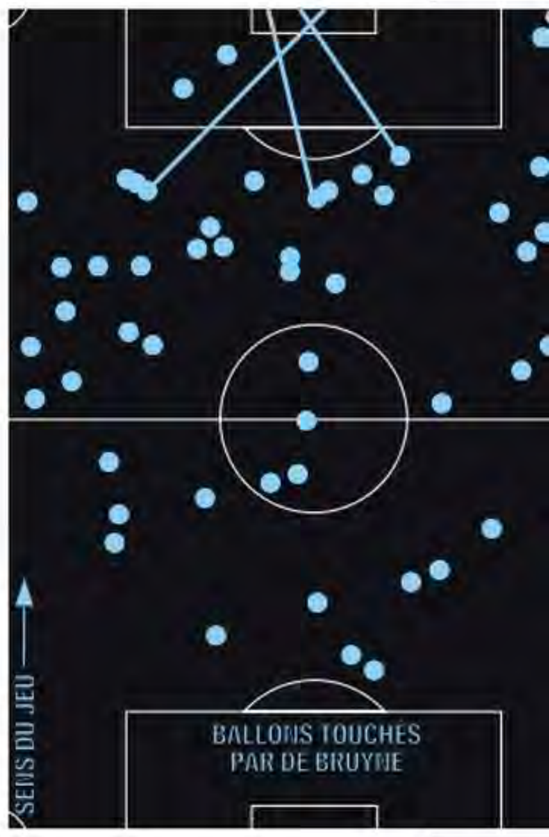
31e minute, Kevin De Bruyne, sollicité par Romelu Lukaku, frappe de vingt mètres. Les Diables Rouges comptent deux buts d'avance.

••• différent, il accélère constamment le jeu, parce qu'il est capable de tout exécuter super rapidement. Vous l'aurez compris, tout était donc en train de s'aligner. On voulait créer de l'insécurité, de l'inconfort chez les Brésiliens et c'est ce qu'il se passait. Notre second but, inscrit au terme d'un contre éclair *(par De Bruyne après un service de Lukaku en transition),* en est une parfaite illustration."

LA MI-TEMPS
"FAIRE PREUVE DE DISCERNEMENT, IDENTIFIER LES COUPS À JOUER"

"À ce niveau-là, vous n'avez pas vraiment le temps de savourer que tout se soit passé comme vous le souhaitiez. Cela ne pardonnerait pas. Vous êtes obligés de vous projeter. Mais je me souviens d'une mi-temps très calme, sereine. La première période avait été très exigeante, donc tout le monde essayait de récupérer. On a effectué quelques petits ajustements, bien sûr. Mais on attendait simplement la suite, en sachant que le Brésil démarrerait très fort. Il fallait donc être capable de répondre, pour ne pas se laisser dominer quarante-cinq minutes. Il y avait en tout cas de la confiance car nous venions d'être confortés dans nos idées !

Est-ce que j'aurais dû leur demander davantage de maîtrise, un peu plus de possession ? Malgré notre animation hybride, il fallait, en tout cas, que l'on soit en mesure de le faire par séquence. Parfois, garder le ballon est la meilleure façon de défendre. Il s'agissait donc de dire aux joueurs de faire preuve de discernement, d'identifier les coups qu'ils devraient jouer rapidement et les moments où il leur faudrait mettre le pied sur le ballon. La manière dont nous avions fini la première période nous avait prouvé que nous pouvions faire les deux. C'est d'ailleurs ce qui est intéressant avec cet effectif : vous pouvez à peu près tout envisager. Vous avez des joueurs pour contrôler, d'autres pour jouer les contre-attaques, etc. Bref, vous avez des maîtres dans l'art de jouer de plusieurs façons différentes. Il fallait continuer d'en tirer profit."



Au cœur du système belge, tantôt faux numéro 9, tantôt quatrième milieu de terrain, Kevin De Bruyne est le joueur de Roberto Martinez qui disposait de la plus grande liberté face au Brésil. Il a ainsi alterné entre position haute et basse, pour dicter le jeu de son équipe du début à la fin.

Nacer Chadli, le couteau suisse de la Belgique, capable de défendre et de porter le danger au cœur de l'arrière-garde brésilienne.

LA SECONDE PÉRIODE
"ON NE POUVAIT PLUS CONTRÔLER AUTANT..."

"Ce qu'a fait Nacer *(Chadli)* sur ce début de seconde période et plus globalement durant les soixante premières minutes de la rencontre illustre bien la polyvalence et l'intelligence de nos joueurs. Dans mon esprit, il avait la capacité de prendre des bonnes décisions, de jouer juste – et cela tombe bien car nous sommes plutôt une équipe qui aime avoir le ballon – mais aussi d'être assez physique pour remplir deux rôles à la fois. C'est exactement ce qu'il a fait. À ce sujet, je dois vous avouer quelque chose : quand le tirage au sort a été effectué, on a très vite compris qu'il nous faudrait écarter les Brésiliens pour jouer les demi-finales. Et je savais que l'on devait avoir une option tactique bien particulière pour se donner une chance. J'ai donc commencé à penser à ce schéma hybride *(4-4-2 losange avec le ballon, 3-4-1-2 sans).*

À ce stade, il me fallait encore déterminer qui serait capable d'interpréter les différents rôles. Et notamment qui pouvait •••

UPI, Foto Arena LTDA/Alamy Stock Photo

Les ballons touchés par Romelu Lukaku en attestent : les joueurs belges, placés dans des positions inhabituelles, ont parfaitement respecté le plan de jeu qu'ils avaient travaillé. D'ordinaire, Lukaku joue la majorité de ses ballons dans l'axe, pas sur le côté droit.

••• convenir pour jouer dans deux positions à la fois sur notre côté gauche. Face au Japon, en novembre 2017, j'ai donc testé Nacer dans ce rôle. À la fin du match c'était OK, je savais que lui en était capable. Tout ça pour dire que lorsque vous avez des joueurs qui comprennent bien le jeu et vous offrent des garanties, tout devient plus facile...

Mais, par-delà ces considérations tactiques, cette seconde période a été intéressante en ce qu'elle a révélé les ressources mentales de l'équipe. Ç'a été super plaisant de constater que notre groupe était capable de faire tout ça à la fois : parfaitement exécuter un plan durant soixante minutes ; être ensuite capable de tenir le choc, en restant uni. Quand on a raté quelques occasions d'inscrire le but du 3-0, on a senti que ça allait être un moment difficile, dangereux. À ce moment-là, je me suis dit : « OK, on y est. » On ne pouvait plus contrôler autant.

Pourquoi avoir attendu aussi longtemps pour faire des changements ? Je ne sais pas si vous vous en souvenez mais on ne pouvait en faire que trois par match, à l'époque. *(Il sourit.)* La plupart des mecs étaient dans le dur, oui, mais c'était impossible de tout changer. À droite, le Brésil avait du sang neuf, c'est donc de ce côté-là que nous avons regardé en priorité. D'où l'entrée de Thomas Vermaelen *(83e)*. Il nous fallait sept joueurs, une structure solide, derrière le ballon. Et des éléments capables de défendre des centres, aussi. C'est là que vous vous en remettez à l'expérience de vos joueurs. À cet égard, l'entrée de Thomas Vermaelen pour nous permettre de véritablement passer à cinq derrière a été précieuse. Ce que Hazard a fait pour conserver des ballons était incroyable, aussi... Je le regardais faire avec le sourire, comme tout le monde, je crois. De nouveau, il s'agit de deux choses : la flexibilité et la force de vos joueurs ! On a su s'adapter à ce que le jeu réclamait. Le Brésil avait fait entrer des joueurs, il fallait s'ajuster. Le contexte international a fait le reste. Pour aller loin, il faut quelque chose de plus, un supplément d'âme qui compense les moments plus difficiles."

Vincent Kompany et Romelu Lukaku, deux des hommes forts côté belge.

CE QUI RESTERA
"SI CETTE GÉNÉRATION VOULAIT DEVENIR DORÉE..."

"Quand vous gagnez un match, vous avez l'impression que tout était bien. Et puis, lors du replay, vous ne voyez plus que les erreurs ! *(Il rit.)* Mais c'est plus une émotion globale que j'aimerais retenir. Quand je suis arrivé *(en août 2016)*, on m'a tout de suite parlé de génération dorée. Mais c'est super subjectif comme notion, seul le terrain peut déterminer cela. Si cette génération voulait devenir dorée, elle devait gagner ce genre de rencontre. Et c'est ce qu'elle a su faire.

J'aimerais aussi mettre en avant la manière dont cette génération, qui réfléchit beaucoup au jeu et en parle très bien, va continuer d'avoir un impact ici. La plupart de nos gars se forment à devenir entraîneurs *(avec le soutien de la Fédération belge)* et ce n'est pas un hasard. Désormais, quand Kevin *(De Bruyne)* et les autres arrivent en sélection et parlent à un jeune joueur, ils ne leur parlent plus tout à fait comme des joueurs, mais presque comme des entraîneurs. Et, comme ils connaissent parfaitement nos prin-

Neymar pris dans la tenaille formée par Thomas Meunier, Axel Witsel et Marouane Fellaini.

FICHE DE MATCH
AU COUP DE SIFFLET FINAL

cipes, ce dont nous venons de parler lors de cet entretien, tout est exacerbé… Ça, c'est précieux.

Concernant l'aventure russe, vous avez aussi cette dernière anecdote. On avait tout préparé *(il insiste),* à l'exception de ce qui se passe après une demie perdue *(face à la France, 0-1).* Vous êtes éliminés mais il reste un match à jouer. C'était un moment très dur mais très intéressant car inédit dans notre vie de groupe. Et nous avons été capables de switcher. Nous avons invité les familles, tout le monde s'est détendu. Et, au lieu de déprimer, on a pensé à rapporter la médaille de bronze *(contre l'Angleterre, 2-0),* ce qui n'avait jamais été fait dans l'histoire du pays. Et cela en valait la peine car le retour au pays a été incroyable. C'était beau sur la Grand-Place *(de Bruxelles).* Les gens se sont reconnus dans l'état d'esprit de cette équipe. Ils ont vu qu'elle pratiquait un foot offensif, vertical et que les joueurs avaient un sens du sacrifice. C'était une troisième place mais les garçons l'avaient ramenée avec le cœur." ⬢ T. P.

LES STATS

BRÉSIL		BELGIQUE
59 %	POSSESSION	41 %
27	TIRS	9
9	TIRS CADRÉS	3
9	CORNERS	4
1	HORS JEU	0
14	FAUTES COMMISES	16
520	NOMBRE DE PASSES	376

LES BUTS

0-1 : Fernandinho (13e c.s.c.)
0-2 : De Bruyne (31e, passe de Lukaku)
1-2 : Renato Augusto (76e, passe de Coutinho)

Éliminer le Brésil, ça vaut bien une communion avec les supporters !

LE QUIZ DE ROBERTO : 3/6

"Combien de temps la Belgique a-t-elle eu le ballon dans les pieds lors de ce quart de finale ?
Sur le match entier je ne sais pas, mais je me souviens que j'avais eu les chiffres à la mi-temps et que j'étais satisfait. *(Il sourit.)* Je dirais 35 % du temps ? (**FAUX**. 41 %.) **0/1**

Et sur l'ensemble de la compétition ?
Je miserais sur un 55 %. (**VRAI**. 53 % pour être précis.) **1/2**

De quel côté la Belgique a-t-elle le plus attaqué face au Brésil ?
Le côté droit avec Romelu *(Lukaku)* dans la profondeur ? (**FAUX.** Le côté gauche, celui de Nacer Chadli et Eden Hazard, avec 43 % des attaques belges.) **1/3**

Qui a réussi le plus de dribbles durant la rencontre ?
Eden *(Hazard),* pour sûr. (**VRAI**. Neuf dribbles réussis.) **2/4**

Quels joueurs belges ont effectué le plus de passes ?
Ça doit être des défenseurs, non ? Je dirais Vertonghen et Kompany ? (**VRAI**. 46 passes chacun, De Bruyne présentant le troisième plus grand total avec 43 unités.) **3/5**

Combien de joueurs brésiliens ont passé la majorité de leur temps dans la moitié de terrain belge ?
Sept ? (**FAUX**. Six, en réalité. Deux des trois milieux de terrain, trois attaquants et… Marcelo.) **3/6"**
⬢ T. P.

Soweto 2010, en Afrique du Sud, le football de rue.

Dallas 1994, Diego Maradona contrôlé positif.

SOUVENIRS DE MONDIAUX EN OR

Nombre de jurés du Ballon d'Or ont couvert plusieurs phases finales. Souvent, ils ont pu accéder aux coulisses, à la grande et à la petite histoire des tournois. *France Football* a sélectionné leurs meilleures anecdotes.

Par
Théo Troude, Thomas Simon, Emmanuel Bojan et Olivier Bossard

64

FRANS VAN DEN NIEUWENHOF

"Le FBI à la recherche de cette bombe"

"Le matin du 6 juillet 1994, trois jours avant le quart de finale Pays-Bas - Brésil *(2-3)*, nous avons embarqué dans l'avion d'Air Jamaica, avec l'équipe néerlandaise, qui devait nous emmener d'Orlando à Dallas. Des troubles sont apparus à l'atterrissage. Les sacs des joueurs n'étaient pas encore arrivés, puis tous les bagages à main des 181 passagers ont été à nouveau contrôlés. Le mélange de fatigue et d'impatience a fait vriller l'un des journalistes. Lorsqu'une hôtesse de l'air lui a demandé ce qu'il y avait dans sa valise, il a répondu : « Une bombe. » Il n'y avait pas de place pour l'hilarité. L'hôtesse a immédiatement appelé le FBI, qui a débarqué tous les passagers et a fouillé tout l'avion à la recherche de cette bombe... Pendant cinq heures, nous sommes restés dehors sur le tarmac, sous une chaleur torride. Le journaliste en question a été interpellé. Sa Coupe du monde était finie. La nôtre a duré quelques jours de plus, jusqu'à ce que les Pays-Bas perdent. Le Mondial s'est terminé très agréablement pourtant. Nous avons passé la dernière semaine dans un hôtel de luxe sur Venice Beach, à Santa Monica, où le rêve californien est devenu une réalité pendant un bref instant." ⬢ T. S.

Pays-Bas, *Voetbal International*

CHRISTOPHE CERF

"Match improvisé avec des enfants à Soweto"

"Je commentais en direct pour la première fois en Coupe du monde lors de cette édition 2010. Le moment le plus fort s'est déroulé sur un terrain comme il en existe des milliers en Afrique du Sud, un terrain vague de Soweto où j'ai eu la chance d'improviser un match avec des enfants d'un des quartiers les plus défavorisés de la planète. On nous avait rabâché qu'il fallait éviter de sortir des zones sécurisées, de ne voyager qu'avec un garde armé. Ce jour-là, avec mon collègue et ami Alain, nous avons rencontré seuls des gens fantastiques, avons partagé des sourires et échangé des regards emplis de joie, sans jamais ressentir la moindre appréhension ou le moindre danger. Un jour gravé dans ma mémoire, même si, je l'avoue, je ne me souviens plus du score du match. En fait, nous avions tous gagné." ⬢ T. T.

Suisse, Radio Télévision Suisse

Franck Seguin/L'Équipe - Tim Sharp - Nicolas Luttiau/L'Équipe

Bordeaux 1998, les supporters chiliens en fête.

PAOLO CONDO
"Dallas, mon plus important scoop"

"En 1994, j'étais à New York. Je dînais dans un bon restaurant de Soho quand le portable a sonné. C'est étrange... Il est tard dans la nuit à Milan. La voix du directeur adjoint n'autorise pas de réplique : « Ils ont attrapé Maradona à l'antidopage, vous avez un vol pour Dallas à 8 heures. » Sac à dos préparé à la hâte et taxi pour l'aéroport de Newark. Le vol est complet, je reconnais de nombreux visages de journalistes. À Dallas, je cours pour la conf de presse de la FIFA. Sepp Blatter, secrétaire général, explique : Diego, testé positif, attend le résultat de la contre-expertise. En début d'après-midi, ce 30 juin, alors que l'Argentine s'apprête à affronter la Bulgarie (0-2), nous nous dirigeons vers le *Sheraton Park* où la sélection est au vert. Cinq cents journalistes sont présents. L'équipe part pour le stade sans son capitaine, aucun journaliste ne suit. Diego descend pour remplir une obligation avec une chaîne de télé argentine : il répète trois mots sur son innocence et regagne sa chambre dans un brouhaha colossal. Quand le car revient, nous parvenons à arrêter Fernando Signorini, préparateur physique de Diego, et Salvatore Carmando, le masseur de Naples. En une demi-heure, le miracle se produit : Carmando nous fait signe de le suivre. Personne ne nous voit, nous sommes au septième étage. Le masseur frappe à la porte de la chambre 714, Maradona en sort, désespéré. Il nous serre la main. Dès que la caméra s'allume il jure – s'adressant à ses filles – de ne plus consommer de cocaïne, et invoque l'aide de Grondona, le président de la Fédé argentine. On discute un quart d'heure. Pour lui, c'est un moment terrible et, en y repensant, le début d'un déclin que personne n'aurait pu arrêter. J'aimais beaucoup Diego, le plus grand champion auquel j'ai dédié ma vie pro. Dallas a été mon scoop le plus important, mais restera toujours un souvenir amer." ⬢ T. S.

Italie, Sky Sport et *la Repubblica*

LUO MING
"Une ovation debout pour Ronaldo"

"Mon souvenir le plus fou reste la finale de la Coupe du monde 2002 au Japon *(Brésil-Allemagne, 2-0, le 30 juin).* Quand Ronaldo a été remplacé, tous les journalistes de la tribune de presse se sont levés et lui ont réservé une ovation debout. Il était une légende, il avait traversé beaucoup d'épreuves, de graves blessures notamment, et tout le monde était content pour lui. C'était rare d'assister à une telle scène." ⬢ O. B.

Chine, *Titan Sports*

DANILO DIAZ
"Le Parc Lescure rempli de maillots rouges"

"Mon plus beau souvenir remonte à France 98. C'est la première Coupe du monde à laquelle j'assistais pour couvrir le Chili. Ça faisait seize ans que le pays n'avait pas disputé la compétition. Voir le Parc Lescure de Bordeaux rempli de maillots rouges lors de l'entrée en lice contre l'Italie *(NDLR : 2-2, le 11 juin)* et assister au second but de Marcelo Salas restent des souvenirs incroyables. D'ailleurs, je n'avais pas pu contenir ma joie et le fan qui était en moi avait fêté le but à fond. Tout était beau dans cette journée. Quand les joueurs étaient sortis s'échauffer, une chanson intitulée *Vuelvo para vivir* (*Je reviens, mon amour, je reviens vivre chez toi*) du groupe ILLapu, que les membres avaient écrit à leur retour d'exil en France, avait été diffusée sur les haut-parleurs du stade. Une grosse partie du stade l'avait entonnée, les joueurs avaient raconté en avoir eu la chair de poule. Voir ça en France, un pays qui a accueilli des milliers de Chiliens pendant la dictature *(1973-1989),* était quelque chose de très fort." ⬢ O. B.

Chili, Radio ADN

RUBEN DARIO DA ROSA
"J'entre dans le périmètre interdit"

"Nous sommes en 2010, en Afrique du Sud, le Paraguay vient de battre le Japon *(0-0, 5-3 aux t.a.b., le 29 juin, à Pretoria)* et d'atteindre les quarts d'un Mondial pour la première fois. Je descends immédiatement en zone mixte, à la rencontre des joueurs. Je suis surpris de voir le sélectionneur Gerardo Martino. Je l'appelle, il me reconnaît, il s'approche, j'avance et, sans trop réfléchir ni faire attention, j'entre dans le périmètre interdit. Rempli •••

Histoires

Mexico City 1986, la "Main de Dieu" de Diego.

Moscou 2018, la joie du Colombien Yerry Milna.

••• d'émotions, je l'étreins, puis j'enregistre quelques mots. Je suis heureux de la victoire de mon pays et de ce que j'ai. Mais, quelques secondes plus tard, tout se complique, un officiel de la FIFA s'approche et me retire mon accréditation. Et ce n'est qu'après de longues explications et des excuses qu'elle m'a été rendue." ⬢ T. S.

Paraguay, Tigo Sports

RODRIGO CALVO CASTRO

"Atmosphère de guerre avant la lumière Maradona"

"En 1986, j'ai couvert le tournoi au Mexique en tant que journaliste pour le magazine *Triunfo,* alors la référence foot au Costa Rica. Je retiendrai surtout le 22 juin, jour d'Argentine-Angleterre *(2-1, quarts).* La tension liée à la guerre des Malouines *(un conflit armé avait opposé le Royaume-Uni à l'Argentine d'avril à juin 1982 pour la possession de ces îles situées en Atlantique sud)* était palpable à Mexico, dans un stade Azteca plein. Il y régnait un climat d'hostilité dû aux hooligans, coupables d'actes de vandalisme. Des Anglais ont jeté des objets partout, semé la pagaille en tribunes, craché, insulté et agressé les supporters argentins, qui ont répondu en brûlant un drapeau anglais. Une atmosphère de guerre, des comportements honteux que je n'ai plus connus depuis. Puis, la lumière est venue de Diego Maradona. En quatre minutes, ce génie universel du jeu nous a offert « la main de Dieu » et « le but du XX^{e} siècle ». Ce fut une fierté de vivre ces instants." ⬢ T. T.

Costa Rica, *Buzon de Rodrigo*

PACHÉ ANDRADE

"J'ai fini par pleurer à mon tour"

"Je me rappelle un huitième du Mondial 2018, opposant la Colombie à l'Angleterre *(1-1, 3-4 aux t.a.b.).* C'était le 3 juillet, à Moscou. Menée au score à partir de la 57^{e} et un penalty de Harry Kane, la Colombie a arraché la prolongation grâce à un but sensationnel de Yerry Mina *(90^{e} + 3).* Très ému, j'ai voulu céder le micro à mes collègues commentateurs. Mais ils pleuraient déjà tous. Impossible de les calmer, de les remobiliser. J'ai dû poursuivre tant bien que mal pendant la prolongation, en attendant qu'ils sèchent leurs larmes. Mais j'ai fini par pleurer à mon tour... Cela ne m'était jamais arrivé en plus de cinquante ans de métier." ⬢ T. T.

Colombie, RCN Radio

ZDRAVKO REIC

"Il disait : « Ce n'est pas grave, on a le temps »"

"Anthony Seric, australien de naissance, a accepté l'offre du sélectionneur croate Miroslav Blazevic de représenter la Croatie juste avant le Mondial 1998. Le milieu de terrain a joué quatre-vingts minutes lors des trois matches de préparation *(40 contre la Slovaquie, 1 contre l'Iran et 39 contre l'Australie),* mais il n'a pas disputé la moindre seconde lors des sept matches du Mondial en France. Il me disait : « Ce n'est pas grave, je suis jeune, j'ai 19 ans. Et j'ai au moins gagné la médaille de bronze. » En 2002, Seric figurait à nouveau dans le groupe choisi par Mirko Jozic. La Croatie a été éliminée après trois matches seulement. Encore une fois, pas une minute de jeu pour Seric. Il me répétait : « Ce n'est pas grave, on a le temps. » Allemagne 2006, le sélectionneur de la Croatie change à nouveau d'identité. Zlatko Kranjcar appelle une nouvelle fois Seric dans le groupe. Qui ne jouera aucun des trois matches de la Croatie... C'est donc un cas unique. Seric a participé à trois Coupes du monde, mais n'a jamais disputé une seule minute." ⬢ E. Bj.

Croatie, *Jutarnji List*

André Lecoq/L'Équipe - Franck Faugère/L'Équipe - Patrick Boutroux/L'Équipe

WALTER KOWATSCH-SCHWARZ
"Panne d'essence et maillot floqué Viagra"

"Le 23 juin 1998, l'Autriche affronte l'Italie au Stade de France, un match décisif pour mon pays après deux nuls contre le Cameroun *(1-1, le 11 juin)* et le Chili *(1-1, le 17 juin).* Nous étions cinq copains à parcourir les 1250 kilomètres qui séparent Graz de Paris, à bord du camping-car de mon ami Gernot Kulis. On a été pris dans un bouchon sur un pont, près du Parc des Princes, puis on est tombés en panne sèche... Gernot a cherché son salut en appelant depuis une borne d'appel d'urgence. Malheureusement, le monsieur au bout du fil s'est moqué de son français alors que Gernot essayait de lui expliquer en anglais : « No sprit on bridge ! » (« Pas d'essence sur le pont ! ») Choqué, mon ami a fait du stop pour trouver un bidon d'essence. À 15 heures, enfin, le camping-car est arrivé à destination, le coup d'envoi était prévu à 16 heures ! Les spectateurs ont adoré le maillot porté par deux de nos amis. C'était celui du numéro 4 des Bleus, Patrick Vieira. À cette époque-là, la pilule Viagra était en train de conquérir le monde. Alors, ils avaient eu l'idée de faire floquer Viagra à la place de Vieira, ce qui leur a valu d'être interviewés par des chaînes de télévision. Et tout le monde voulait les prendre en photo. L'Italie a gagné 2-1. Déçus par le résultat du match, nous sommes aussitôt rentrés en Autriche. Mais Gernot Kulis, devenu entre-temps un comédien renommé en Autriche, a inséré l'épisode du périphérique dans son dernier spectacle : *Die Notrufsäule* (la borne d'appel d'urgence)." ⬢ E. Bj.

Autriche, Freelance

Marseille 1998, avant le match Angleterre-Tunisie.

YAZID OUAHIB
"Frissons pour un tube algérien au Vélodrome"

"Le 15 juin 1998 est une date difficile à oublier. Le comité d'organisation avait décidé de supprimer les hymnes nationaux avant le coup d'envoi. Je me trouvais en haut de la tribune Jean-Bouin, au Stade-Vélodrome, avec les envoyés spéciaux venus couvrir le match Angleterre-Tunisie (2-0). Les Anglais ont eu droit au mythique *Yellow Submarine* des Beatles. La surprise a été totale lorsque, pour la Tunisie, la sono a lancé *Ya Rayah,* une chanson du terroir algérien immortalisée par Dahmane El Harrachi, qui chante l'exil, l'immigration, le travail dans les mines. Une chanson reprise par le regretté Franco-Algérien Rachid Taha. J'en ai eu des frissons. On se trouvait à Marseille, le port où ont transité des milliers de travailleurs algériens qui ont traversé la Méditerranée pour gagner leur vie et aider leurs familles restées au pays. La charge émotionnelle était trop forte. D'autant plus que nous, Algériens, espérions une qualification pour le Mondial en France, sans y parvenir. La Tunisie jouait, et c'est un tube algérien qui a été entonné au Vélodrome. Quelle symbolique." ⬢ T. T.

Algérie, *El Watan*

IGOR LINNYK
"L'impression de recevoir des images d'une autre planète"

"L'événement le plus marquant pour moi reste la retransmission de la Coupe du monde 1978 depuis l'Argentine. Je n'étais pas encore journaliste, j'avais 11 ans, notre famille venait d'acheter une grande télévision couleur – avant, nous avions un petit écran noir et blanc. J'avais l'impression de recevoir des images de Mars. Non, d'une nouvelle planète. Les terrains de Buenos Aires, Cordoba ou Mar del Plata étaient complètement recouverts de morceaux de papier, presque tous les joueurs avaient les cheveux longs, beaucoup portaient des moustaches. Les tribunes, bondées, ressemblaient à des chaudrons en ébullition. C'était un mois de vrai bonheur. Surtout en Union soviétique, dont faisait partie l'Ukraine à l'époque. Le football étranger n'était pas du tout diffusé dans notre pays et, soudain, c'était une énorme découverte ! J'ai regardé tous ces matches fantastiques avec ravissement. Pour la première fois, j'ai vu les joueurs dont j'avais seulement entendu parler... Un plaisir indélébile." ⬢ E. Bj.

Ukraine, *Footclub*

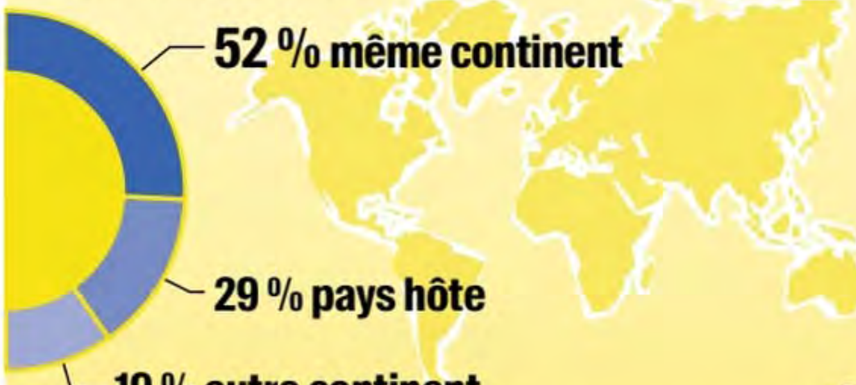
PORTRAIT-ROBOT D'UN CHAMPION DU MONDE

De quoi a besoin une sélection pour remporter le titre suprême ? Attaque, défense, contexte géographique, expérience, voici les tendances.

Par Cédric Chapuis
Infographie Arnaud Varatges et Philippe Escoffier.

L'AVANTAGE DE LA GÉOGRAPHIE

81 % des champions du monde (17/21) ont été sacrés sur leur continent, en incluant les victoires du Brésil (au Mexique en 1970 et aux États-Unis en 1994) et de l'Argentine (au Mexique en 1986) en Amérique centrale et du nord. Bonne nouvelle pour les nations asiatiques cet hiver ?



(en considérant l'Amérique comme un seul continent)

VAINQUEUR À LA MAISON

À 6 reprises, le pays hôte a remporté « sa » Coupe du monde.

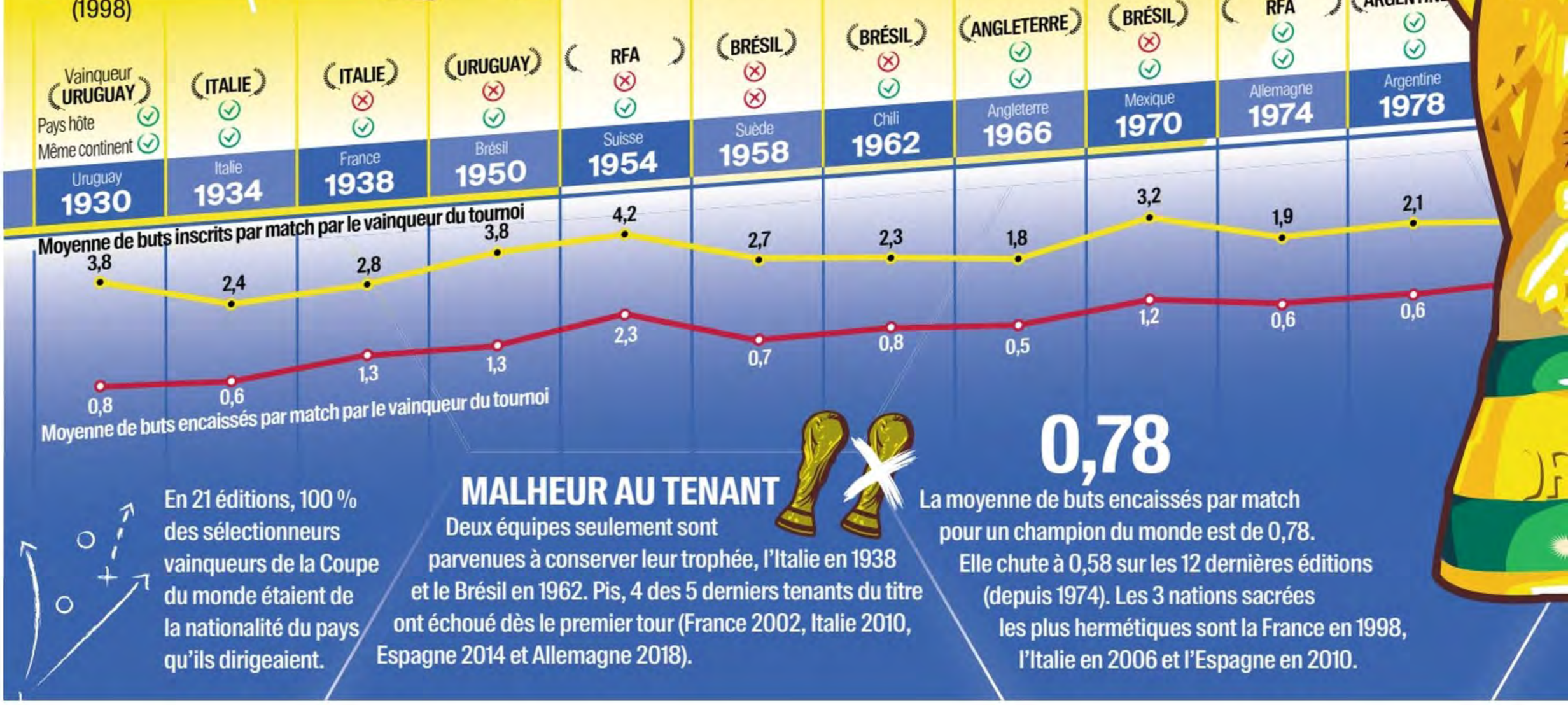
- **Uruguay** (1930)
- **Italie** (1934)
- **Angleterre** (1966)
- **RFA** (1974)
- **Argentine** (1978)
- **France** (1998)

4/21

Dans toute l'histoire du Mondial, seuls 4 vainqueurs sur 21 (soit 19 %) ont réussi à remporter tous leurs matches de la compétition : l'Uruguay en 1930, l'Italie en 1938 et le Brésil en 1970 et 2002.

100 %

Depuis 1986 et l'instauration d'une phase de groupes unique avant les huitièmes de finale, 100 % des équipes championnes du monde ont terminé premières de leur poule (9 fois sur 9).



En 21 éditions, 100 % des sélectionneurs vainqueurs de la Coupe du monde étaient de la nationalité du pays qu'ils dirigeaient.

MALHEUR AU TENANT

Deux équipes seulement sont parvenues à conserver leur trophée, l'Italie en 1938 et le Brésil en 1962. Pis, 4 des 5 derniers tenants du titre ont échoué dès le premier tour (France 2002, Italie 2010, Espagne 2014 et Allemagne 2018).

0,78

La moyenne de buts encaissés par match pour un champion du monde est de 0,78. Elle chute à 0,58 sur les 12 dernières éditions (depuis 1974). Les 3 nations sacrées les plus hermétiques sont la France en 1998, l'Italie en 2006 et l'Espagne en 2010.

CAPITALE DÉFENSE

Si la meilleure attaque du tournoi l'a emporté à 10 reprises, c'est bien la défense qui reste le meilleur gage de réussite : en majorité (17 fois sur 21), seules les équipes encaissant moins d'1 but par match en moyenne sont sacrées. Les 4 exceptions avaient l'avantage de marquer au moins 2,8 buts par rencontre ! Mais ce n'est plus arrivé depuis le Brésil en 1970 (3,2 buts pour / 1,2 but contre).

Faut-il avoir la meilleure attaque du tournoi pour être champion du monde ?

La meilleure défense du tournoi assure-t-elle le titre ?

90

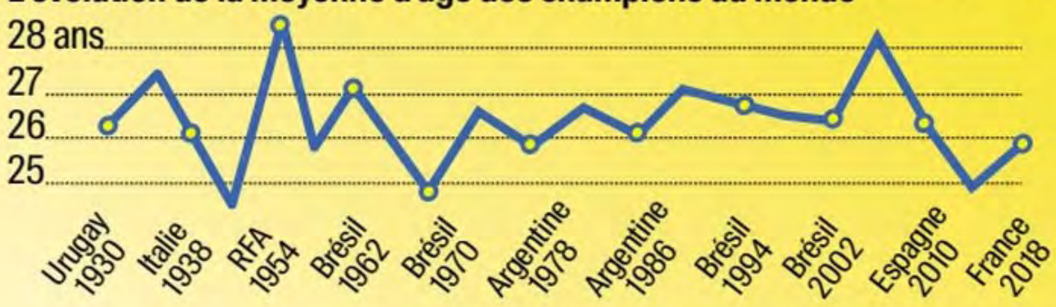
Pour rester frais, mieux vaut faire la différence durant les 90 minutes du temps réglementaire : seuls 3 champions du monde ont disputé plus d'une prolongation durant leur parcours. Mais ces 3 exceptions se sont produites lors des 6 dernières éditions : France 1998, Italie 2006 et Allemagne 2014 (2 prolongations chacune).

19/21

À 19 reprises sur 21 éditions, l'équipe championne du monde a pu s'appuyer sur un joueur inscrivant au minimum 4 buts dans le tournoi. La France en 1998 (Henry, 3 buts) et l'Italie en 2006 (Toni et Materazzi, 2 buts) échappent à la norme mais sont les deux équipes ayant pu compter sur le plus grand nombre de buteurs différents (respectivement 9 et 10).

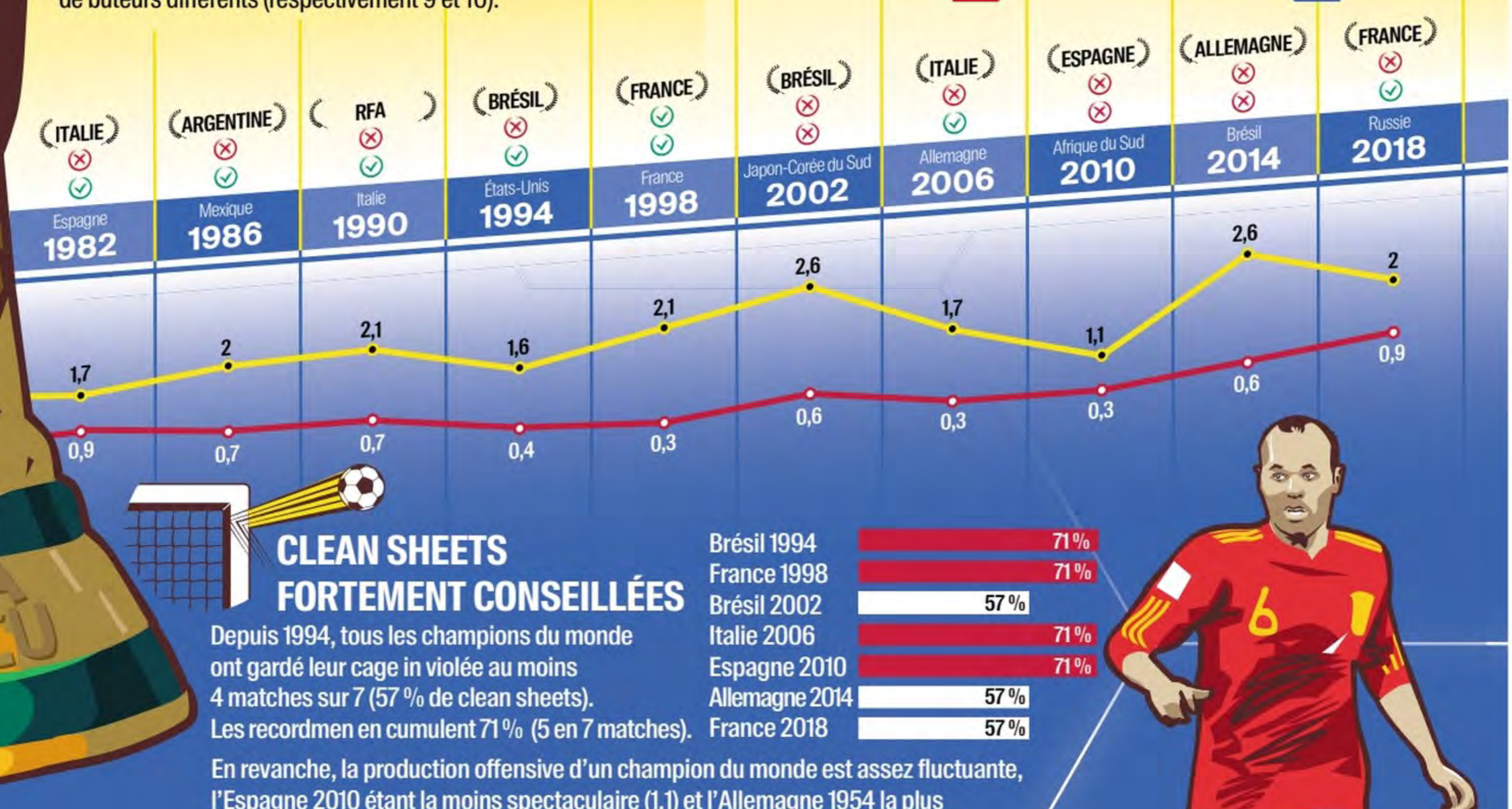
26,4 ans : la moyenne parfaite

L'évolution de la moyenne d'âge des champions du monde



Podium des plus vieux champions

Podium des plus jeunes champions



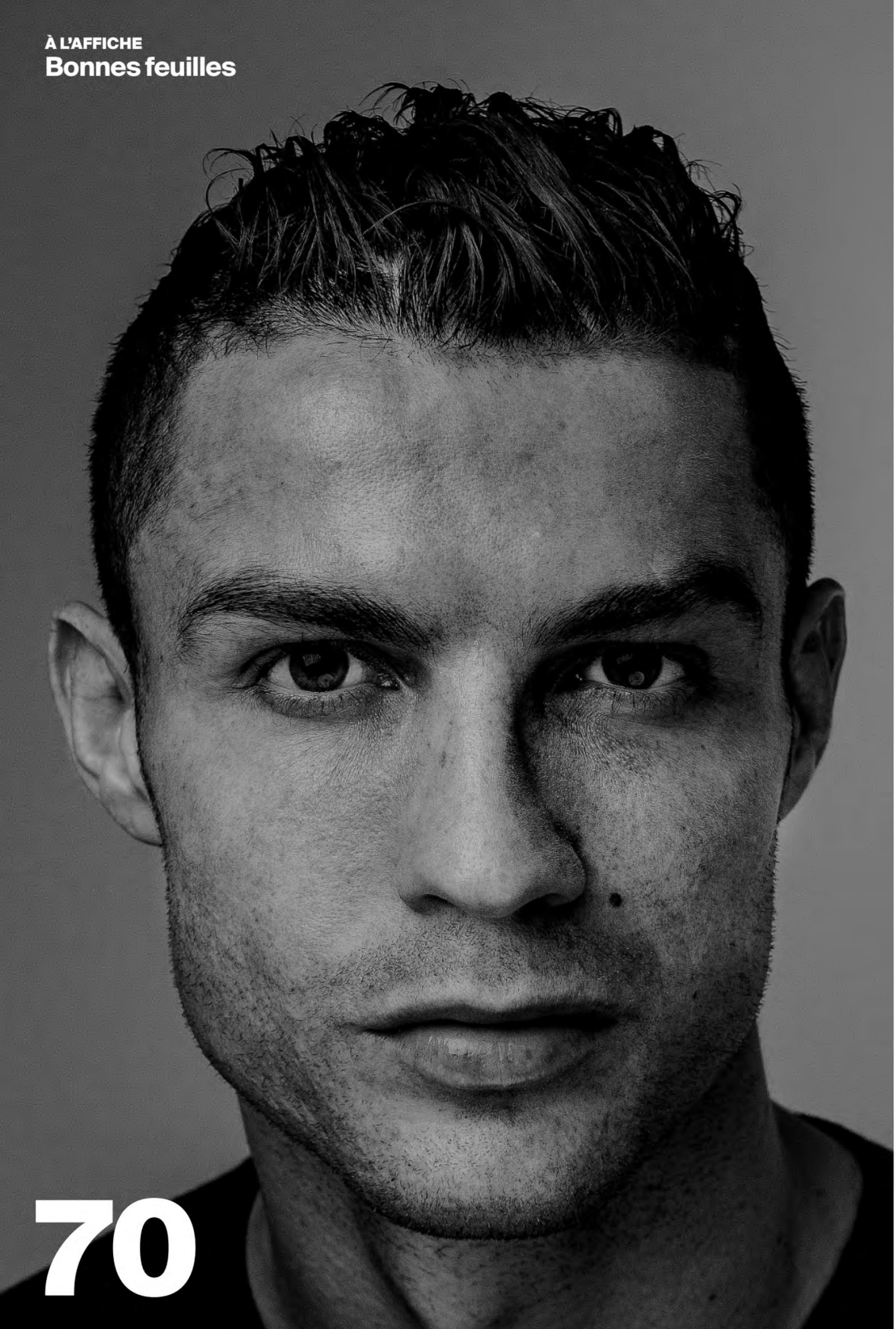
CLEAN SHEETS FORTEMENT CONSEILLÉES

Depuis 1994, tous les champions du monde ont gardé leur cage in violée au moins 4 matches sur 7 (57 % de clean sheets). Les recordmen en cumulent 71 % (5 en 7 matches).

Brésil 1994	71 %
France 1998	71 %
Brésil 2002	57 %
Italie 2006	71 %
Espagne 2010	71 %
Allemagne 2014	57 %
France 2018	57 %

En revanche, la production offensive d'un champion du monde est assez fluctuante, l'Espagne 2010 étant la moins spectaculaire (1,1) et l'Allemagne 1954 la plus prolifique (4,2). En moyenne, un champion du monde inscrit 2,4 buts par match dans le tournoi. Là aussi, on observe une baisse depuis 1974 (2 buts/match).

Bonnes feuilles



P'TITS ET GRANDS SECRETS D'UN CADOR

En 2019, Thierry Marchand recueille les confidences de CR7 alors turinois.

Julien Faure/L'Équipe - Ilyes Griyeb/L'Équipe

Ex-responsable du foot étranger à *FF,* Thierry Marchand publie une biographie singulière et personnelle de "son" Cristiano*, nourrie à travers les neuf interviews réalisées avec le Portugais, en route pour son cinquième Mondial.

Quintuple Ballon d'Or, chasseur de records et gloire frustrée à Man United, Cristiano Ronaldo est un personnage ambivalent. Thierry Marchand, ancien journaliste à *France Football,* s'est appuyé sur neuf tête-à-tête avec CR7, 37 ans, pour le raconter. En vente depuis le 9 novembre, *Cristiano* tire le portrait intime d'un homme bien plus sensible et tiraillé qu'en apparence. En voici les meilleures feuilles.

"Pérez ne m'aime pas" Le divorce avec le Real Madrid, par le prisme de deux cérémonies du Ballon d'Or

"Plus d'une centaine de chaînes de télévision diffusent l'événement en direct. L'image de Cristiano, le Ballon d'Or 2017 *(son cinquième)* en pogne dans un décor clignotant de conte de fées, est reprise des millions de fois. Les déclarations de Florentino Pérez aussi. [...] Ginola, inconscient du danger d'une question superficielle qui ressemble à une affirmation, interpelle le président du Real. La réponse va tout emporter sur son passage. « Président, Cristiano est un rêve de joueur pour un président, n'est-ce pas ? » [...] Pérez, qui s'exprime dans un français impeccable, lance alors : « Il est le joueur le plus complet de l'histoire du Real Madrid, après Alfredo Di Stéfano. Mais, après lui, il y •••

Bonnes feuilles

••• aura d'autres joueurs qui feront briller le Real, comme cela a été le cas après Di Stéfano. » Décrypté en une phrase, cela donne : « Tu n'es pas le plus grand, et pas irremplaçable non plus. » Merci pour le compliment. Flash-back. Madrid 2016. Un an plus tôt, presque jour pour jour, CR7 vient de recevoir son quatrième Ballon d'Or dans l'enceinte muette du stade Bernabeu. La cérémonie est terminée, et tout le monde rejoint le restaurant madrilène où Jorge Mendes et le clan Ronaldo ont réservé trois grandes tables pour l'occasion. [...] Cristiano vient s'asseoir à celle de *France Football*. Il est déjà quasiment en campagne. « On prend déjà rendez-vous pour l'année prochaine ? interroge-t-il en éclatant de rire. Parce que le résultat, je le connais déjà. » Il est heureux. Et en confiance. Les micros sont débranchés, les verres vides et les langues se délient. Plus besoin de lui poser de questions. Il balance gentiment sur les uns et sur les autres. Zidane, « un bon entraîneur, mais qui devrait mieux s'entourer sur le plan de son staff. Lui, je le respecte ». Arrive le cas Florentino Pérez. « Lui, il ne m'aime pas. Je le sais. Il devrait beaucoup m'aimer pourtant. En fait, il est obligé de le faire parce que je lui marque plein de buts et lui ramène beaucoup de trophées *(NDLR : après 450 buts en 438 matches et 16 trophées avec le Real, il est transféré pour 117 millions d'euros à la Juve en juillet 2018).* »"

"Le plus dur, c'est d'accepter qu'avec le temps, tu puisses perdre un peu de quelque chose" Le 10 novembre 2017

"Pour la première fois, la problématique de l'âge s'impose dès lors comme un thème de notre discussion. [...] Zinédine Zidane, qui a pris les rênes de l'équipe première en janvier 2016 après le limogeage de Rafael Benitez, en est d'ailleurs parfaitement conscient. [...] « Si tu acceptes de jouer moins et de t'offrir des plages de repos, non seulement tu termineras mieux la saison, mais tu prolongeras ta carrière. » Ronaldo lui-même admet avoir développé de nouvelles routines : « Le plus dur, c'est d'accepter qu'avec le temps, tu puisses perdre un peu de quelque chose. Que la récupération ne soit plus la même, que tu ne puisses plus rester au gymnase aussi longtemps, plus travailler aussi intensivement. Parfois, il est mieux de travailler sur des plages plus réduites pour faciliter la récupération. Le plus important, c'est l'aboutissement des choses. »"

"Paris ? La porte est ouverte" CR7 *(34 ans à l'époque),* lors d'un repas suivant le match Juventus-Lokomotiv Moscou (2-1), le 22 octobre 2019

"« Alors, Cristiano, quand est-ce qu'on te voit à Paris ? » Je savais que Ronaldo aimait la capitale. Et qu'il s'y déplaçait parfois sur ses jours de repos, incognito. Surtout, j'étais certain qu'il rêvait qu'on l'y convoque à nouveau, pour recevoir un sixième Ballon d'Or. Sa réponse résonna comme une promesse, mais pas dans le sens où je l'attendais : « La porte est ouverte. » C'était dit. [...] Il insista : « Rien qu'avec les Portugais de la région parisienne, le club pourrait remplir le stade. Je me vois bien au Parc des Princes, devant cinquante mille Portugais. Ce serait génial. » Ce n'était plus une chimère mais une offre de service. Si Nasser al-Khelaïfi avait été dans la salle ce soir-là, il n'aurait eu qu'un morceau de papier à lui tendre pour faire de lui un attaquant du PSG. C'était trop facile, presque irréel. Durant cinq minutes, CR7 me vanta ainsi les charmes du club parisien comme probablement aucun de ses dirigeants n'aurait su le faire. [...] Paris était riche, Paris avait de l'ambition, Paris avait Neymar et Mbappé, deux joueurs qu'il adorait. Paris avait été témoin de son sacre avec le Portugal, en 2016. Paris le comprendrait mieux que n'importe qui, Paris le ferait scintiller plus qu'aucune de ses lumières. Et Paris lui offrirait forcément un nouveau Ballon d'Or. Dans la salle du restaurant *Tàola,* domaine du club turinois, CR7 déclamait à haute voix sa vibrante lettre d'amour pour le PSG."

"La porte est ouverte. Je me vois bien au Parc des Princes, devant cinquante mille Portugais. Ce serait génial"

"Si Messi gagne le Ballon d'Or, j'arrête le football !" Le 22 octobre 2019

"Lionel Messi. « L'autre mec », comme disait Jorge Mendes *(l'agent de Ronaldo)*. Cristiano respectait ce que faisait Messi. Du fin fond de sa probité, je suis même certain qu'il l'admirait. Et c'est sans doute pour cela qu'il détestait non le joueur, mais l'homme. « C'est tellement facile de rester dans sa bulle quand on a du succès, me lança-t-il soudain, sans jamais nommer la personne qui animait son ressentiment. De ne pas sortir de sa zone de confort *(NDLR : Messi quittera le Barça pour le PSG, à l'été 2021)*, comme je l'ai toujours fait. Regarde, moi, j'ai osé venir à Turin, changer de club, de Championnat, de culture foot. Je me suis mis en danger. J'ai pris ce risque qui m'a, j'en suis certain, fait perdre le Ballon d'Or l'année dernière. Je ne regrette rien, mais... » La conjonction l'avait trahi. Ce « mais » signifiait évidemment que oui, bien sûr, il regrettait ! [...] Je sentais la sève monter. Mais je fus quand même stupéfait quand il m'asséna cette impitoyable sentence, toute droite émanation de son atavique ressentiment : « Si Messi gagne le Ballon d'Or cette année, j'arrête le football ! » La charge était aussi surprenante que violente. Instinctivement, elle se voulait menace dissuasive et recelait toute l'aversion que lui inspire celui sans qui il aurait régné, sans partage et sans ambages, sur le royaume des manchots, ainsi que l'on surnomme le monde du football. Cette diatribe signifiait surtout qu'une victoire de l'Argentin lui était proprement insupportable. Elle mettrait fin à cet espoir, omniprésent chez lui, de le dépasser au palmarès du Ballon d'Or. De le surclasser. Et même de le rabaisser, ne fût-ce que l'espace d'une année. La toute-puissance de Messi le hérissait donc au point de jeter l'éponge. *(NDLR : Messi a remporté les BO 2019 et 2021.)"* ⬢

Cristiano. par Thierry Marchand ; Éditions Flammarion ; 272 pages ; **19,90 €.**

Bonnes feuilles

Que ce soit sous le maillot turinois, madrilène ou celui de la sélection, Cristiano Ronaldo a toujours été animé par l'envie de se surpasser et de surpasser son plus vieil ennemi, Lionel Messi. Cette exigence lui a permis de décrocher l'Euro 2016 et cinq Ballons d'Or, dont le dernier en 2017.

Emilio Andreoli/Getty Images - Julien Faure/L'Équipe - Franck Faugère/L'Équipe - Richard Martin/L'Équipe

DOHA, PERLE ET MIRAGES

Construite en quarante ans, la capitale du Qatar sera le centre du monde durant un mois. Bijou de modernité, la mégalopole souffre jusqu'ici d'un cruel manque de passion pour le football.

Par
Théo Troude, à Doha

Photos
Pierre Mérimée/L'Équipe

ATLAS

Doha, Qatar.
Population
2,38 millions d'habitants.
Température moyenne l'hiver 20 °C.
Température moyenne l'été 36 °C.
Ensoleillement
9,4 heures par jour.
Précipitations 9 jours par an.

Lionel Messi est un dromadaire télécommandé. À peine le temps de cacher ma surprise, je découvre qu'il porte sur sa bosse un robot de la taille d'un enfant, déguisé en jockey. Et, sur la piste en sable d'Al-Shahaniya, à l'ouest de Doha, des dizaines d'hommes en thobe, la robe blanche locale, hurlent le nom de l'Argentin. Je ne comprends rien. Un pick-up suit le mammifère depuis un anneau parallèle. Dans la main droite du dresseur, contrôlant le véhicule de sa main gauche, un talkie-walkie relié à un récepteur radio permet d'activer la cravache. Il suffit de crier pour faire avancer l'animal. Je finis alors par réaliser que "Messi" est le nom donné au vainqueur, drainant ainsi des millions de riyals, la monnaie locale.

Le septuple Ballon d'Or peut se vanter d'être le seul véritable lien entre la tradition qatarienne et le foot. Dans ce pays où la quasi-totalité du territoire est recouverte de plaines désertiques, cette discipline de course et le dressage de faucons – avec ses cliniques du centre-ville aussi développées que pour les humains – jouissent d'une popularité bien supérieure au ballon rond.

La chasse aux fans

Pourtant, le Qatar est champion d'Asie en titre. Un monument a même été érigé en 2019 pour célébrer cet exploit, unique sacre de l'Émirat. Je me rends donc au souk Waqif, le centre historique, loin des gratte-ciel, où la vie locale s'anime dès le soleil

couché. Je distingue le fameux “Pouce de César” au carrefour des deux artères principales, entre deux étals de tapis. Il s’agit littéralement d’un pouce doré de trois mètres de haut. Seuls des expatriés américains s’y intéressent. Au Qatar, les immigrés représentent 90 % des 2,9 millions d’habitants. Et 80 % de la population vit à Doha. Je peine donc à trouver des locaux pour parler ballon.

Je dois me baser sur la tenue de ces hommes fumant la chicha en terrasse : les boutons de manchettes et le liseré de poitrine de la thobe des Yéménites, Koweïtiens et Saoudiens diffèrent de la robe qatarienne. Heureusement, je trouve Rashid. “Oh non, ne me parle pas de foot, je n’y connais rien. Les autres aiment peut-être ça, mais pas moi.” Loupé. Je patiente à la terrasse du restaurant *Al Refaa,* car tout le monde s’y dirige pour des plats typiques et très peu chers. L’éclairage sublime le large spectre de couleurs d’épices, et le oudh, cette essence de bois fumé dont femmes et hommes se recouvrent, m’invitent à la discussion.

Un Turc m’indique le café en face. Je suis reçu par un Égyptien. Il s’appelle Allah-Eddine, 49 ans. Il termine son karak, le breuvage traditionnel *(voir par ailleurs)* et m’en offre un. Il synthétise : “Ici, 90 % des gens se fichent du foot. En Égypte, c’est la même proportion, mais à l’inverse.” Un Algérien se joint à notre échange et ajoute que les Qatariens n’y connaissent rien “parce qu’ils n’ont pas d’histoire avec le foot”. La curiosité est liée à •••

PRATIQUE

Décalage horaire +1 heure.
Paris-Doha 5 800 kilomètres.
Vol Paris-Doha 6 heures 20.
Prix du billet d’avion 1 000 euros l’aller-retour.
Une nuit d’hôtel 2 000 euros en moyenne durant le Mondial (125 euros en temps normal).
Trajet aéroport - centre-ville 8 euros en taxi, gratuit en métro durant le Mondial.
Ticket de transports en commun 50 centimes, gratuit durant le Mondial.

Au Qatar, les immigrés représentent 90 % de la population et c'est un Tunisien, Mohamed Heni Bani (à d.), qui a ouvert le seul café du pays, *Football Coffee,* consacré au ballon rond. Doha incarne la prospérité de l'État gazier avec notamment le village culturel de Katara (à d.), niché au milieu des buildings, et sa mosquée en or (ci-dessus), ainsi que le musée olympique 3-2-1 (en haut, à d.).

••• deux tournants récents : l'attribution du Mondial fin 2010 et le rachat du PSG, en 2011. Les jeunes seraient donc plus nombreux à apprécier.

Je veux aussi connaître l'impression des jeunes femmes. Pas simple, les coutumes empêchant les étrangers de les aborder facilement. Rouda, 19 ans, accepte. "J'espère que le Mondial nous fera tous aimer le foot", confie cette fan, qui me montre sur son téléphone des vidéos de sa première dans un stade, lors de la Coupe arabe, sorte de répétition générale organisée l'an passé. "J'ai hâte que l'on puisse accueillir beaucoup de gens de pays différents, apprendre de chacun." Un million de personnes sont attendues durant la compétition, du 20 novembre au 18 décembre.

La chasse aux billets

Puis Abdallah m'interpelle. Il a 19 ans. "Je vais à la Coupe du monde, j'adore le foot." Je vais vite déchanter. "J'aime le Real Madrid et le Barça. Cela dit, je préfère quand même la course de dromadaires." Il saisit son téléphone portable, nous montre des photos de son propre poulain, et une vidéo de lui dans un pick-up, le suivant lors d'une course. "Regarde, il vaut un million de riyals quand même !" Ce désintérêt global pour le jeu se retranscrit dans une statistique effarante : un seul café lié au football existe au Qatar. Et il a ouvert en février. Rendez-vous au *Football Coffee,* rue Al-Abbas, en travaux, comme une bonne partie de la ville avant

ON MANGE ET BOIT QUOI ?
Le paradis des épices

1. Majboos
C'est le plat national *(photo)*. Une portion généreuse s'achète pour 50 centimes d'euro dans le souk Waqif. La base de riz épicé est accompagnée de légumes et de viande (poulet, agneau, bœuf, dromadaire) ou de poisson.

2. Mathrobah
Une bouillie aux mille arômes. Le riz et le poulet écrasés sont ainsi saupoudrés de curcuma, de cumin, de poivre noir, de gingembre, de clous de girofle... Le plat a la texture du porridge.

3. Oum ali
Un délice de dessert. Il s'agit d'un pudding composé de raisins secs, d'amandes et de lait sucré. Après cuisson, on le recouvre de cannelle. Attention, addictif.

4. Khanfaroosh
Ces petits gâteaux sucrés sont élaborés à base d'eau de rose et de safran. La pâte est frite avant d'y ajouter du miel ou du sucre glace. Comme tous les plats précédents, le prix n'excède pas un euro dans les commerces de rue.

5. Karak
Un inévitable pour conclure le repas. Cette boisson, version épicée du chaï latte, correspond à un mélange de thé noir, de lait, de cardamome, de gingembre et de cannelle. C'est le café de Doha.

TEMPS ADDITIONNEL
Doha

STADES

1. Stade de Lusail
Inauguration 2021.
Capacité 80 000 places.

2. Stade 974
Inauguration 2021.
Capacité 40 000 places.

3. Stade Khalifa International
Inauguration 1976.
Capacité 40 000 places.

4. Stade Al-Thumama
Inauguration 2021.
Capacité 40 000 places.

5. Stade Ahmad-Ben Ali
Clubs résidents Al-Rayyan, Al-Kharitiyath, Al-Sailiya.
Inauguration 2003.
Capacité 40 000 places.

6. Stade de la Cité de l'éducation
Inauguration 2020.
Capacité 40 000 places.

la grande échéance. À l'intérieur, des logos de clubs en pagaille, notamment deux poteaux réservés à la Ligue 1. Et des télévisions, partout.

Le créateur, Mohamed Heni Bani, est tunisien. Il a bien senti le filon. "On ne vise pas les Qatariens, mais les expatriés et les travailleurs, qui apprécient énormément le foot, analyse l'entrepreneur de 30 ans. C'est petit pour le moment mais on construit un deuxième étage." Depuis ma visite, une partie restaurant a même été inaugurée. Un carton auprès des classes les plus populaires, souvent privées de billets pour les stades. Ou alors, il faut avoir eu beaucoup de chance, au lancement du système de loterie. Au *Football Coffee,* Hamid affiche fièrement ses cinq billets pour des matches de poules. "J'en ai eu deux pour 40 riyals *(10 euros),* et trois pour 250 *(62,5 euros)"*, raconte le Tunisien devant trois copains jaloux. Suivant une évolution exponentielle, les prix des places se sont envolés, jusqu'à atteindre des milliers d'euros au moment de ma visite. Seuls les publics aisés peuvent assister au Mondial... et y rester.

Car une nuit d'hôtel début décembre coûte désormais 2 000 euros en moyenne, puisque les hôtels, presque tous des 5 étoiles, sont assaillis. Et dans un pays très conservateur, les habitants ne sont pas à l'aise avec l'idée de louer leur bien à des inconnus, voire de côtoyer une foule d'étrangers. "Résultat, il y a beaucoup de Qatariens qui disent : « Quand il y aura la Coupe du monde, on partira », ajoute Aziz, l'un des amis de Hamid. Nous, on est vraiment chauds. On espère juste avoir de la bière." Et ils ne sont pas les seuls.

La chasse à la bière

Ma venue coïncidait avec le premier match de pré-barrage Émirats arabes unis-Australie. Sur Facebook, j'ai rapidement trouvé un groupe d'expatriés australiens, catégorie représentant 3 000 personnes à Doha. La dernière publication m'a attiré. "Avant-match à 17 heures au *Radisson Blu,* 25 % sur toutes les boissons." L'administrateur du groupe s'appelle Mitch. Il a accepté que je le suive pour comprendre, puisque l'alcool est interdit en vente libre. J'arrive à 17 heures à l'entrée de l'hôtel. Le coup d'envoi sera donné à 21 heures au stade Ahmad-Ben Ali, enceinte toute neuve à vingt-cinq minutes de route. Au cinquième étage, un vigile me demande mon passeport pour s'assurer que je ne suis pas qatarien, le conserve et me laisse entrer. Je découvre 30 personnes vêtues de T-shirts jaunes floqués "Aussies in Qatar".

Mitch me reçoit. Cela fait trois ans qu'il vit ici et ne travaille pas. Son épouse est employée chez Qatar Airways comme quasiment tout le monde, lui "joue au golf, sourit-il. Et on vient ici parce que ce sont les bières les moins chères qui existent". 40 riyals, 10 euros pour une pinte, cela reste un lourd tarif parisien, mais on prend à Doha, où les Occidentaux se sont habitués à la surtaxe •••

Ville de foot

Les Qatariens, davantage passionnés par le dressage de faucons et les courses de dromadaires que par le football, vivent sur une terre de contraste. Encerclée par les dunes, Doha est un savant mélange entre tradition et modernité, à l'image du souk Waqif (en haut, à d.) qui côtoie les gratte-ciel et les centres commerciaux dernier cri comme le Villagio (ci-dessus), une reproduction non fidèle de la ville de Venise.

••• de leurs produits favoris. Bonne nouvelle pour les supporters, le Qatar a décidé d'une ouverture surprenante compte tenu de son illustre conservatisme : lors du Mondial, la vente de bière sera autorisée trois heures avant et une heure après les matches, seulement dans la fan-zone FIFA.

La chasse à la fraîcheur

La soirée avance, les Australiens enchaînent les pintes, m'offrent un de leurs maillots et se dirigent vers le stade. Vide. Ou plutôt rempli de 5 000 personnes pour une capacité de 40 000 places. Il faudrait se forcer pour se sentir déjà porté par le souffle du Mondial. Nous sommes en juin, il fait 42 °C pour 60 % d'humidité. Si la Coupe du monde avait eu lieu à cette période, les athlètes auraient dû affronter 50 °C et presque 100 % d'humidité le jour. Mais la climatisation se met en route. Je le sens, avec les diffuseurs d'air frais sous mon siège, je ne sue plus. Le thermomètre affiche 21 °C. De quoi permettre aux Australiens d'éliminer les Émiriens dans des conditions décentes (2-1).

Saud Abdul Ghani, surnommé "Doctor Cool" et créateur de ce système de "recyclage" d'air, est un héros ici, décrié partout ailleurs même si son idée fonctionne à l'énergie solaire. Son invention ne devrait d'ailleurs pas être utilisée pendant le Mondial. Les températures dépasseront rarement les 25 °C, fin d'automne oblige. Une saison bien plus propice à la fête que prépare le Qatar. Et je ne parle

ON VISITE QUOI ? *Tradition et ultramodernisme*

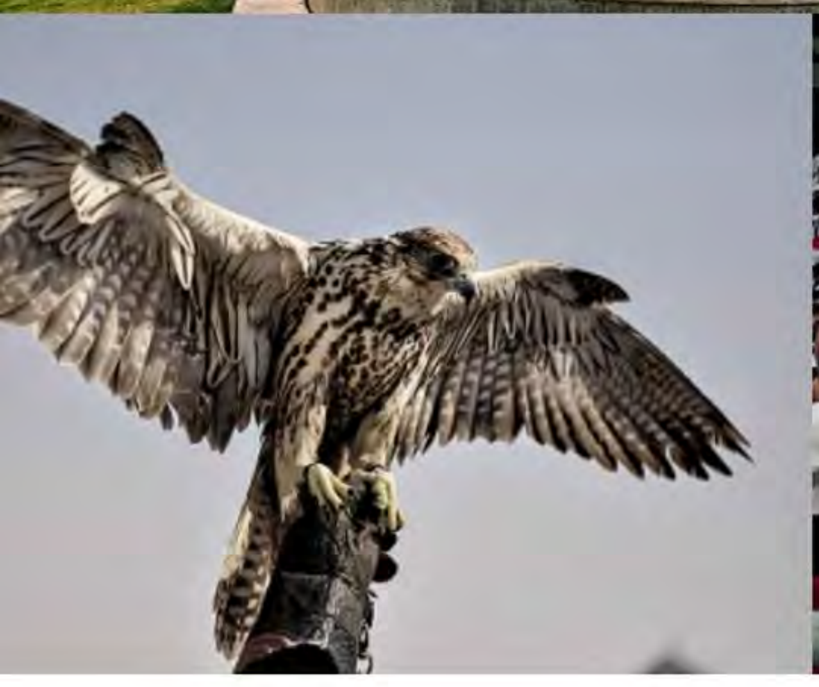
1. Le souk Waqif
Le lieu où survit le Qatar traditionnel. Après un incendie en 2003, il a été rasé et reconstruit, en respectant son identité. Une réussite, tant les odeurs et les couleurs des ruelles appellent à la flânerie.

2. La corniche
Sept kilomètres de carte postale reliant les deux poumons de la cité : le souk Waqif (à l'est) et West Bay (le centre économique et ses gratte-ciel). Les infrastructures de bord de plage permettent de s'y balader, d'y faire du sport ou d'embarquer sur un dhow, bateau en bois traditionnel.

3. Le Musée national et le musée d'Art islamique
Tous deux sont à l'est de la corniche. Le premier, rose des sables aux 539 pétales *(photo)*, est l'œuvre de Jean Nouvel. Le second a été pensé par Ieoh Ming Pei, le créateur de la pyramide du Louvre.

4. Le village culturel de Katara
Bâti en 2010, niché entre les buildings de West Bay et ceux de The Pearl, Katara est le nouveau quartier tendance. Deux sublimes mosquées, dont une en or, un amphithéâtre de 5 000 places, un auditorium, un théâtre et un opéra côtoient les galeries d'art, les centres commerciaux et les cafés chics, dont le *Café Pouchkine*. Le tout à quelques mètres de la mer.

5. The Pearl
10 milliards d'euros pour un archipel de 13 îles artificielles (formant des perles) au nord de Doha, comprenant immeubles délirants, yachts exubérants et nombre de voitures de course. Cette zone se veut la copie conforme de Venise.



pas de l'absurdité écologique du complexe Snow Dunes, hangar de 9 500 m² où la neige artificielle a remplacé le sable pour que les jeunes puissent dévaler les dunes sur une sorte de grande bouée.

Critiqué pour la mort d'ouvriers sur les chantiers*, fléau concernant l'ensemble des États du Moyen-Orient, le Qatar a sorti de terre des stades qui sont des prouesses architecturales – notamment le Ahmad-Ben Ali avec sa façade 100 % écrans géants –, et durables, pour certains. Le stade 974, en référence à l'indicatif téléphonique de l'Émirat, en est le symbole. Située à l'extrémité est de Doha, cette arène visible de partout est composée de conteneurs. Elle est démontable et permettra de reconstruire trois stades en Tunisie.

La chasse aux objets

Pays classé le plus sûr au monde, le Qatar est aussi novateur. Tout est connecté, cela en devient presque inquiétant. Je marche dans les rues de Msheireb, le nouveau centre-ville, présenté comme "intelligent et durable". Tous les deux mètres, je compte une caméra de surveillance. Les chants et les danses des supporters péruviens, tout juste arrivés dans la capitale avant la victoire en amical (1-0) contre la Nouvelle-Zélande (le Pérou s'inclinera une semaine plus tard en barrages contre l'Australie, 0-0, 4-5 aux t.a.b.) ont longtemps déconcerté. Je me dirige vers la corniche à la tombée de la nuit. Des tribunes sont en construction. Pas de stade à l'horizon, pourtant. Ces échafaudages serviront pour le défilé du 18 décembre, date de la fête nationale, et de la finale du Mondial. Le Qatar veut que personne n'oublie ce jour. L'État le plus pollueur au monde par habitant a construit trois lignes de métro. Une nouveauté qui offrira une première : le spectateur pourra assister à trois matches dans une même journée. Six des huit stades sont reliés au centre-ville par le métro en moins de quarante-cinq minutes. De quoi s'autoriser aussi une pause chic ou une visite touristique. Sur la terrasse du musée national, le restaurant d'Alain Ducasse, *Jiwan,* perle en arabe, ancienne richesse du pays, propose un Tea Time prodigieux pour 20 euros.

Avant de partir, je passe au musée 3-2-1. Il s'agit du deuxième plus grand musée olympique au monde, situé dans la zone Aspire, où nombre d'athlètes viennent récupérer d'une blessure. Aux enchères, le Qatar a acheté le ballon du premier match officiel de foot, des F1, des effets personnels des plus grands sportifs... À l'extérieur, une tour domine la ville. Elle porte bien son nom : The Torch, en forme de flambeau. Un rappel que le Qatar ne compte pas s'arrêter au Mondial. Dès décembre, l'objectif sera olympique, avec une candidature envisagée pour les JO 2036. **T. T.**

* *Le Guardian* a évoqué le décès de 6 500 ouvriers liés aux stades du Mondial depuis 2010, là où le Comité d'organisation ne recense officiellement que 3 morts.

Pendant toute la durée de la Coupe du monde (20 novembre-18 décembre), les transports en commun (ci-dessus) seront accessibles gratuitement aux nombreux visiteurs attendus pendant la compétition.

LE BALLON AUX PRISONNIERS

Pour la première fois, le Ballon d'Or a visité des maisons d'arrêt, lors du Trophy Tour. Les détenus de Fleury-Mérogis (Essonne) et de Réau (Seine-et-Marne) lui ont réservé à la fois un accueil grandiose et très studieux.

Par Théo Troude, à Fleury-Mérogis et à Réau. Photos Baptiste Paquot/L'Équipe

Nous ne pourrons jamais oublier. Ni le fracas des casseroles contre les grilles en acier, les hurlements de deux milliers de détenus à l'unisson, ni le frisson parcourant l'échine lors de notre entrée dans l'arène. La pelouse synthétique de Fleury-Mérogis dans l'Essonne est coincée entre deux des cinq bâtiments de la plus grande maison d'arrêt d'Europe, et une franche moitié de ses 4 000 détenus attend que la délégation de *France Football* dévoile le Ballon d'Or.

Cinq d'entre eux nous ont suivis sur le terrain et haranguent la foule de cette Bombonera improvisée. "Le département 4, avec nous, allez !", hurle Enzo en direction de ses compagnons de cellule, tout en levant les bras comme pour initier une ola.

"Un vrai rayon de soleil"

Pascal Ferré, rédacteur en chef de *FF,* suit le chant des sirènes et plante le grand sac noir contenant le trophée au cœur du rond central. Puis le silence. La brise d'automne remplace alors les cris pendant les secondes, suspendues, nécessaires à l'ouverture du coffret et au retrait des protections autour du trophée. Et l'explosion, enfin. Dans un brouhaha innommable, Pascal Ferré, à l'invitation pressante d'un détenu, soulève le Ballon d'Or, tourne sur lui-même et sur le terrain comme s'il brandissait la coupe du monde un soir de juillet 1998. Pas le temps pour les présentations, l'objet convoité est instantanément adopté par tous les détenus. Chacun veut le voir de face, que le reflet doré transperce la fenêtre de la cellule.

"C'est un vrai rayon de soleil pour nous, glisse Mehdi, bloqué ici depuis huit ans, et pour dix années encore. Le Ballon ...

Même à Fleury-Mérogis, la plus grande maison d'arrêt d'Europe, le Ballon d'Or trouve toujours un terrain de football pour l'accueillir et ravir les fans de ballon rond.

Tellement BO

Derrière les murs d'enceinte, Pascal Ferré parle ballon avec les détenus, notamment Émeraude et Mehdi (en haut, à gauche). Le rédacteur en chef de *FF* a pu ressentir la même passion, le même enthousiasme dès que le débat, animé par Stanislas Frenkiel (page de droite), porte sur le Ballon d'Or et l'identité du futur lauréat 2022.

••• d'Or à Fleury-Mérogis, qui l'aurait cru ? Ça réconforte tout le monde." La fin rêvée pour une journée de total partage.

Quarante-cinq minutes pour rejoindre les détenus

Rembobiner le chemin parcouru jusqu'à ce rectangle vert défraîchi, ce mardi 4 octobre, suffit pour rappeler la gravité du lieu. Ici ont séjourné Salah Abdeslam, Jacques Mesrine ou Michel Fourniret. Toutes les précautions ont été prises, depuis notre arrivée à 14 heures. Quarante-cinq minutes d'attente ont été en effet nécessaires afin de traverser les quatre sas permettant d'accéder enfin à l'enceinte. Les noms d'oiseau ont ensuite fusé sur notre chemin de 500 mètres vers ce fameux D4, ancien quartier réservé aux mineurs tout juste transformé en un bâtiment exclusivement dédié aux longues incarcérations.

L'escalier pour arriver au sommet laisse entrevoir les cours de promenade, et des couloirs de cellules sans fin. Là-haut, cinq étages au-dessus du terrain, vingt-cinq détenus – dont quatre femmes – nous attendent. 90 % d'entre eux arborent un maillot de football. À chaque extrémité de rangées de bancs en bois, semblables à ceux d'une église, un surveillant veille. Rien n'est banal en ce lieu, mais tout sera génial.

Mais pourquoi sommes-nous ici, au fait ? "On a décidé de faire voyager notre petite boule dorée pour rendre l'inaccessible accessible au plus grand nombre, synthétise Pascal Ferré pour lancer le questions-réponses, co-animé par Stanislas Frenkiel, historien de l'université d'Artois, spécialiste du foot en tant qu'objet social, fort d'une expérience de 150 conférences en milieu carcéral. Le Ballon d'Or n'est pas uniquement réservé aux plus grands joueurs. Il appartient aussi à tous les amoureux du foot comme vous."

"On a décidé de faire voyager notre petite boule dorée pour rendre l'inaccessible accessible au plus grand nombre" Pascal Ferré, rédacteur en chef de *FF*

Benzema à l'unisson

Pour la première étape du Trophy Tour, cette case avait bien été cochée au centre spécialisé en psychiatrie d'Auxerre, où les adolescents rencontrés avaient été envahis par la volonté de connaître les résultats. "Donc, je vous préviens simplement que ce n'est pas la peine de me demander qui a gagné cette année", rappelle Pascal Ferré pour clore son propos liminaire. Proposition vaine, à moins de deux semaines alors de la cérémonie. En réponse, nous recevrons un "Benzema", prononcé à l'unisson, chuchoté par les plus discrets, déclamé par les plus loquaces. "Vous devriez faire attention, il y a écrit Karim B. sur le côté du trophée", sourit l'un d'eux en s'approchant du Ballon d'Or.

Franck Linares, le directeur de la maison d'arrêt, poursuit les présentations. "Ce n'est pas tous les jours que vous aurez cette occasion, je suis très honoré et fier. Cela signifie quelque chose pour les footeux, mais pas seulement. Et cela répond bien à l'article 29 de la loi pénitentiaire 3 de 2009 *(NDLR : sous réserve du maintien du bon ordre et de la sécurité de l'établisse-*

ment, les personnes détenues sont consultées par l'administration pénitentiaire sur les activités qui leur sont proposées). Le sport est important dans la vie, donc en prison aussi. Vous avez en ligne de mire la réinsertion. Il faut donc que vous puissiez avoir les mêmes possibilités qu'à l'extérieur. Ne boudez pas votre plaisir."

Prix, poids, règlement...

Message reçu. Il y aura d'abord la diffusion du documentaire sur les coulisses de la cérémonie 2021, laissant entrevoir la concentration de l'audience, parsemée de rires, notamment quand l'un des fils de Lionel Messi n'arrive pas à croire au septième Ballon d'Or du paternel, annoncé au domicile trois semaines avant la révélation publique. Il y aura ensuite une cinquantaine de questions pour Pascal Ferré, un échange de près de deux heures concernant tous les sujets relatifs au Ballon d'Or. Sans aucun temps mort, ni question refoulée. Mais, avec un objectif bien précis : découvrir les faces cachées de l'opération.

"Le vainqueur est donc mis au courant en avance, introduit Kaba, blotti contre l'un des huit poteaux colorés de la pièce. Ça veut dire que Benzema est déjà au courant qu'il a gagné ?" La salle part dans un fou rire. "Il va falloir être un peu plus imaginatif sur les questions pour me piéger", rétorque Pascal Ferré. Les interrogations sur le nouveau règlement, les éditions passées et la composition du Ballon d'Or trouveront plus d'écho. Une voix s'élève. "Combien ça coûte ? C'est vraiment de l'or ?" L'anecdote suivante retiendra toute l'attention. "Le trophée coûte environ 15 000 euros, c'est une sphère de laiton recouverte de feuilles d'or, sur un socle en pyrite, confie Ferré. Cette pierre ne se taille pas, ce qui peut changer le poids. Cristiano Ronaldo l'avait même une fois remarqué. « L'enquête » menée auprès de la maison Mellerio, qui conçoit l'objet, a prouvé qu'il y avait bien 200 grammes d'écart par rapport à l'année précédente."

Le foot, sport numéro 1 devant la muscu

À Réau (Seine-Marne), le 15 septembre, la curiosité n'était pas moins intense. Vingt hommes et trois femmes avaient été sélectionnés parmi les sept cents que compte l'établissement resté célèbre comme le théâtre de l'évasion en hélicoptère de Rédoine Faïd, en 2018. Cette fois, les participants ont été sélectionnés à la faveur d'un test "football et citoyenneté", et réunis dans le gymnase. Sur sa chaise, Belkacem termine de préparer ses questions. Il lève la main. "Pouvez-vous nous en dire plus sur le Trophée Gerd Müller ?" Une preuve de connaissance aigüe de l'actualité : la nouvelle appellation du prix du meilleur buteur de la saison avait été dévoilée deux jours plus tôt seulement.

Tous sont de véritables passionnés. La détention, marquée par l'attente, a boosté leur consommation de jeu. "On a toutes les chaînes ici, on regarde même la Bundesliga, détaille Émeraude à Fleury-Mérogis. Le foot est notre sport numéro 1, loin devant la musculation." Belkacem, qui nargue •••

"Le ballon, ça réunit toujours. Lors de chaque CAN, qu'on organise ici, on voit des joueurs d'un niveau rare"

Belkacem, détenu à Réau

Tellement BO

Une dernière photo, tous réunis auprès du précieux trophée dans le gymnase de la prison de Réau.

••• ses camarades en évoquant son passage par le centre de formation du FC Nantes, confirme. "Le ballon, ça réunit toujours. Lors de chaque CAN des prisons, qu'on organise ici, on voit des joueurs d'un niveau rare. C'est du football de dribbleurs, des mecs techniques." Autour de lui, Landry, Nares, Boutayr et Rabi font aussi partie de ceux qui fréquentent le terrain deux à trois fois par semaine, le maximum autorisé par l'administration pénitentiaire.

Et il n'y a aucune raison pour que les femmes se sentent moins concernées. À Réau, Samia et Ainhoa étaient au premier rang. "C'est impressionnant, normalement on ne voit le BO qu'à la télé, et le voilà dans le gymnase de notre maison d'arrêt, synthétise Samia. En plus, le foot féminin est souvent peu mis en avant, donc c'est bien que le Ballon d'Or fasse ce travail avec un prix dédié." Les surveillants et directeurs, eux aussi, participent à la fête. "Qui, dans la salle, peut me donner les noms des vainqueurs français du Ballon d'Or ?", lance Stanislas Frenkiel. Ahmed Hirti, chef de détention du D4, réagit dans la seconde. "Kopa en 1958, Platini de 1983 à 1985, Papin en 1991 et Zidane en 1998." Applaudissements fournis du public. "Je suis abonné à *FF* depuis les années 1980, donc c'est normal de connaître tout ça !", s'enorgueillit l'homme de 51 ans, qui en profite pour se rapprocher des détenus, dans une ambiance décontractée. Rien d'incohérent pour le directeur. "Ici, on est un département tourné vers la réinsertion et la prévention de la récidive."

"Le foot féminin est peu mis en avant. C'est bien que le Ballon d'Or fasse ce travail avec un prix dédié"
Samia, détenue à Réau

Ovation et vocation

La conférence, dans les deux prisons, s'achève par une ovation debout. Vient ensuite une séance photo qui n'en finit plus. Tous se mélangent pour immortaliser l'instant magique. En parallèle, s'organise un pot qui débouche, forcément, sur des échanges plus informels. Émeraude ne veut pas lâcher l'affaire. "Allez, vous pouvez me dire les résultats, on est entre nous. Avec son parcours cette saison, si ce n'est pas Karim Benzema, qui peut l'être ?" À ses côtés, Enzo préfère continuer à admirer le Ballon d'Or. "C'était une surprise de voir le BO, même un pro n'est pas sûr de le voir d'aussi près. J'ai pris une peine de quelques mois, mais je sors le 17 octobre, le jour de la cérémonie. Puis-je vous demander une invitation ?" C'est déjà complet. Mais Enzo aura essayé, et surtout épaté ses camarades par la qualité de ses réflexions. "Quel est l'intérêt de continuer à organiser le Ballon d'Or maintenant que le trophée The Best *(organisé par la FIFA)* existe ?" "Demandez aux joueurs le prix qu'ils préfèreraient remporter", réagit Pascal Ferré. Enzo réfléchit : "Oui, c'est comme comparer FIFA et PES."

Parmi les détenus de Réau, Isma s'est lui aussi distingué en posant la majorité des questions. Avant notre départ, il se libère d'une dernière interrogation. "Comment on fait pour travailler à *France Football* ?" Son ami Amadou insiste, en donnant de plus amples informations. "Parce qu'on a une idée de sujet sur la réinsertion dans la société par le foot. On pourra vous appeler pour mettre ça en place ?" Le Ballon d'Or peut aussi créer des vocations. **T. T.**

Prénom Yazid
Nom Ouahib
Âge 69 ans
Pays Algérie

Clubs préférés RC Kouba (Algérie) et FC Barcelone
Média *El Watan*
Nombre de participations 15

Son "Score" (nombre de fois où il a donné le vainqueur final) 11/15

"MAHREZ M'A VALU UNE VOLÉE DE BOIS VERT"

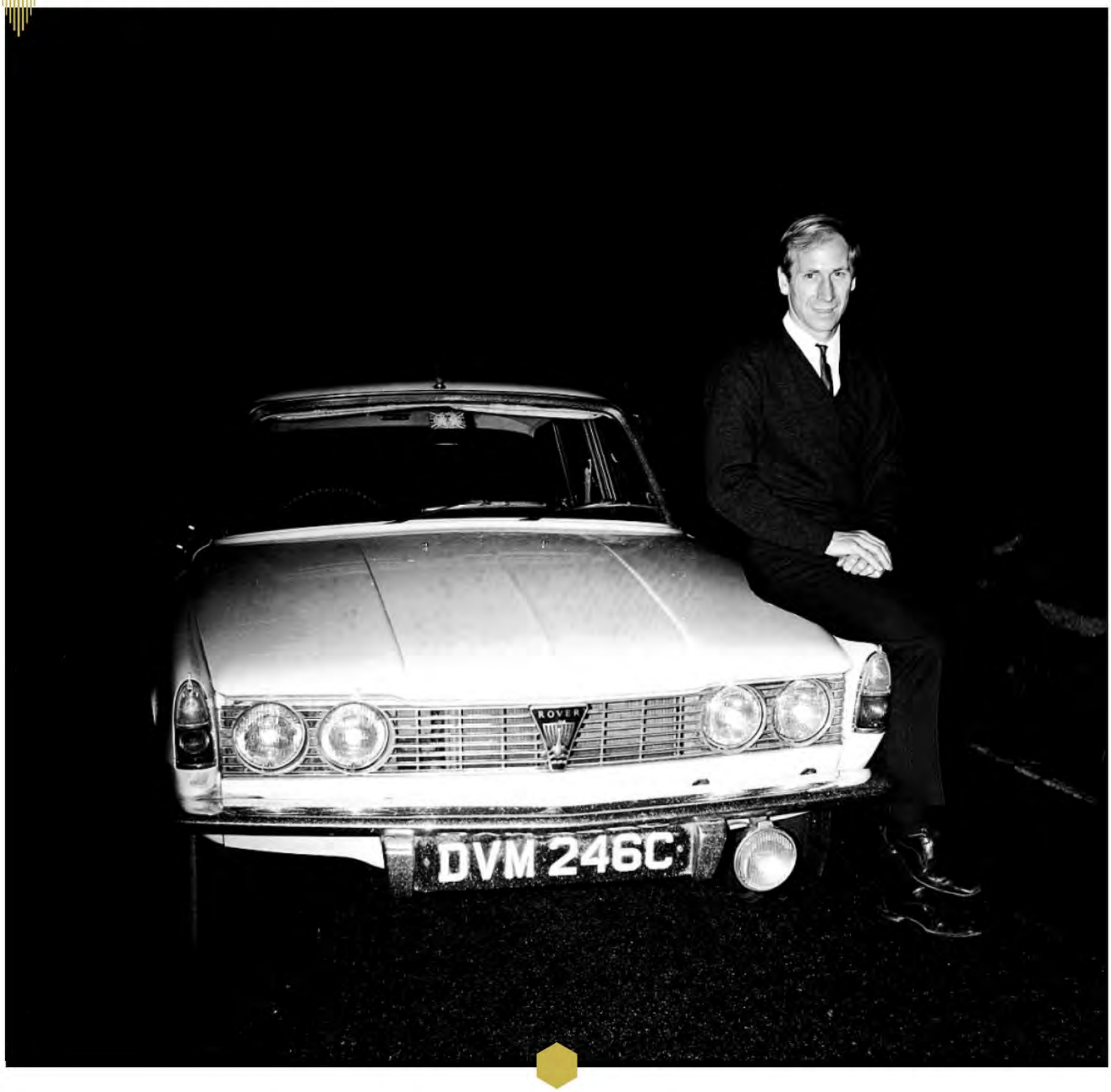
"En 1968, alors que j'avais 15 ans, un cousin féru de football m'a transmis le virus *France Football*. Depuis, je suis un lecteur assidu du magazine. Je pense qu'en France les gens ne se rendent pas compte de l'importance qu'a *France Football* à l'étranger... Malgré les difficultés de la presse, *FF* représente toujours quelque chose. Notre histoire commune a commencé en septembre 1980, deux ans avant le Mundial en Espagne. J'ai eu l'honneur d'être cité dans un papier de Gérard Dreyfus. Il reprenait une tribune parue dans *El Moudjahid* dans laquelle je plaidais pour la sélection des joueurs algériens évoluant en France dont faisait partie Mustapha Dahleb. J'étais content que mon article soit commenté par *France Football*.

"La réussite de Benzema cette saison nous rend fiers"

Je ne suis devenu juré qu'en 2007, lorsque le Ballon d'Or s'est ouvert à tous les continents. À l'époque, je collaborais de temps en temps avec *L'Équipe*. J'avais d'ailleurs pu visiter les locaux de *France Football* à l'occasion du match France-Algérie en 2001. C'est Frank Simon, que je croisais depuis vingt ans sur les compétitions africaines, qui m'a contacté pour faire partie du jury. Pour moi, c'est une vraie fierté. Depuis, je prends mon rôle à cœur. Je ne voterai jamais pour quelqu'un si je ne suis pas convaincu qu'il le mérite. Cela m'a parfois valu une volée de bois vert en Algérie. Ici, le football est presque comme une religion. En 2016, je n'ai pas mis Riyad Mahrez *(NDLR : septième)* sur le podium et j'ai subi de nombreuses critiques. J'ai vécu des moments difficiles, surtout vis-à-vis de ma famille. Les gens ne sont pas obligés d'être d'accord avec mes choix, l'erreur est humaine et je peux me tromper. Mais il y a des limites à ne pas dépasser. Si je me laisse influencer par ces pressions-là, je faillis à mon devoir. Malgré tout, cela reste un plaisir d'être membre du jury. En Algérie, quand les gens parlent de foot, on sent la passion.

Forcément, les Français descendants d'immigrés algériens ont un lien particulier avec notre pays. C'était le cas pour Zinédine Zidane. Cela l'est pour Karim Benzema, surtout depuis son Ballon d'Or. Sa réussite cette saison nous rend tellement fiers. Après les déboires qu'il a connus, revenir à ce niveau, c'est fort. Pour l'anecdote, à l'époque, j'avais écrit un livre sur Hacène Lalmas, l'un des plus grands joueurs algériens de l'histoire. Lors d'une séance de dédicaces, un homme s'est présenté à moi et m'a demandé de signer le livre pour Karim Benzema, mais tout l'honneur était pour moi." **Nelson Thomas**

Illustration Laura Acquaviva/L'Équipe



CHARLTON ROULE DES MÉCANIQUES

Ils ne sont pas si nombreux à enchaîner un succès en Coupe du monde puis un Ballon d'Or. L'Anglais Bobby Charlton, vainqueur en 1966, a inauguré le principe avant d'être imité par Paolo Rossi (1982), Lothar Matthäus (1990), Zinédine Zidane (1998), Ronaldo (2002) et Fabio Cannavaro (2006).

RAPPORTER SES PILES USAGÉES ON PEUT TOUS Y ARRIVER

65 000 BONNES RAISONS DE RAPPORTER
SES PILES ET BATTERIES USAGÉES EN TOUTE SÉCURITÉ

Avec plus de 65 000 points de collecte répartis dans toute la France, il y a forcément une borne proche de chez vous.

- ✓ Pensez à retirer les piles et batteries de vos appareils électriques avant de les rapporter.
- ✓ Si vos batteries au lithium sont abîmées, glissez-les au préalable dans un sachet transparent.

Pour en savoir plus sur la filière piles et batteries **relevonsledefipiles.com**

INFORMATIONS
ET POINTS DE COLLECTE

Corepile batribox

EN PARTENARIAT AVEC
CITEO

NINTENDO SWITCH™

LE VRAI GOAT C'EST LUI

©2022 Pokémon. ©1995–2022 Nintendo / Creatures Inc. / GAME FREAK inc.
Pokémon et Nintendo Switch sont des marques de Nintendo.

LE PHÉNOMÈNE REVIENT LE 18 NOVEMBRE DANS POKÉMON ÉCARLATE & VIOLET

The Pokémon Company Nintendo